



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

présente

## ***“D’un château l’autre”*** **(1957)**

**roman de Louis-Ferdinand CÉLINE**

(310 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

- l'intérêt de l'action (p.8),
- l'intérêt littéraire (p.15),
- l'intérêt documentaire (p.61)
- l'intérêt psychologique (p.85)
- les idées (p.90)
- la destinée de l'œuvre (p.93).

## Résumé

Céline, qui déclare : «*Je finis encore plus mal que j'ai commencé*», se plaint d'être, à «63 ans et mèche» (âge qui, dit-il, lui permet de «rabâcher»), un médecin qui, manquant de «charme personnel», ne peut se faire une clientèle ; qui essaie de soigner quelques patients en fait insoucieux de leur santé. Il se plaint aussi des «avatars» [«avanes»] qu'il a subis : il a été volé par «des pirates de la Butte Montmartre», des «libérateurs vengeurs» ; il a été arrêté «là-haut» [au Danemark], et y a fait un pénible séjour en prison puis dans une chaumières ; il est soumis à la menace de «l'article 75» [du Code pénal, qui condamne à mort pour trahison]. Il se plaint encore de la cherté de la vie. Afin de survivre, il lui faut travailler pour «Gallimard» (qui devient plus loin «Achille Brottin») et son acolyte, «Norbert Loukoum», qui l'exploitent, alors que, à d'autres écrivains (surtout «Tartre», c'est-à-dire Sartre), «le crime leur a bien profité». Habitant «Bellevue» [quartier de Meudon], d'où il aperçoit tout en bas la Seine et l'usine de l'île Seguin dont le patron, Louis Renault, «l'empereur de Billancourt», fait figure de martyr de l'Épuration alors que lui a été oublié, sa maison se trouve au bord d'une route où passent, «à 130 à l'heure», des automobilistes avinés.

Il est excédé par l'incitation à écrire qu'Achille Brottin lui assène, tout en alléguant avoir des difficultés financières. Dans une crise du paludisme qu'il a ramené d'Afrique, il imagine ses ennemis «chez Caron», donc en Enfer où ils sont suppliciés, et espère «qu'ils crèvent avant [lui]». Il se targue de son indépendance, et fustige les écrivains contemporains qui tous participent à «un Cirque quelconque», et ne sont que des «déchets» de leurs prédecesseurs. Il se voit comme un «tartineur» que, peut-être, «quelque entêté» découvrira, tandis que les malades fuient le médecin qui a pourtant «l'instinct guérisseur», et serait capable de les «rajeunir».

Il parle de son arrestation et de son incarcération à Copenhague.

Affirmant que «la honte c'est d'être pauvre», il se plaint d'être «un médecin à pied». Puis il raconte encore sa mésaventure au Danemark où il dut répondre aux questions idiotes des enquêteurs. Mais il reconnaît : «J'ai peut-être tort de me plaindre.»

Il justifie l'intérêt qu'il porte aux animaux. Il reconnaît : «*Je finis en totale faillite... j'ai honte !*». Il se perd en propos sur d'obscurs événements et personnes rencontrés au cours de sa carrière de médecin. Il poursuit sa vindicte contre l'énorme entreprise que dirige son éditeur. Il mentionne les moyens de se suicider pour lesquels il fut consulté en tant que médecin, en particulier par «aussi bien nababs du Château [on allait découvrir plus loin que c'est celui de Sigmaringen], que crevards des soupentes» ; et il envisage aussi le sien, qui, cependant, mettrait Lili, son épouse, dans une situation précaire. Il termine par une diatribe contre «la Magistrature».

Il se souvient de la destruction de sa moto par des gens «ivres de vengeance» à la Libération. Il qualifie d'«Apocalypse» la déroute de l'armée française en 1940. Il se voit voué à une exécution en dépit du fait qu'il est «fils du peuple comme personne» et qu'il se «contente de peu». Il signale qu'on lui demande d'écrire un autre livre, et mentionne les avances que lui fait un autre éditeur, Gertrut.

Il s'inquiète du sort de ses «chefs-d'œuvre immortels» à la suite de l'assassinat de son éditeur précédent [Denoël qu'il appelle alors «Fred Bourdonnais»], puis revient à son arrestation au Danemark, et s'étend encore sur le martyre qu'il y a subi.

Il revient sur le sort malheureux de «Bourdonnais» pour signaler la conséquence qu'il eut sur celui de ses œuvres, et pour se moquer de la peur qui régnait à cette époque.

Il se plaît à imaginer ce qui serait arrivé «si Hitler avait gagné». Puis il prétend revenir à son «affaire», mais s'engage plutôt dans l'évocation de Suzanne, une «artiste d'écran», d'un tournage de film auquel il a participé. Et il regrette les grands spectacles qui se donnaient au début du XXe siècle.

Il s'élève contre l'avidité de ses éditeurs en se disant soucieux du sort de Lili, une fois lui «parti».

Il dit avoir, après l'échec de «Normance», envisagé de ne plus écrire. Mais il lui faut continuer pour faire vivre les siens, tout en estimant que la plupart des écrivains devraient s'abstenir. Il reçoit les propositions de deux éditeurs, mais a contre lui «la Critique». Il indique qu'il participa à un enregistrement de ses textes par «Arlette» [Arletty] et «Simon» [Michel Simon].

Il répète que Lili ne pourra, après son décès, se défendre contre les «ayants-droit». Il estime qu'on lui en veut à cause de «Voyage au bout de la nuit» et parce qu'il est Français. Il constate qu'il est rejeté par le milieu littéraire. Il considère que sa situation d'écrivain et de médecin qui ne se fait pas payer

est inférieure à celle d'«*un manœuvre de chez Renault*». Mais, si l'accès à sa maison est difficile pour les malades (dont l'une qui s'est plainte avec véhémence), il apprécie la vue qu'on a de Meudon, endroit qu'il avait déjà connu dans sa jeunesse.

Le médecin se plaint des tracas que lui donne l'«assuré social» et, en particulier, une «ivrogneresse». Il parle des chiens (Agar et Frieda) qui protègent sa propriété. Il évoque les assassins qu'il a côtoyés en prison. Il mentionne une patiente, madame Niçois. Il décrit le chemin qui mène chez lui, d'où il contemple «*le trafic du fleuve*» qu'on goûtait au temps de son enfance. Il revient à madame Niçois pour dire sa crainte de la voir mourir en venant chez lui, ce qui lui vaudrait une accusation s'ajoutant à tant d'autres !

Pour la soigner, il «descend chez Madame Niçois» avec Agar, son chien qui «fait ami avec personne». Il craint que son traitement de la malade échoue, ce qui ferait qu'une accusation s'ajouterait à celles qu'on lui assène déjà. Il se plaint encore de son emprisonnement au Danemark (expérience qui, dit-il, manque à «Mauriac, Achille, Goebbels, Tartre»), des «bourriques» [policiers] qui l'«ont pourchassé». Il donne une piqûre à sa patiente. Comme, de sa fenêtre, il voit la Seine, il déclare son intérêt pour les «*trafics d'eau*» qui s'y font. Or il repère «*un bateau-mouche*» qui s'appelle «*La Publique*», observe les allées et venues d'individus devant lesquels, pourtant, Agar n'aboie pas. Il se souvient alors de la conduite des enfants indisciplinés et des parents houssilleurs lors de la croisière «*Pont-Royal-Suresnes et retour*» qui se faisait sur la Seine au début du XXe siècle ; puis de son enfance au «*Passage Choiseul*». Il remarque que «*La Publique*» est un «*modèle 1900*» ; que le bateau présente «des mystères». Et voilà que survient un personnage étrange en qui il reconnaît son ami, Le Vigan, qu'il appelle «*La Vigue*» ; qu'il n'a pas vu «*depuis Siegmaringen*» [sic] alors qu'ils avaient été «*traqués à mort*» ; auquel il rend hommage pour l'avoir défendu lors de son procès ; qu'il s'étonne de voir revenu d'Argentine où, lui dit-il, il a joué dans un film de gauchos ; il dit aussi être sur le bateau avec Anita, sa femme, ainsi qu'avec Émile, le mécanicien qui s'occupait de la moto de Céline ; qui est allé combattre en Russie avec l'armée allemande ; qui, à la Libération, a été lynché par une foule, laissé pour mort et enterré dans une fosse commune dont il était pourtant sorti pour être alors abattu par un «*monstre*» à la «*force hors-nature*», qui a lui déclaré être «*Caron*». C'est ainsi que «*La Vigue*», Anita et Émile se trouvent sur «*la barque à Caron*», qui, les menaçant de son énorme rame, les oblige à aller chercher de l'argent dans la ville. Toutefois, Céline se demande s'il n'a pas fait «*un rêve*», bien que, si «*La Vigue faisait drôle... les deux autres, Émile, l'Anita, auraient pu parfaitement se montrer*» ; mais il voit bien «*la rame*», et sent une «*odeur*» inquiétante. Aussi préfère-t-il s'esquiver en alléguant la visite qu'il doit rendre à sa malade. Et, s'il est injurié, il «*riposte de loin !... à reculons même !*» Il revient chez lui, et, à mi-chemin, retrouve Lili, qui est accompagnée de la chienne Frieda et du hérisson Dodard. Elle était inquiète, et ne le croit pas quand il lui dit avoir rencontré «*La Vigue*». Il demande «*pardon*» au lecteur, et promet de lui fournir un «*document*».

Après cette «*petite fantaisie fluviale*», il est pris de fièvre, mais se dit prêt à faire de Caron «*une carpette*». Il exerce de nouveau sa moquerie sur Achille, reconnaissant toutefois qu'il «*fanfaronne*», qu'il «*batifole*», qu'il «*mêle... le Bas-Meudon... Siegmaringen*». En effet, se voulant «*mémorialiste*», il annonce qu'il va parler de «*cet Hohenzollern Château*».

Il prétend qu'il aurait pu s'enfuir du Danemark, mais «*Lili resterait seule... et Bébert [leur chat]*». Il s'est donc retrouvé dans une prison, où il avait été relégué dans «*la fosse*». Il en était devenu si faible qu'il avait fallu le faire aller dans un hôpital où il se tenait tranquille, rendant même service aux «*filles de salle*», jusqu'au jour où quelqu'un l'a fait sortir, les Danois hésitant cependant des mois entre le livrer ou le faire «*crever en prison*».

Manifestant son mépris pour «*Loukoum*», «*Achille*», Malraux, Mauriac, «*Tartre*», «*Larengon*» [Aragon], «*Trilette*» [Elsa Triolet], il décrit avec une verve acérée la carrière type de l'écrivain français. Se considérant «*en rab*» à son âge, il se souvient des nombreux morts qu'il a vus, se dit en faveur du recours à l'opium. Il revient sur sa rencontre avec les gens de «*La Publique*», et sur ses malheurs au Danemark.

Il poursuit son attaque contre «*Achille*» (qui prétend que ses livres «*se vendent plus*», mais affirme par ailleurs que ses «*belles œuvres*» feront un «*boom*»), contre «*Loukoum*», contre des écrivains. Il regrette d'avoir «*loupé Caron*». Il annonce qu'il pourrait parler d'«*un site très pittoresque*» au bord du Danube.

C'est «*Siegmaringen*» dont le «*Château*» est celui des Hohenzollern. Mais la ville était soumise à des dangers («*l'armée Leclerc*» et l'aviation alliée), et y «*crevaient la faim*» «*1.142*» réfugiés français.

S'y trouvait Bichelonne, «*ministre*» du régime de Vichy, qui allait mourir en Prusse-Orientale. Il y avait aussi une riche bibliothèque où des «*clercs*» cherchaient à déterminer si ceux qui avaient collaboré avec les Allemands étaient les pires criminels de l'Histoire.

Au Château, Céline n'était admis qu'en tant que médecin ; mais il le connaissait bien, le parcourait en sachant qu'il était plein de dangers.

Lili connaissait le Château encore mieux que lui, qui était fasciné par ceux qui l'avaient construit et habité, la dynastie des Hohenzollern qu'il voit comme des «*sacrédiés de diables*» aux «*tronches sans honte, horribles féroces*», ce qui lui fait imaginer que l'édifice, aujourd'hui, sera «*parti au Danube*» qui coule à ses pieds.

Ayant du mal à retrouver ses esprits, il nous entretient du «*sens animal*» de Bébert, «*le greffe terrible indépendant, le désobéissant fini*», surtout de Bessy, la chienne qu'il eut au Danemark, qui est morte, et à laquelle il «*pense toujours*».

Se sentant toujours mal, il envisage de faire visiter Mme Niçois par un confrère, qui, lui, a «*ascendu*» tandis que lui-même a «*dégringolé bas*». Puis, reprenant son récit de son séjour à «*Siegmaringen*», il parle de la «*révolte de la faim*» contre les privilégiés du Château, qui couvait parmi les réfugiés français, «*1.142 condamnés à mort*». Or on leur annonça «*une distribution de pain*» devant le pont-levis du Château ; ils s'y massèrent, virent sortir la princesse de Hohenzollern et sa dame de compagnie qui, elles aussi, voulaient recevoir du pain. Mais il n'y en eut pas ! Aussi l'«*effrontée horde*» se mit-elle à cogner. Ce fut alors qu'un clairon sonna, et que le pont-levis s'abaissa pour «*la promenade du Maréchal*» [Pétain], qui, à distance respectueuse, était suivi de ses ministres et des chefs de partis marchant «*à la queue leu leu*», d'où une «*procession sur au moins trois kilomètres*», tandis que les avions de la «*R.A.F.*» faisaient leur «*farandole*», épargnant toutefois la ville pour, disait-on, la laisser à «*l'armée Leclerc*» qui, passée à Strasbourg, s'approchait. Et se déroula la procession jusqu'à ce que Corpechot, «*Amiral aux Estuaires d'Europe*», la fasse s'arrêter car «*il voyait la flotte fluviale russe remonter le Danube*», à la hauteur d'un pont sur lequel les avions «*lâchaient tous leurs chapelets de bombes*», et sous lequel les Français, affolés, s'égaillèrent tandis que passaient des prisonniers russes indifférents. Finalement, Pétain, impassible sous la mitraille, cria : «*En avant !*», leva sa canne, sortit de dessous l'arche, et fit repartir la procession vers le Château, sans presser le pas. Cependant, Céline et Lili, ainsi que Bébert, se rendirent plutôt au «*Löwen*», l'hôtel «*archi-comble*» où ils logeaient dans un «*taudis*» situé «*en face des W.C.*» qui «*désemplissaient pas*», et qui débordaient jusque dans l'escalier. Céline eut la surprise de trouver dans sa «*piaule*» un «*garagiste de Strasbourg*» qui avait peur des Sénégalais [de «*l'armée Leclerc*»] ; il y était opéré de force par un «*chirurgien hurluberlu*», qui supplia Céline de le sauver. Pour régler ce problème, il s'adressa au ministre Brinon ; mais celui-ci, qui, habituellement, le protégeait, lui recommanda d'en faire plutôt part au policier allemand von Raumnitz. Brinon fit savoir à Céline qu'il avait été «*condamné à mort*» par un comité qui le traitait de «*vendu à l'Intelligence Service, pornographe, youdophage*». Le médecin se rendit encore chez Madame Mitre, dont il décrit l'appartement avec admiration ; mais cette secrétaire de l'ambassadeur lui fit la liste des multiples demandes que celui-ci recevait de Français ou prétendus tels perdus à travers l'Allemagne ; enfin, elle lui récita des vers de poétesse françaises.

Céline, «*suant et fiévreux*» à Meudon, indifférent à la visite d'une voisine, reprend sa diatribe contre ses éditeurs. Soudain, il prétend revenir à Sigmaringen, mais évoque plutôt un souvenir de sa pratique au Havre auprès d'un cancéreux qui lui reprochait de l'empêcher «*de se rendre au travail*».

Céline nous apprend que, à Sigmaringen, le policier von Raumnitz, en plus d'une aile au Château, occupait une chambre du «*Löwen*». Il voulut aller le voir pour se plaindre ; mais, «*en plein la pisse*», il découvrit deux Allemandes, qui se déshabillèrent et s'embrassèrent. À la chambre, il fut accueilli par «*Frau Aïcha von Raumnitz*» qui, faisant «*cavalière orientale, toujours à tapoter ses bottes*», partit avec ses dogues, vida le couloir, et fit monter certains «*effrénés*» à la mystérieuse «*chambre 36*» qui se remplissait et se vidait après le passage d'un non moins mystérieux camion.

«*Madame Raumitz*» demanda à Céline de faire revenir sa fille de seize ans, Hilda, qui, «*belle animale boche*» tourmentée par sa sexualité, fréquentait la gare, «*un sacré point de trafic*» où, du fait du

passage de trains transportant «toute l'Europe en uniforme et turgescante», ces soldats en «uniformes caméléons» chantant «*Lili Marlène*», «c'était vraiment le très grand désordre», et où avaient lieu des «scènes d'orgie» dans une effervescence à son comble. Or, la gare étant dans ses «fonctions, côté sanitaire», Céline y donnait de nombreuses consultations qui s'ajoutaient à ses multiples activités de médecin à Sigmaringen, où il était particulièrement soucieux de la santé de femmes enceintes qui se trouvaient au «*Fidelis*» [un couvent de religieuses] ; il se définait comme un médecin prudent dans ses prescriptions, dit son admiration pour le Code de santé allemand, expose la difficulté qu'il avait d'obtenir de Hans Richter, pharmacien méprisant, les médicaments dont il avait besoin, et qu'il avait payés au point de se ruiner. C'est encore en médecin qu'il apprécia la réussite physique qu'était Hilda, fille d'un Allemand et d'une Libanaise. Il vit arriver à Sigmaringen des travailleuses françaises en Allemagne, les «trois trains de la mission Margotton» qui «avaient zigzagué à travers l'Allemagne», les «vieilles à fils quelque part» «fidèles à Pétain». Il signale encore la menace que faisaient peser les avions alliés. Or, dans la confusion de la gare, eut lieu une «échauffourée» ; les S.A. [membres du «Sturmabteilung», organisation paramilitaire du Parti national-socialiste], qui maintenaient l'ordre, avaient tiré et tué un homme ; mais le «président du Conseil» des ministres [amené à Sigmaringen par les Allemands], Laval, survenant, «a tout sauvé» car «il était brave» ; mais il lui fallut alors répondre aux questions pressantes des réfugiés. Et Céline ramena Hilda à sa mère sans que celle-ci l'en remercie.

Après avoir encore rappelé «les carrousels R.A.F.» [avions de la "Royal Air Force"] et «le coup de «La Publique»» ; après s'être encore plaint de ses éditeurs qu'il se plaît à imaginer pendus ; après être revenu sur le cas de «la jeune belle Hilda», fille de von Raumnitz et d'une femme de Beyrouth, ce qui le fait parler de sa «peur» des «hybrides», et raconter que, à Vincennes, lors d'une rébellion de la «Wehrmacht» [l'armée allemande], von Raumnitz et sa femme avaient été «fessés», Céline (qui se dit : il faudrait «que je revienne à mon histoire»), évoque la mésaventure du «Commissaire Papillon» : il était «Commissaire spécial de la Garde d'Honneur du Château», mais, à la gare, veillait à ce que «les grands-mères laissent partir les trains» ; or il y avait vu «l'attendrissante Clotilde», «speakerine» de «Radio-Paris», avait éprouvé pour elle une «sympathie immédiate» et, même si elle voulait rejoindre un certain «Hérold», «lui avait juré l'amour» ; ils avaient décidé de passer en Suisse, désir dont il avait fait part à Céline qui avait essayé de l'en dissuader ; il avait même fait une «reconnaissance très risquée» pour savoir «où passait exactement le fameux ruisseau-frontière» ; mais ils avaient été arrêtés, «ligotés, embarqués, ramenés» à la gare. Raumnitz convoqua Céline, qui, indiquant encore ses multiples tâches de médecin, se soucie d'abord de la nourriture de Bébert en profitant des riches restes de la cuisine du «Landrat», administrateur du territoire qui était aussi veneur dans la Forêt-Noire.

Céline signale que des réfugiés venus de Strasbourg [qu'avait conquis «l'armée Leclerc»] n'avaient aucune commisération pour Papillon et pour Clotilde car eux étaient «rescapés des pires massacres» commis par les «Sénégalais coupe-coupe». Il raconte que se présenta «un évêque cathare» qui voulait obtenir un «laissez-passer» pour assister à un «Synode». Mais survinrent Raumnitz, Aïcha et ses dogues qui enfermèrent les fauteurs de trouble dans la chambre 36, comme bien d'autres que Céline n'avait jamais revus ; il se gardait bien d'y entrer, soucieux de son «devoir», celui de soigner, retenu cependant par un «énergumène» «optimiste» qui croyait à «la victoire allemande».

Céline montre «Achille» et «Loukoum» soucieux de le voir leur fournir enfin son livre, et allant même à Lourdes pour y obtenir qu'il guérisse de son «apathie» !

À Sigmaringen, il vint donner ses soins à Raumnitz, «ancien athlète épuisé» qui souffrait d'«essoufflement», avait le cœur faible ; il constata, chez le «champion pour l'Allemagne, olympique de nage [...] les muscles fondus flasques» ; il lui recommanda de «ne plus fumer». Il considérait qu'il n'est pas l'homme antipathique» mais «le boche à prendre comme il est» car il venait de «Prusse-Brandebourg», et avait subi «la fessée de Vincennes», ce qui expliquait sa colère contre tout le monde, contre, en particulier, Boisnières, dit «Neuneuil», un réfugié qui, ayant «mis tout Siegmaringen en fiches», l'avait dénoncé à Hitler parce qu'il était allé pêcher la truite ; l'ayant fait venir, Raumnitz lui appliqua deux «sérieuses baffes», lui reprocha de dénoncer tout, d'être un traître à tous. Puis Raumnitz alla jusqu'à déclarer vouloir arrêter «tout le Château» qui, selon lui, était «un ghetto»,

arrêter Céline aussi ! À sa sortie, celui-ci découvrit que «*Neuneuil*» haranguait la foule, se faisait vilipender par elle, mais partait à Berlin avec son fichier.

Céline parle de «*Mme Bonnard*» qui, âgée de «96 ans», est sa «*plus vieille malade*», la «*seule malade*» qu'il ait perdue, après qu'elle l'ait ébloui par la mémoire qu'elle avait gardée des œuvres d'écrivains français. Il pense que, avec elle, il a «*failli comprendre certaines ondes*» féminines. Mais il revient à son sujet, Sigmaringen, et raconte que, comme «*il commençait à faire froid*», on avait organisé des «*Commandos bois à brûler*», et on faisait aller les réfugiés vers un «*camp où justement on envoyait les nourrissons [...] d'où ils ne revenaient plus*».

Un jour, Céline se vit abordé par Raoul Orphize, un producteur et metteur en scène qui, habillé avec un chic qu'il prétendait dû à des «*parachutages*», lui demanda, avec beaucoup de volubilité, un scénario sur des «*scènes de la vie quotidienne à Siegmaringen*», lui présenta sa compagne qui devait être la vedette : Odette Clarisse ; lui fit savoir que joueraient aussi Le Vigan, Lili et lui. Là-dessus, Orphize et Odette montèrent chez Raumnitz pour obtenir un «*visa*», mais redescendirent avec «*Aïcha, sa cravache et ses dogues*», Céline préférant ne rien voir.

Ayant constaté que, à Sigmaringen, un «*faux médecin imposteur*» consultait en son nom, il se lance dans une dénonciation de la chirurgie. Puis il déclare avoir été en danger à Sigmaringen du fait des livres qu'il avait écrits (il mentionne «*"Bagatelles"* [son pamphlet, '*Bagatelles pour un massacre*']») qui faisaient qu'on pensait qu'il devait «*expier pour tous*». Se rendant au Château, il rencontra M. et Mme Delaunys, qui, très maigres, «*en loques ajustées, ficelées*», sortaient du camp de Cissen où ils avaient dû ramasser du bois, et subir des châtiments physiques ; lui, musicien de renom, lui demanda d'intervenir en sa faveur auprès de «*M. Langouvé, chef d'orchestre de Siegmaringen*» et auprès de Brinon, car on préparait «*des fêtes pour la reprise des Ardennes*» [dans une contre-offensive allemande qui débuta en décembre 1944] au cours desquelles Lili pourrait danser. Prudemment, Céline les conduisit au Château, pour leur faire rencontrer Brinon à propos duquel il signale les relations qu'il avait avec sa femme, avec lui («*Brinon m'a laissé bien tranquille question politique*»). Il tomba sur sa secrétaire, mais obtint la permission de conduire les Delaunys à «*la salle de musique*».

L'ancien ambassadeur Otto Abetz, qui n'«*était plus rien*», qui ne le «*voyait pas*», un jour pourtant, l'invita à un dîner au Château avec l'ambassadeur Hoffmann, pour qu'il répète ensuite ce qu'il dirait. Et, en effet, il «*pérora*», «*s'extasia de s'entendre parler*», proclama sa certitude de la victoire. Or survint Alphonse de Châteaubriant [écrivain français collaborationniste] dont les propos furent bien accueillis jusqu'à ce qu'un différend naîsse avec Abetz de sa façon de siffler l'air de '*la Chevauchée des Walkyries*' ; en conséquence, il pulvérisa toute la vaisselle, avant de se retrouver sur le trottoir avec Céline auquel il demanda de le guider dans Sigmaringen, et de l'aider à porter son «*barda*».

Céline se rendit chez Laval pour venir en aide aux Delaunys. Il fit son «*compliment*» à «*l'atténuateur-conciliateur*», laissa celui qui «*incarnait*» la France défendre «*sa politique franco-allemande*», lui reprocher gentiment de l'avoir «*traité de juif*», lui apprendre qu'on prédisait à Sigmaringen que la lutte se ferait plus tard entre Soviétiques et États-Uniens. Céline lui reprocha de ne pas l'avoir «*casé*». Au téléphone, Laval fit part des accusations de son interlocuteur à Bichelonne, un de ses ministres, qui se présenta en proie à la panique parce qu'un carreau de sa chambre avait été cassé ; il était «*en transe de ne pas savoir*» pourquoi ; il «*boitillait*» à la suite d'un attentat, et voulait faire soigner sa jambe à Hohenlychen, en Prusse. Laval parvint à se débarrasser de lui en lui donnant la satisfaction de répondre à une «*colle*». Céline décida de se faire prendre «*un peu au sérieux*» en leur montrant le cyanure qu'il conservait. Aussi demanda-t-il à Laval d'être nommé «*Gouverneur des îles Saint-Pierre et Miquelon*» (où il était allé en 1938), ce qui lui fut accordé ; et il se vante : «*Je le suis encore*».

Après une immense énumération de gens réfugiés à Sigmaringen, Céline décrit «*la boutique à Sabiani*», représentant d'un parti politique pro-allemand. Il s'attarde sur l'intérêt qu'on portait aux timbres-poste, aux cigarettes. Il parle d'un avortement qu'on lui demanda de faire, ce qu'il refusa. Il eut aussi à faire face au problème d'un tuberculeux français qu'on ne voulait pas accepter dans un sanatorium allemand, qu'on voulait l'obliger à faire repartir en France. Aussi se vit-il lui-même menacé, avec Lili et Le Vigan. Et cela alors qu'il commençait à «*faire vraiment froid*».

Céline se souvient de «*Frau Frucht*», une femme qui, ayant «*la ménopause ardente*», imposait ses «*vifs désirs*» à son époux et aux gardes du corps des ministres qui la massaien puissamment. Or il la soignait, lui faisait des «*piqûres hormonales*», admirait son corps mais était dégoûté par son avidité,

craignait même d'être violé. En fait, c'était Lili qu'elle voulait ; aussi s'employa-t-il à la faire satisfaire, se demandant si sa hardiesse n'était pas le signe qu'elle savait que «*le cirque*» de Sigmaringen allait se terminer.

Il reçut la visite de Traub, médecin qui lui avait toujours tout refusé, mais qui lui demanda d'obtenir de France «*une verge postiche*» pour un soldat qui avait perdu la sienne. De plus, il lui parla de la mauvaise conduite des Miliciens [la Milice était une organisation paramilitaire française de type fasciste], de la prostate de Brinon et de la sienne, voulant même qu'il l'auscule ; il en vint ainsi à lui faire part de ses déboires. Traub parti, Céline s'étonna : pourquoi fallait-il qu'il ait été en grande tenue et accompagné de tout un détachement ?

Il reçut la visite de Marion, un autre ministre de Vichy, qui l'emmena dans une pâtisserie où se tenaient des réfugiés qui s'exaltaient à imaginer un avenir où ils auraient triomphé. Marion lui présenta Horace Restif, un tueur à qui on attribuait de mystérieux assassinats, qui dirigeait un «*commando*» se préparant à une sanglante épuration en France quand y reviendraient les collaborationnistes. Ils devaient tous trois prendre un «*train qui va les emmener à Hohenlychen [sic], aux funérailles de Bichelonne*», le train «*très spécial*» qu'aurait dû prendre «*le Shah en visite officielle au mois d'août 14*», train dissimulé dans la forêt mais qu'ils découvriraient entouré d'une foule hétéroclite célébrant une «*Fête de Nuit dans la Forêt*».

Pour le voyage vers la Prusse, en plus de Céline et de Restif, avaient été choisis sept ministres qui étaient «*vêtus comme ils étaient partis de Vichy*» alors que, plus le train allait vers le nord, plus il faisait froid et qu'il neigeait. Aussi en vinrent-ils à se tailler des «*houppelandes*» dans les tentures et les rideaux. Comme ils souffraient aussi de la faim, et étaient en colère contre les Allemands, ils souhaitèrent parvenir en Russie, s'y crurent même arrivés quand, soudain, ils entendirent une fanfare qui jouait «*l'Horst Wessel Lied*» [le «*Chant de Horst Wessel*» qui fut, en Allemagne à partir de 1930 et jusqu'en 1945, l'hymne officiel des S.A. puis du Parti national-socialiste], puis «*La Marseillaise*». Ils furent alors accueillis par un officier qui les invita à «*rendre les honneurs*» à «*M. Bichelonne*» qui était dans un cercueil, sous un drapeau «*bleu, blanc, rouge*». Sans qu'ils aient pu manger quoi que ce soit, ils repartirent avec le drapeau qu'ils devaient «*ramener au Maréchal*». Comme le train passait par la gare de «*Berlin-Anhalt*», il fut envahi par des enfants et des femmes enceintes qui montèrent avec des sacs de la Croix-Rouge contenant de la nourriture sur laquelle les enfants se précipitèrent, ne laissant aux Français que leurs restes, avant de tout casser, tandis que les femmes enceintes demeuraient prostrées. Plus loin, tombèrent des bombes, et Céline craignit que le train soit arrêté à Ulm. Quand ils y arrivèrent, il constata qu'il «*y a plus d'Ulm*». Mais le train repartit. Une des femmes enceintes fut sur le point d'accoucher, ce qui inquiéta Céline qui décida de la faire aller jusqu'à Sigmaringen où les voyageurs curieusement «*attifés*» parvinrent heureusement de nuit. Mais ils durent porter le drapeau en marchant sur la neige, tandis que Céline s'occupa de la parturiente, «*une Allemande de Memel*», qu'il fit accepter par les Françaises du «*Fidelis*». Et il retrouva Lili, à laquelle il expliqua être parti au nord pour y trouver un moyen de «*passer au Danemark*», ce qui était «*encore un espoir qui s'en va*».

Céline estime avoir assez écrit, parlant de «*1200 pages*», disant hésiter entre deux éditeurs, dont il se plaint, comme il se plaint de sa pauvreté, des multiples injustices qu'il a subies au cours de sa vie, tout en se moquant de son époque et de lui-même, en vilipendant «*Tartre*», en appréciant tout de même le «*grand point de vue*» qu'il a depuis chez lui où il vit en sauvage, mais en voyant «*l'hôtel*» du «*Gouverneur du Mont-Valérien*» qu'il aimeraient bien acquérir pour y être enfin tranquille. Il dit souffrir d'être «*encore seul*» quand Lili va faire des «*commissions*», bien qu'il ait ses chiens et son chat. Or Lili revient accompagnée de Mme Niçois, que son passage à l'hôpital, au service des cancéreux, a abattu, et de son amie, Mme Armandine, qui y était aussi, mais est, au contraire, pleine d'énergie et de fantaisie.

---

## Analyse

(la pagination est celle de l'édition originelle)

---

### L'intérêt de l'action

Céline prétendit : «*Mon Dieu, que ce serait agréable de garder tout ceci pour soi !... plus dire un mot, plus rien écrire, qu'on vous foute extrêmement la paix... on irait finir quelque part au bord de la mer... pas la côte d'Azur !... la mer vraie, l'Océan... on parlerait plus à personne, tout à fait tranquille, oublié... mais la croque [la nourriture], Mimile?... trompettes et grosse caisse !...aux agrès, vieux clown ! et que ça saute ! plus haut !... plus haut ! vous êtes un petit peu attendu ! le public vous demande qu'une seule chose : que vous vous cassiez bien la gueule !» (p.210). À Madeleine Chapsal, journaliste de "L'express" à laquelle il accorda un entretien au moment de la parution du livre, il confia : «*À l'heure actuelle, si on me faisait une rente, je ne me lancerais pas du tout. Je renoncerais à toute cette salade et je me reposerais. Tout le monde parle de la retraite à quarante-cinq ans. J'en ai soixante-trois. [...] Si votre journal m'offrait une rente à vie de 100.000 francs par mois, je renonce à tout, oui, j'interdis qu'on m'imprime, avec plaisir, avec joie ! [...] Je voudrais bien toucher une avance de Gallimard [...] il faut que je paye cette maison horrible qui coûte horriblement cher, que je nettoie moi-même à l'aspirateur, dont je fais moi-même les carreaux, où je fais la cuisine et tout le bazar. Et voyez-vous, je n'y mets aucune coquetterie. Alors ça, cette petite histoire, même ce petit fanatisme stylistique, rhétorique, ne me possède pas au point que je n'y renoncerais pas. [...] Je me suis trouvé dans une histoire. Je n'y tenais pas du tout à aller à Sigmaringen. Seulement, on voulait m'arracher les yeux à Paris. On voulait me tuer. Je me suis trouvé pris dans un tourbillon. A Sigmaringen, j'ai été en prison, en cellule, etc. Je me suis trouvé embarqué [...] Si vous vous mettez dans un cas tout à fait singulier comme le mien d'être traqué, et pas à la rigolade, pas traqué par les "passions", mais traqué à vous faire empaler et déchiqueter ou condamner en tant que repris de justice par vos frères, évidemment vous avez une histoire toute faite, vous n'avez plus d'efforts à fournir. Il n'y a plus qu'une question de style qui se présente. Plus que la question d'agencement, d'architecture...»**

En fait, s'il ne manqua pas de se plaindre abondamment des conditions draconiennes que lui aurait imposées son éditeur, il éprouvait une grande satisfaction à présenter ses souvenirs, et à manifester encore sa verve et sa hargne. Après des années d'oubli et de proscription, il décida de renouer avec ses lecteurs en leur parlant de son séjour à Sigmaringen (octobre 1944-mars 1945), en faisant paraître «*un ouvrage qui est malgré tout assez public, puisqu'il parle de faits bien connus [...] une petite partie [...] de l'histoire de France*». En fait, au contraire, cet événement important était peu connu, volontairement méconnu, était une blessure mal cicatrisée de la réalité française. D'où l'intérêt de ce livre et de cette enquête.

Il se voulut chroniqueur, et, prenant au sérieux la mission qu'il s'était donnée, tout en s'attendant à ce que «*la malignité publique saura bien sûr tout friponner ! sacriléger !... tout farcir d'horribles mensonges !*» (p.188), il aurait consulté «*les Chroniques, Codes, Libelles*» (p.120 - il faut remarquer que seul le premier terme convient). Il tint à affirmer : «*Je vous raconte pas des chansons !... rien que du pesé, et pour et contre !*» (p.126) - «*J'invente rien*» (p.195) - «*J'invente pas*» (p.205) - «*Je vous parle pas à lurelure*» (p.80) - «*Je vous raconte exactement.*» (p.241) - «*Je veux vous égarer en rien*» (p.119) - «*Je vous mets au courant de ces chichis*» (p.243) - «*je sais ce que je cause*» (p.36, 180, 293) - «*on sait ce qu'on cause !*» (p.310). Il indique encore : «*Je vous raconte comment les choses se sont passées, historiques !*» (p.96) - «*Je veux remémorer ! [...] tous les souvenirs !... les circonstances ! [...] que l'Histoire prenne note !... on est mémorialiste ou pas !*», bien que «*la mémoire est précise, fidèle... et puis tout d'un coup est plus... plus là !... joujou ! plus rien !... l'âge ! vous direz*» (p.104).

Il fit savoir encore à Madeleine Chapsal : «*L'histoire "D'un château l'autre" est singulière parce que c'est assez rigolo de voir 1.142 condamnés à mort français dans un petit bourg. Ça ne se voit pas souvent. C'est très rare d'être le mémorialiste de 1.142 condamnés à mort. Un tout petit bourg*

*allemand hostile avec le monde entier contre soi. Parce que ceux de Buchenwald, tous les gens les attendaient pour les embrasser, leur donner la bise, tandis que ceux de Sigmaringen, le monde les traquait pour les étriper. C'est une situation assez curieuse, qui n'arrive pas souvent. [...] À Sigmaringen, j'étais dans les chiottes, dans la merde jusqu'au cou, c'était effroyable. J'ai souffert comme personne et je souffre encore. Je crèverai dans la honte, l'ignominie et la pauvreté et tout ça par connerie. Le complexe que j'ai est d'avoir été con. Pour le reste, c'est les autres qui peuvent avoir des complexes.»*

Dans le livre, il précise : «*Je peux dire que j'ai bien des souvenirs pour une vie de miteux comme la mienne... et pas des pittoresques gratuits... des souvenirs payés ! même horriblement cher payés.*» (p.108). Il dit s'intéresser aux «*petits à-côtés marrants des grands bouleversements d'Histoire*» (p.268). Il signale : «*un incident !... je note ! je vous note !*» (p.208). Il déclare : «*Je veux comprendre très scrupuleusement... je suis de l'école Ribot*» (p.193), fondateur de la psychologie comme science autonome en France, qui disait : «*On ne voit que ce qu'on regarde et on ne regarde que ce qu'on a déjà dans l'esprit*» (p.193).

S'il se voulut historien, il n'en adopta pas moins une forme de narration subjective où les souvenirs s'enchevêtront, sa chronique mêlant inextricablement les fils de la réalité et de la fiction.

On relève même de nets recours à l'imagination, comme :

-L'évocation de «*Caron*» chez lequel, donc en Enfer, il imagine ses ennemis qui y sont suppliciés (p.19), et l'épisode fantastique, la «*petite fantaisie fluviale*» (p.101) de «*la barque à Caron*» (p.85) dont les occupants seraient des morts-vivants soumis à celui qui manie une rame énorme, épisode auquel s'adjoint la rencontre avec «*La Vigue*», dont il est bien dit que son apparition a quelque chose de «*magique*» (p.84-100). Mais, plus loin, Céline considère que «*le coup de "La Publique" a suffi !... je crois ! je vais pas aller encore pour vous dans ces contrées de-ci !... de-là !...*» (p.188). Il reprend ainsi et adapte le Charon de la mythologie grecque, vieillard à l'aspect revêche, sale et peu conciliant, qui, étant le pilote de la barque des Enfers, ne laissait passer que ceux qui pouvaient payer leur voyage.

-L'histoire d'Émile (p.89) qui semble bien être une reprise de celle du colonel Chabert de Balzac.

-L'apparition mystérieuse de deux femmes sorties des entrailles du Château, dont une princesse qui a bien «*la binette Hohenzollern*» mais que Céline n'a «*jamais rencontrée*» (p.135-137).

-L'épisode du garagiste de Strasbourg qui était opéré de force par un «*chirurgien hurluberlu*» (p.152-153).

-La scène où Laval empêche une tuerie (p.184-187) ; elle n'a été confirmée par aucun témoin.

-L'idée de l'action du «*Malin [le diable] en uniforme*», le sentiment que les «*unions prusso-arméniennes*» sont «*affaires du Diable !*» (p.190).

-Le départ des éditeurs pour Lourdes afin d'y obtenir que Céline guérisse de son «*apathie*» ! (p.211).

-La destruction de toute la vaisselle de l'ambassadeur par Châteaubriant (p.242-252) ; cette scène est trop belle pour ne pas avoir été inventée !

Mais, comme le prouve le résumé précédent qui respecta scrupuleusement la succession et la longueur relative des chapitres (ils sont constitués de façon fantaisiste, le passage de l'un à l'autre ne marquant pas toujours le passage d'une étape à l'autre du récit ; certains sont très courts et consacrés à des vétilles tandis que d'autres, très longs, sont bourrés de nombreux événements divers !), Céline composa son livre avec une grande désinvolture, sinon avec une volonté de négligence provocatrice, qui entraînent le désordre du texte, l'initiative de sa réorganisation et de son interprétation étant laissée au lecteur.

\* \* \*

Céline ne cessa de jouer avec différents temps :

-Le temps de l'écriture qui s'impose au début où il se plaint de sa condition de médecin boudé par sa clientèle, tandis que l'écrivain aurait été pressé par son éditeur ; il prétend n'avoir plus la même envie d'écrire qu'autrefois, en tous cas d'être lu par le plus grand nombre ; mais il le fallait «pour le carbi [«charbon pour le chauffage»], les endives, je pouvais plus compter que sur mes livres... et qui se vendaient plus ! [...] l'espoir que celui-ci se vende ?... téméraire !... qu'il intéresse certaines personnes» [p.132]). Et, étant en pleine possession de ses moyens littéraires, il s'en servit pour séduire un public que "Normance", publié en 1954, n'avait pas convaincu.

On le voit passer brusquement d'un sujet à l'autre. Ainsi, lit-on soudain :

-p.12 : «Parlons médecine» ;

-p. 15 : «Puisque nous sommes dans les Belles Lettres, je vous parlerai de Denoël» que, p. 43, il appelle pourtant «Fred Bourdonnais» (cela s'explique parce que Denoël dirigea aussi une maison d'édition appelée "La Bourdonnais") ;

-p. 21 : «Mes livres se vendent plus» ;

On constate, p. 161, que, après un passage dans le présent, le retour au sujet se fait brusquement par : «nous étions à Siegmaringen» !

Fréquemment, il s'adresse au lecteur, jouant de sa complicité avec lui pour :

-Affirmer la véracité de ses propos, la nécessité de les tenir : «Il faut bien vous dire» (p.308).

-Feindre de s'excuser des défauts de sa narration : «Je vois que je vous ennue... autre chose !.... autre chose !» (p.56), de son désordre : «Je vous raconte tout bric et broc» (p.127) - «Je pensais à des choses... je vais vous ennuyer encore !» (p.128) - «Je bats la campagne, je vous promène» (p.133) - «Je vous disais donc» (p.139) - «De baliverne en baliverne, je vous oublie !... nous en étions à la promenade...» (p.141) - «Hé ! là ! cocotte ! ma cavale échappe !... où je vous fais encore galoper? je vous distrais» (p.174) - «Encore mes rancœurs !... vous m'excuserez d'un peu de gâtisme... mais pas tellement que je vous lasse !» (p.311) - «Aucun ordre dans mon récit?... vous vous retrouverez bien !... ni queue ni tête?... peste !... [...] vous vous retrouverez je l'espère.»

-Susciter sa curiosité en procédant à des sauts en avant, à des prolepses, en annonçant : «je dirai encore bien pire... plus tard ! que je réfléchisse» (p.52) - «vous verrez un peu ce que je veux dire ! cet Hohenzollern Château !... attendez !» (p.104) - «je vous raconterai... mais en attendant, je reviens à mon actualité !» (p.23) - «Je vous raconterai» (p.115, 118, 149, 150, 187 à la fin d'un chapitre) - «Je vous reparlerai de ce pittoresque séjour» (p.117) - «Vous verrez !» (p.117) - «nous y reviendrons, je vous raconterai» (p.119) - «J'ai pas eu encore l'occasion de vous faire beaucoup rire» (p. 147) - «je vous expliquerai» (p.151, 163, 215) - «après il s'est passé des choses... beaucoup de choses... je vous raconterai» (p.241) - «on s'attend bien que d'un moment l'autre tout saute ! flambe ! phosphore ou schrapnels !... qu'on retrouve plus rien !... fatal !» (p.283) - parlant de Restif, il prétend à des révélations : «plus tard... je l'ai vu en crise... je vous raconterai... en accès... absolument en état fauve !» (p.287), ce qui ne sera pas raconté (pas même dans "Rigodon" où on le retrouve) !

-L'inviter à aller à Copenhague et à Sigmaringen : «quand vous irez vous saurez» (p.117) - «vous irez voir vous rendre compte» (p.127).

-Repousser ses contestations imaginées : «vous me direz : vous pouviez pas voir dans la nuit !» (p.304) - «vous me direz : et les résistants?» (p.310).

-Lui faire une confidence à propos de sa soumission à von Raumnitz : «Vous pensez ! il m'affirmerait que je suis mongol que j'irais pas le contredire !» (p.217).

Madeleine Chapsal lui ayant fait remarquer : «Vous vous adressez aux gens pourtant. Vous leur parlez, les interpellez, vous vous excusez de les oublier», il lui répondit : «C'est un truc. En vérité, je les méprise. Ce qu'ils pensent et ce qu'ils ne pensent pas... Si vous vous occupez de ce qu'ils pensent vous avez affaire à des lecteurs, au lecteur, c'est tout dire ! Non, pas besoin, il lit, tant mieux, s'il n'aime pas, tant pis !».

-Les temps de l'histoire qui, parfois, se mêlent du fait de retours en arrière qui, pour la plupart, sont mal venus (cependant, dans le récit de la mésaventure du commissaire Papillon, est habilement d'abord racontée l'arrestation puis l'histoire de Clotilde [p.195-200]).

Ces différents temps du passé concernent :

-Des souvenirs lointains :

-L'enfance (déjà racontée dans "Mort à crédit"). Indiquant : «J'ai toujours des souvenirs d'enfance» (p.198), Céline rapporta :

-celui de «chez ma mère, rue Marsollier» (p.190) ;

-celui du «Passage Choiseul» qui était «la plus énorme cloche à gaz de toute la Ville Lumière !... trois cents becs Auer permanents !... l'élevage des mômes par asphyxie !» (p.81) où sa mère réparait des dentelles que, avec son père, Ferdinand allait porter aux clientes en montant dans «l'impériale» de «l'omnibus» (p.64) ;

-celui de «la "Communale" Louvois» (p.48), son école primaire ;

-celui de la croisière sur la Seine que faisaient les familles (p.80-82) ;

-celui «d'Houdini [illusionniste états-unien né en 1874, mort en 1926]... l'Houdini à l'Olympia [...] comme il faisait sauter ses chaînes» (p.198) ;

-celui de son passage, en 1906, dans une école allemande, qui lui fut rappelé, dans le train vers Hohenlychen, par la couleur «violet-parme» de la mousseline déployée (p.294-295) ; ainsi, alors qu'il se moqua de Proust, on peut le surprendre «proustisant» lui aussi puisqu'il rendit compte lui aussi d'une sensation-souvenir !

-La guerre de 1914-1918 (déjà racontée dans "Voyage au bout de la nuit"), avec la mention de sa blessure qui lui valut d'être «médaillé militaire» (p.155), et reconnu «mutilo 75%» (p.39).

-Le séjour au Cameroun (déjà raconté dans "Voyage au bout de la nuit"), à la suite duquel il continuait de souffrir du paludisme (p.101-103, 128).

-Le séjour à Londres (déjà raconté dans "Guignol's band").

-Le souvenir des malheurs qui lui sont arrivés lors de l'Épuration : le sac de son appartement, le vol de ses meubles et de ses manuscrits (Céline cite ceux de "Casse-Pipe" et de "La volonté du Roi Krogold" [p.19], ce qui allait être confirmé en 2021 !).

-Le souvenir principal qui est, après la fuite («J'ai bien fait de quitter la Butte !» [p.39]), celui du séjour à Sigmaringen, que Céline appela «Siegmaringen» (voir pourquoi plus loin). Ce souvenir, qui avait été annoncé par le titre, surgit p.34 sans avertissement, pour quelques énigmatiques phrases seulement ; il est encore annoncé p.97, Céline affirmant alors être un témoin «fidèle», et contestant les autres témoignages : «Ça serait bien un peu que je vous explique... Siegmaringen... une autre fois !... vous explique bien, avant que les mensonges s'y mettent [...] racontars de gens qui jamais y foutirent les pieds ! voilà !... promis !» ; il est de nouveau abordé p.115 de façon encore énigmatique : «un site très pittoresque !... touristique !» ; il y revient p.150 : «J'ai lu bien des reportages ci !... là !... sur Siegmaringen... tout illusoires ou tendancieux... travioles, similis, faux-fuyards, foireux» ; p. 188-189, il répète son engagement : «À tout prendre et sans prétention le mieux que je vous raconte tel quel !... la malignité publique saura bien sûr tout friponner ! sacriléger !... tout farcir d'horribles mensonges !... que moi-même, en tout, finalement, je me ferai l'effet d'un drôle de piaf !... sorte d'ectoplasmique ragoteux... revenant plus sachant».

C'est cette partie du livre qui, se déroulant chronologiquement mais sans ligne narrative précise, est la plus intéressante, sinon la seule intéressante, grâce à ces époustouflants et inoubliables morceaux de bravoure :

-Les tableaux qui sont donnés du château des Hohenzollern, de l'hôtel qu'est le «Löwen» et de la gare de Sigmaringen.

-Les portraits des Français Pétain, Laval, «l'Amiral Corpechot», Alphonse de Chateaubriant ; de l'Allemand von Raumnitz, de sa femme, Aïcha, et de leur fille, Hilda.

-La description de la vie des réfugiés vichystes français à travers un ensemble hétéroclite de scènes comico-tragiques, d'un ridicule, d'un grotesque, d'un burlesque achevés, Céline montrant, avec une drôlerie qui exagère mais ne tombe jamais dans l'extravagance, avec une ironie dévastatrice, avec une férocité aussi réjouissante qu'inégalable, le chaos régnant dans le pitoyable petit milieu de ces collaborateurs des nazis qui, en pleine déroute, s'étaient réfugiés là :

-La promenade du Maréchal (p.142-146) qui est soumise au «Protocole» : «*d'abord le glaive ! le glaive : Pétain... et puis la Justice !... et puis les Finances !... et puis les autres !... les mégotteux*» - «*Le Maréchal, chef de l'État, très en avant, et tout seul ! son chef d'état-major, Debeney, le manchot, trois pas en arrière... et à gauche... plus loin, un ministre... plus loin encore un autre ministre... queue leu leu... séparés par au moins trois cents mètres... et puis les flics, la promenade sur au moins trois kilomètres*».

-L'idylle entre Papillon et Clotilde, et leur capture alors qu'ils tentaient de franchir la frontière suisse (p.195-201).

-Les deux «sérieuses baffes» assénées à Boisnières par von Raumnitz (p.216).

-La scène, vraiment frénétique, du dîner chez Abetz au cours duquel Alphonse de Châteaubriant lance tout un service de porcelaine à la tête de l'ancien ambassadeur qui lui a reproché de chanter faux '*La chevauchée des Walkyries*', fameux morceau de Wagner : «*Là je vois un homme qui se déconcerte !... d'un seul coup !... le piolet lui tombe des mains... une seconde, sa figure change tout pour tout... cette remarque !... il est comme hagard !... c'est de trop !... il était en plein enthousiasme... il regarde Abetz... il regarde la table... attrape une soucoupe... et vlang ! y envoie ! et encore une autre !... et une assiette !... et un plat !... c'est la fête foraine ! plein la tête ! il est remonté ! tout ça va éclater en face contre les étagères de vaisselles ! parpille en miettes et vlafl !... ptarf !... partout ! et encore ! c'est du jeu de massacre !... le coup de sang d'Alphonse ! que ce petit peigne-cul d'Abetz se permet que sa "Walkyrie" est pas juste ! l'arrogance de ce paltoquet ! ah ! célébration de la Victoire ! salut !... ptarf ! vlang ! balistique et têtes de pipes !*» (p.247-250).

-L'étonnante conversation que Céline aurait eue avec Laval (p.253-264).

-Le voyage épique, par un froid de loup, dans le train spécial que Guillaume II avait fait aménager pour le Shah de Perse en 1914, de la délégation de Sigmaringen aux obsèques du ministre Bichelonne mort à Hohenlychen, en Prusse orientale.

-Le souvenir du séjour au Danemark qui avait été envisagé par Céline dès Sigmaringen, le voyage vers Hohenlychen ayant pu être pour lui l'occasion de trouver le moyen d'y passer (p.308). Il ne le fera que bien plus tard, subissant alors les interrogatoires des enquêteurs, la prison, la résidence surveillée (voir "*Rigodon*").

#### Les souvenirs proches :

-Les aléas de la pratique médicale à Meudon.

-La visite à Mme Niçois, la découverte de «*la barque à Caron*» et la rencontre de Le Vigan.

-Les plaintes contre :

-Les éditeurs qui auraient été «*tout aussi escroqueurs l'un que l'autre*» (p.161), qui sont qualifiés d'*«exigeant banc de squales»* (p. 161), *«tout gorgés sang des scribouilleurs»* (p.161) ; et qu'il voudrait voir s'étriper. Il s'en prend surtout à Gallimard caricaturé en *«Achille Brottin»* dont il disait qu'il l'exploitait, déclarant à Madeleine Chapsal : «*Ce salaud ne veut pas me quitter. Je l'ai beaucoup engueulé, je l'ai traité de tous les noms. Il a un catalogue qui vaut d'être fusillé tous les jours. On peut le foutre en prison indéfiniment. [...] Il n'a pas beaucoup d'écrivains dans la maison. Il reçoit des légumes cuits en quantité, ces tirages à la ligne, ces bons devoirs de pluriels*». Après les éructations du début du livre, ces attaques y font encore ensuite des retours intempestifs.

-Les écrivains qui représentaient l'intelligentsia de l'époque : «*Tartre*» (Jean-Paul Sartre), «*Larengon*» (Louis Aragon) ou encore André Malraux, André Maurois ou Paul Morand.

-L'état de la France et du monde à l'époque.

Il faut bien dire que ces récriminations d'un vieil homme aigri et réactionnaire sont aussi assommantes qu'ennuyeuses, tandis que lui-même reconnaît : «*Mes imprécations avancent pas beaucoup ma belle œuvre !*» (p.189).

-La visite de Mme Niçois et de la voisine dans un dernier chapitre qui, si anodin, si inutile, est d'une incroyable maladresse narrative ; après les aventures vécues à Sigmaringen (dont Céline souligna l'intérêt : «*Que voilà de disparates histoires !*» [p.119]), on n'a que faire de ces deux «*rombières*» ! Céline aurait dû terminer avec le départ de Sigmaringen, et l'annonce de ce qui allait

suivre et qu'on trouve dans les livres subséquents : "Nord" (1960) et "Rigodon" (1969), qui, avec "D'un château l'autre", constituent ce qu'on a appelé "La trilogie allemande".

Il est vrai qu'on n'a que faire aussi de ce qui précède le récit des aventures vécues à Sigmaringen, qui ne commence d'ailleurs qu'à la page 116 ! Puisque la composition du livre les enchaîne entre deux événements du temps présent, elle laisserait supposer que ces aventures ne seraient, pour Céline, qu'une parenthèse dans l'Histoire.

\* \* \*

Le récit est fréquemment interrompu par :

-Des cris intempestifs, comme celui que Céline a au milieu du tableau qu'il fait du Château : «*Qu'est-ce qu'on était venus foutre à Siegmaringen ! [...] fuir notre destin de se faire rissoler les tripes, hachurer le sexe, retourner le derme... la belle histoire !*» (p.125).

-De plus ou moins inopportunes digressions, défaut qu'il admis aisément : «*Je digresse encore... à vous balader je vais vous perdre !...je veux trop vous montrer à la fois ! j'ai l'excuse de ceci... cela !... d'une certaine précipitation*» (p.152) ; en se demandant : «*effet de l'âge?... ou le trop-plein de souvenirs?... j'hésite... je saurai plus tard... les autres sauront ! soi-même, très difficile de se rendre compte !*» (p.253) ; en faisant semblant de se reprocher «*cette manie d'échapper toujours... de vous laisser en panne !*» (p.157) ; en feignant de regretter la sinuosité de son récit : «*Je devais aller chez Laval et je vous ai emmené chez Abetz... à ce dîner... pardonnez-moi !... Encore une petite digression... je suis plein de digression*» (p.253)

On relève en effet ces digressions :

- Celle sur «*Christian IV du Danemark*» qui a «*tout tenté, tout loupé... comme Brottin*», l'éditeur (p.21).
- Celle sur Roudière, de Clichy (p.32).
- Celle sur «*Suzanne... l'artiste d'écran*» et sur le tournage d'un film (p.50-51).
- Celle sur l'avidité de sa «*tante*» qui espérait hériter de lui (p.56-57).
- Celle sur la conduite des enfants et des parents lors de la croisière «*Pont-Royal-Suresnes et retour*» sur la Seine au début du XXe siècle (p.80-82).
- Celle sur Bessy, la chienne que Céline avait eue au Danemark (p.129).
- Celle sur son premier éditeur, Robert Denoël (p.140-141).
- Celle sur «*Madame Rémusat et sa fille*» introduite par : «*Là, je dois vous noter un fait*» (p.148).
- Celle sur le «*Docteur Proséidon*» (p.154).
- Celle sur «*l'appartement de Madame Mitre*» (p.157).
- Celle sur le cancéreux du Havre (p.161-162).
- Celle sur les activités de Céline médecin à Sigmaringen (p.172).
- Celle sur «*l/avatar de Paris*» subi par von Raumnitz (p.191-192).
- Celle sur les passeurs [qui permettent de passer la frontière] qui sont des «*tarés dégénérés*», des «*nés bagnards*» (p.194-195).
- Celle sur «*la boutique à Sabiani*» (p.196).
- Celle sur la frontière entre l'Allemagne et la Suisse qui est un «*domaine magique... à vous amuser idéal !... cueillir ! bouquets d'azalées, myrtilles, mille-pertuis, fleurs des fées !... et cyclamens !*» (p.200), d'ailleurs le seul moment de poésie qu'offre le livre !
- Celle qui fait, dans un chapitre d'une page (p.210-211), revenir sur les relations de Céline avec l'éditeur, «*Achille*», et son «*loufiat*».
- Celles qui, en plus de l'épisode du garagiste de Strasbourg opéré de force par un «*chirurgien hurluberlu*» (p.152-153), sont des diatribes contre la chirurgie : le passage des pages 230-231, la dénonciation du chirurgien allemand Gebhardt (p.260-261), les propos de Mme Niçois (p.314, 315).
- Celle sur «*le fameux mystère féminin*» (p.222).
- Celle sur la conduite à tenir avec «*les personnes un peu dingues*» (p.237).
- Celle sur la méfiance à avoir quand on est médecin, quand on a affaire à une femme amoureuse, quand on est un roi (p.237-238).
- Celle sur les trois collaborateurs «*qui boitaient*» (p.251-252).
- Celle sur le besoin de plaire des hommes politiques (p.253).

- Celle sur le style «*1er Empire*» (p.253)
- Celle sur Bichelonne, «génie» qui, à Vichy, s'était occupé des trains, «*entreprise d'Hercule*» (p.261).
- Celle sur l'intérêt porté en Allemagne aux timbres-poste et aux cigarettes (p.266).
- Celle sur «*la cabale pour virer Luchaire*» (p.267).
- Celle consacrée aux propos entendus dans la pâtisserie (p.285-286).
- Celle sur le bienfait que serait la destruction des villes (p.304).
- Celle sur les «*petites lampes [...] automatiques à roulettes, à la force des paumes*» (p.304, 307).
- Celle sur «*l'hôtel*» du «*Gouverneur du Mont-Valérien*» (p.311, 312).

Céline s'excusa parfois de ces retards qu'il imposait à son récit :

- Page 28 : «*J'ai beau être tel, gâteux fini, c'est pas raison de vous perdre en route !*»
- Page 29 : «*Je vous oubliais ! le gâtisme excuse pas tout !*»
- Page 50 : «*Foin de l'avenir !... retourrons à notre propre affaire !*»
- Page 58 : l'aveu : «*Assez de babillages !*», ce qui est pourtant suivi de cette indication très pertinente : «*voilà juste le releveur de l'eau !... le kilo de nouilles et l'hareng "bouffi"... que je m'occupe d'eux !*»
- Page 71 : «*Je m'attarde... je vous agace peut-être?*»
- Page 62 : «*Je reviens à nos difficultés*».
- Page 74 : «*Laissons le passé au "Grévin"*»
- Page 78 : «*Zut !... je digresse... je vais vous perdre !*»
- Page 82 : «*Doucement, je vous perds de vue !... je vous raconte des histoires d'enfance !*»
- Page 103 : «*Je batifole ! je vise l'effet ! je vais vous perdre*».
- Page 110 : «*Vous froissez pas que je saute ci !... là !... zigzag et revienne !... cette drôle d'histoire de "La Publique"*».
- Page 114 : «*Je vous l'ai dit et répété... zut !... je vous assomme !*»
- Page 115 : «*Je pourrais moi aussi vous promener, avec d'autres personnes !... divaguer pour divaguer !*»
- Page 119 : «*Que voilà de disparates histoires ! je me relis... que vous y comprenez ci !... ça !... pouic ! perdiez pas le fil !... toutes mes excuses !... si je chevrote, branquillonne, je ressemble, c'est tout, à bien des guides !... vous me tiendrez aucune rigueur quand vous aurez le fond du fond !... ferme propos !*»
- Page 128 : «*Mais que je revienne à mon affaire !*»
- Page 157 : «*Cette manie d'échapper toujours... de vous laisser en panne !... où ai-je la tête ?*»
- Page 161 : «*je vous ai perdu... vous et le fil !*»
- Page 191 : «*Oh, vous me demandez pas tant de détails !... que je revienne à mon histoire !*»
- Page 232 : «*J'épilogue... je vous laisse en pantaine*».

\* \* \*

Le texte de celui qui s'est défini comme un «*tartineur*» (p.23) est alourdi par de nombreuses répétitions, en particulier dans les passages où sont décrites les relations avec les éditeurs. Ces répétitions, Céline se les autorisa d'abord : «*Je gâtoille?... j'ai le droit !... tous les gens qui sont de l'autre siècle ont le droit de rabâcher !... et Dieu ! de se plaindre !... de trouver tout tocard et con !*» (p.11), avant de finalement feindre de les regretter : «*Je rabâche !*» (p.243), d'admettre : «*Je vous éloigne de Siegmaringen... puzzle que ma tête !*» (p.243), d'essayer de se corriger en se disant : «*Que je revienne à ma pâtisserie*» (p.286).

\* \* \*

Dans «*D'un château l'autre*», Céline, qui stipula : «*La diversité est ma loi !...*» (p.126), déploya toute une palette de tons :

- La plainte et la colère : Surtout dans la première partie, il exhala des protestations virulentes, des vociférations tumultueuses, une rage mesquine.
- Le mépris et la haine : Ils lui firent dérouler des kyrielles d'insultes.
- L'admiration : Faisant alors preuve d'une «*foutue délicatesse*» (p.64), se montrant un amateur d'art saisi d'émotions esthétiques, Céline célébra les beautés du Château (p.127), de l'appartement de

madame Mitre (p.157), et «*l'hôtel*» du Mont-Valérien, «*cette vraiment splendide résidence, gréco-romantique [...] cette somptuosité sévère... militaire !... à colonnes doriques*» (p.311). Par ailleurs, il s'extasia devant la «réussite coquine» (p.176) qu'était la jeune Hilda.

-Le tragique : Dans son entretien avec André Parinaud, Céline se définit «*chroniqueur tragique*», et il est vrai qu'il sut rendre ce qu'il y avait de tragique dans cette époque hallucinante que fut celle de la Seconde Guerre mondiale, la défaite des puissants d'hier entraînant dans leur chute des coupables mais aussi des innocents, lui-même se sentant «*coincé par le sort !... pris dans l'étau !*» (p.189).

-Le comique : Se targuant : «*moi pourtant qui sait faire rire*» (p. 213), Céline montra parfois de l'humour, et ne manqua pas d'amuser le lecteur par la vigoureuse moquerie exercée sur de nombreux personnages à l'égard desquels il se révéla souvent un caricaturiste-né, plein d'invention cruelle, les rendant plus grotesques les uns que les autres ; par la description de situations burlesques. Il put déclarer à Madeleine Chapsal en lui parlant de ses expériences à Sigmaringen : «*J'ai tenté de les rendre de la façon la plus amusante possible pour ne pas embêter si possible le lecteur*». Et, en effet, il fut de ces écrivains qui savent, non sans efforts parfois, faire sortir du fond des plus extrêmes misères ce premier signe d'un goût de vivre retrouvé : le rire. Par ailleurs, ce qu'il devait juger amusant, il ne craignit pas la vulgarité et même l'obscénité, insistant sur de répugnantes évocations de fonctions physiologiques et d'activités sexuelles.

\* \* \*

Alors qu'il est demandé à l'historien le maintien d'une certaine quiétude, l'écrivain peut se permettre une tension que Céline, d'ailleurs, attribua à une sorte de fièvre qui le prit, précisant même que, «*au-delà de 39°C, vous voyez tout*». De ce fait, non seulement il produisit un texte désordonné mais lui imprima une constante intensité, qui explique...

## L'intérêt littéraire

Dans «*D'un château l'autre*» éclate la virtuosité langagière de Céline qui joua brillamment sur ces deux instruments que sont la langue et le style.

### La langue

En fait, il faut parler des langues de Céline, car il donna beaucoup de place à des langues étrangères, et son français est très divers, très contrasté. Il est très utile de relever nombre de mots et d'expressions qui jonchent le texte, et demandent des explications.

On doit distinguer :

#### Les mots et expressions allemands :

- «*Apotek*» (devrait être «*Apotheker*») : «pharmacien».
- «*Augsburg*» : nom allemand de la ville d'Augsbourg qui figure pourtant page 117 après d'autres noms français de villes allemandes : «*Dresde, Munich*».
- «*Bären*» : «les ours».
- «*barizerinne*» : selon Céline, prononciation allemande de «parisienne».
- «*befehl*» : «ordre», «commandement».
- «*benzin*» : «essence».
- «*Berchtagaden*» (en fait, Berchtesgaden !) : résidence de Hitler dans les montagnes de Bavière.
- «*bier*» : «bière».
- «*Botschafter*» : «ambassadeur».
- «*Brot*» : «pain».
- «*Bulowstrasse*» : «rue Bulow».
- «*bunker*» : «abri».
- «*Burgmeister*» : «maire».

- «*butterbrot*» : «tartine de beurre».
- «*Donau blau*» : «Danube bleu» (en allemand, on écrit plutôt «blaue Donau» !).
- «*Donner !*» : «Tonnerre !»
- «*dorf*» : «village».
- «*ersatz*» : «produit alimentaire qui en remplace un autre de qualité supérieure, devenu rare» - de là, «chose artificielle et médiocre».
- «*Franzose, Franzosen*» : «Français».
- «*Fraulein*» : «demoiselle».
- «*fressen*» : «manger gloutonnement».
- «*fritz*» : sobriquet donné aux Allemands, diminutif du prénom Friedrich.
- «*für den Sturmführer von Raumnitz*» : «pour le commandant von Raumnitz».
- «*Führer*» : «guide», «chef».
- «*gehe*» : «allez-y».
- «*Gestapo*» : acronyme de "Geheime Staat Polizei", nom de la police secrète nazie.
- «*Gott*» : «Dieu».
- «*Graf*» : «comte».
- «*Gross ravioli willst du haben !*» : «Veuix-tu avoir de gros raviolis?»
- «*gut*» : «bon», «bien».
- «*gute Nacht*» : «bonne nuit».
- «*Hausgericht*» : «cuisine maison».
- «*herein*» : «entrez».
- «*herr*» : «monsieur».
- «*Herzoggasse*» : «ruelle du duc».
- «*Hier !*» : «Ici !»
- «*Hof Apotek*» (on trouve aussi «*Hofapotek*») : «pharmacien de la Cour».
- «*Ihre Frau*» : «Votre femme».
- «*Kaisertag*» : «jour de l'empereur».
- «*Kaiserine*» (devrait être 'Kaiserin') : «impératrice».
- «*Kinder*» : «enfant».
- «*Kleindienst*» : nom inventé qui signifie «petit service».
- «*Komm !*» : «Venez !»
- «*Kommandantour*» : prononciation de ce qui était, en fait, une «Kommandantur», un local où était installé un commandement militaire.
- «*Kraft durch Freude*» (p.226) : «La force par la joie» (p.223), nom d'une vaste organisation de loisirs contrôlée par l'État nazi ; cela devient plus loin, moqueusement : «*L'hiver par la joie*».
- «*Kraft ist nicht alles*» : «La force n'est pas tout».
- «*krank*» : «malade».
- «*Kriegsmarine*» : «marine de guerre».
- «*Landrat*» : «administrateur du territoire» - Céline explique «genre de fonctionnaire entre "maire et sous-préfet"» (p.159).
- «*Landgravine*» : femme d'un «*Landgraf*», prince germanique - «comtesse» (p.190).
- «*landsturm*» : «soldats de l'armée territoriale», appelés par Céline «archi-réservistes».
- «*langsam*» : «lentement».
- «*leider !*» : «hélas !»
- «*lieb !*» qui devrait être «*Liebe*» : «amour».
- «*lieber Herr !*» : «cher monsieur !»
- «*lied*» : «chant».
- «*los ! los !*» : «partez ! partez !»
- «*Löwen*» : «Les lions».
- «*Luftwaffe*» : l'aviation allemande.
- «*mark*» : la monnaie allemande.
- «*Mauser*» : nom d'un pistolet automatique.
- «*mit uns*» : «avec nous», dans la devise militaire «*Gott mit uns*», «Dieu avec nous».

- «*Nacht*» : «nuit».
- «*Nebel*» : «brouillard» - «*Nacht und Nebel*» fut le nom de code des «directives sur la poursuite pour infractions contre le Reich ou contre les forces d'occupation dans les territoires occupés» qui permettaient la déportation de tous les ennemis ou opposants du Troisième Reich.
- «*nein !*» : «non !»
- «*N.S.K.K.*» : «Nationalsozialistische Kraftfahrkorps» («Corps de transport national-socialiste»), une organisation paramilitaire du parti national-socialiste.
- «*nun*» : «maintenant».
- «*nur gut*» : «c'est bien».
- «*Ober*» : «supérieur» - d'où «*Oberartz*» («médecin-chef») - «*Oberbefehl*» («commandant») - «*Oberführer*» (grade dans la "Waffen S.S.") - «*Obersturmführer*» (grade paramilitaire du parti nazi).
- «*Ost*» : «Est».
- «*panzer*» : «cuirasse» - d'où «blindé».
- «*pfennig*» : monnaie qui est le centième du mark.
- «*plattdeutsch*» : «bas-allemand», groupe de dialectes germaniques.
- «*Prinzenbau*» : «demeure des princes» où se trouve la mairie de Sigmaringen (p.223).
- «*Pzimpflingen*» : ?
- «*raus*» : «sortez !».
- «*Reich*» : «Empire», «État allemand» - d'où «*Reichgesundheitamt*» («Bureau de santé impérial»), «*Reichsprecept*» : «Code de santé impérial».
- «*rucksak*» : «sac à dos».
- «*S.A.*» : abréviation de "Sturmabteilung", littéralement "section d'assaut", organisation paramilitaire du parti national-socialiste, que Céline qualifie de «*mainteneurs de l'ordre*» (p.180).
- «*Schlachtgasse*» : «ruelle de la Bataille».
- «*schlafen mit*» : «coucher avec».
- «*schlag*» : «châtiment physique».
- «*Schloss*» : «château».
- «*schnaps*» : «eau-de-vie».
- «*schön*» : «beau», «belle» - d'où «*schöne Beine*» («jolies jambes»).
- «*schuppo*» (écrit aussi «*shuppo*» !) : «policier membre de la "Schutzpolizei", «police de protection».
- «*Sedentag*» : «jour de Sedan», journée commémorative de la victoire de Sedan que les Allemands avait remportée sur les Français le 2 septembre 1870.
- «*Sicherheit*» : «sécurité»
- «*Sie*» : «vous».
- «*Sondergasse*» : «ruelle privée».
- «*S.S.*» : abréviation de "Schutzstaffel", littéralement "échelon de protection", organisation paramilitaire créée en 1925 pour servir de garde personnelle à Hitler, puis devenue police militarisée dans l'Allemagne nazie.
- «*Staffel*» : «échelon d'une hiérarchie».
- «*Stamgericht*» (ou «*Stam*») : «plat standard».
- «*stimmt !*» : «c'est vrai !»
- «*Sturmführer*» : grade paramilitaire du parti nazi.
- «*tänzerin*» : «danseuse».
- «*Teufel !*» : «Diable !».
- «*Todt*» : «la mort».
- «*über alles !*» : «par-dessus tout» ; dans le début, «*Deutschland über alles !*», de l'hymne national allemand.
- «*Volkschule*» : littéralement, «école du peuple» ; école primaire.
- «*Volksturm*» : «Tempête du peuple», nom donné à la milice populaire allemande levée en 1944, et qui devait épauler la "Wehrmacht", l'armée allemande, dans la défense du territoire du Reich.
- «*von*» : «de».
- «*Waffen*» : «des armes» - d'où «*Waffen S.S.*» : branche militaire de la S.S..
- «*Walhalla*» (p.135) : dans la mythologie nordique, lieu où sont amenés les grands guerriers défunt.

- «*willst du?*» : «veux-tu?»
- «*Wohlnachtstrasse*» : «rue de la Bonne Nuit».
- «*ya*» : prononciation de «ja» : oui.
- «*zu*» : «à», «vers».

Du fait du mot allemand «plattform» par lequel on désigne un quai de gare, Céline employa le mot français «plate-forme» (p.171, 176, 178, 180, 183, 184, 300). D'autre part, il écrivit «*Frankfort*» (p.175) avec le «k» de l'allemand «Frankfurt».

#### Les mots danois :

- «*Belt*», «*le grand Belt*» : détroit séparant les deux plus grandes îles du Danemark, Seeland et la Fionie, au bord duquel se trouve Korsør (p.131), localité où Céline fut en résidence surveillée.
- «*Berlingske*» : «Les nouvelles de M. Berling», titre d'un journal.
- «*Dronin*» :?
- «*Frikorps*» : «Armée libre».
- «*Hjelp !*» : «Au secours !»,
- «*Kalsberg*» (en fait, «Carlsberg») : une célèbre brasserie.
- «*Komm !*» : «Venez !».
- «*Kriminalassistent*» : «enquêteur de la police».
- «*Kronprinzessgade*» : «Rue de la princesse de la couronne».
- «*Land og Volk*» : «Terre et peuple», titre d'un journal.
- «*National Tidende*» : «Gazette nationale», titre d'un journal.
- «*Nyehavn*» : le «nouveau port», un quartier de Copenhague.
- «*pip cell*» :?
- «*Politiigaard*» (p.25 - Céline traduisit : «*politii*» : *police !... gaard* : *Cour !*», et commenta : «tout vient du français !», ce qui n'est qu'à moitié vrai !).
- «*Politiken*» : «Politique», titre d'un journal.
- «*Sonbye*» : hôpital de Copenhague.
- «*tuve*» : la monnaie danoise.
- «*Ved Stranden*» : «Au bord de la plage», le nom d'un canal et d'une rue de Copenhague.
- «*Vesterfangsel*» (p.10) : en fait "Vestre Fængsel", prison de Copenhague.

#### Les mots et expressions anglais :

On en trouve évidemment qui sont entrés dans la langue française («*biftek*» ou «*bistek*» (au lieu de «beefsteak» !) - «*bluff*» - «*boom*» - «*brain trust*» - «*cash*» - «*dancing*» - «*Digest*» - «*fifty-fifty*» - «*finish*» - «*gangster*» - «*iceberg*» - «*knock-out*» (et «*knockout*») - «*leggings*» - «*looping*» - «*meeting*» - «*milk-bar*» - «*new look*» - «*nursery*» - «*racket*» - «*re-writer*» - «*shrapnel*» (au lieu de «*shrapnel*» !) - «*sex-appeal*» - «*speakerine*» - «*strip-tease*» - «*surprise-party*» - «*suspense*» (Céline emploie aussi «*suspens*») - «*sweater*» - «*tourist-cars*» - «*wisky*» (au lieu de «*whisky*» !) - «*yankee*»). D'autres demandent des explications :

- «*alas ! alas !*» (p.269) : «hélas ! hélas !» C'est dans «*Measure for measure*» de Shakespeare, mais Céline cite aussi le «*alas*» que Hamlet, dans la pièce homonyme, prononce devant Yorick (p.106).
- «*Bibici*» (p.154, 277), prononciation de «B.B.C.» ("British Broadcasting Corporation"), la radio britannique, que Céline appelle aussi «*Radio-London*» (p.155).
- «*boys Greenwich-Bloomsbury*» (p.119) : voyous que Céline avait connus à Londres.
- «*"Chase National"*» (p.309) : grande banque états-unienne.
- «*Do you admit?*» : «Admettez-vous?»
- «*Intelligence Service*» (p.154, 185) : «Service de renseignement».
- «*Marauders*» (p.169) qui devient ailleurs «maraudeurs» : avions qui volaient en «rase-mottes».
- «*Mosquitoes*» (ce devrait être «*Mosquitos*») : nom d'avions britanniques fabriqués par De Havilland qui devinrent les meilleurs combattants de nuit des Alliés pendant la Seconde Guerre mondiale.
- «*no man's land bolcho-helvète*» (p.194) : «zone neutre entre l'Allemagne et la Suisse».
- «*no man's land puzzle*» (p.193) : «confusion régnant dans la zone neutre».

-«*not to be*» (p.178) : fin de la question que se pose Hamlet dans la pièce homonyme de Shakespeare : «to be or not to be» : «être ou ne pas être» ; page 188, à «*not to be !*» est opposé «*be !*» ; dans «*not to be gamelles*», Céline s'amusa, dans sa volonté de dépréciation, à passer de la référence à Shakespeare à la vulgaire question du repas, de la nourriture, la première perdant donc son sens philosophique premier.

-«*pin*» dans «*tête de "pin"*» (p.39) : traduction de «*pin head*» («tête d'épingle», «idiot»).

-«*R.A.F.*» (p.116) : les «*Royal Air Forces*», l'aviation britannique.

-«*sight-seeing*» (p.25) : «tourisme».

-«*sunset*» (p.229) : «crépuscule du soir», dans «*Sunset Boulevard*», titre du film (1950) où Billy Wilder présenta la déchéance d'une ancienne vedette du cinéma.

-«*we are all dam' wise after the event*» (p.283) : «nous sommes tous diablement sages après coup». À l'occasion de cette dernière mention, Céline commenta : «*Je vous sors mon Berlitz [célèbre école de langues] puisqu'il est question d'Angleterre !*» ; en fait, il avait appris l'anglais dans son adolescence, lors d'un séjour en Angleterre.

Il s'amusa de ces formules bilingues : «*fric first*» (p.86), «*Picotin brothers*» (p.14) !

#### Des mots russes :

-«*bortch*» : «soupe à la betterave et au chou».

-«*Commissar*» (p.102) : «commissaire».

-«*tovaritch*» : «camarade».

#### Un mot hongrois : «*goulash*» (p.177) : «ragoût de bœuf».

#### Des mots italiens :

-«*pronto*» : «allô».

-«*tutti quanti*» (p.22, 102), «*tutti*» (p.107) : «tous les autres».

#### Des mots espagnols :

-«*escudo*» (p.120) : monnaie.

-«*hidalgo*» (p.120) : «aristocrate».

#### Des mots et expressions latins :

-«*de profundis*» (p.111 - cela devrait plus exactement être «*de profundis*») : début du psaume 129 de la Bible, récité lors de la prière des morts : «Des profondeurs je crie vers toi, Seigneur».

-«*diabolicum*» (p.8) : «diabolique».

-«*extra muros*» (p.68) : «hors les murs».

-«*homo delinquens*» (p.25) : «l'homme délinquant», Céline faisant référence à l'ouvrage de l'Italien Cesare Lombroso intitulé «*L'uomo delinquente*», traduit en français par «L'homme criminel».

-«*illoco*» : «aussitôt».

- «*intra muros*» (p.68) : «dans les murs».

- «*intus et exit*» : «à l'intérieur et à l'extérieur».

-«*omnibus*» (p.214) : «pour tous», «qui convient à tous».

-«*primum*» : «premièrement» - d'où : «*primum vivere*» : «vivre d'abord»

-«*quid*» : «quoi», «qu'en est-il», «que penser de».

-«*vide latus*» (p.82) : «vois mon côté», ce que le Christ ressuscité dit au sceptique Thomas.

\* \* \*

Ce qui est intéressant surtout, c'est la variété des lexiques de la langue française que Céline, fidèle à ses habitudes, se plut à mêler, imposant une fois de plus à la langue son traitement violent, continuant à prendre de grandes libertés avec le vocabulaire, à déployer sa gouaille et ses enflures. On peut en effet relever :

Des archaïsmes et d'autres mots recherchés :

- «advenir» : «*il m'est advenu*» (p.267) : «il m'est arrivé», «j'ai connu», «j'ai subi».
- «Aède» (p.249) : «poète épique dans la Grèce primitive».
- «agonir» (p.138) : «injurier», «insulter».
- «agrégé» (p.120) : titulaire d'un haut grade dans l'Université française.
- «agrès» (p.210) : «appareils utilisés pour divers exercices de gymnastique».
- «à la lanterne» (p.56) : afin d'y être pendu, comme le furent des aristocrates pendant la Révolution.
- «Albigeois» (p.207) : appelés aussi «cathares», ils furent au Moyen Âge les adeptes d'une secte manichéenne répandue surtout dans la région d'Albi et préconisant une absolue pureté des mœurs.
- «allant» (adjectif p.315) : «qui a de l'entrain, de la vigueur».
- «à merci» (p.122) : «dépendant complètement de la volonté d'un autre».
- «apparoir» sous la forme «*il appert*» (p.154) : «il apparaît».
- «Apothéon» (p.110) : «être supérieur, divinisé».
- «Apothéose» (p.237) : «épanouissement sublime».
- «Armadas» (p.214) : les escadrilles d'avions sont nommées ainsi par référence à la "Grande Armada" que, au XVIe siècle, le roi d'Espagne, Philippe II, envoya, contre l'Angleterre.
- «ascensionner» (p.296) : «monter une pente».
- «asiatique» (p.259) : «asiatique» avec une nuance péjorative.
- «avenant» : «affable», «aimable», «agréable».
- «aviser quelqu'un» (p.305) : «l'apercevoir».
- «ayant-droit» (p.54, 60) : ici, «personne qui a droit à l'héritage».
- «balancelle» (p.266) : «embarcation à avant pointu et relevé».
- «ban» : «proclamation officielle», «roulement de tambour qui l'accompagne» - d'où : «fermez le ban».
- «baraques Adrian» (p.172) : préfabriqués démontables en bois et multi usages.
- «barbon» (p.7) : «homme d'âge plus que mûr».
- «bast» (généralement : «baste») : interjection marquant l'indifférence, le dédain.
- «bat-flanc» : «plancher surélevé et incliné, servant de lit dans les prisons, les casernes, etc.».
- «battre la campagne» (p.101, 129) : «divaguer», «délirer».
- «beffroi» (p.126, 135) : «tour».
- «belle lurette» (p.310) : réduction de l'expression «il y a belle lurette» : «il y a bien longtemps» - on lit aussi : «J'aurais le Nobel depuis belle !» (p.60).
- «bernique» (p.29) : expression de la déception, un espoir s'étant avéré mal fondé.
- «biffé» (p.120) : «rayé d'une liste» (ici, du fait de la participation à la Collaboration).
- «bigre» (p.101) : interjection qui exprime l'étonnement.
- «billot» (p.173) : «bloc de bois dont la partie supérieure est aplatie et sur laquelle est placée la tête de celui qui est condamné à la décapitation».
- «birbe» : «vieux birbe» (p.269) : «vieil homme ennuyeux et ratiocinant».
- «bohème» : «vie en marge de la société».
- «bois» (p.310) : «gravures sur bois».
- «bonbonnière» (p.163) : «petit appartement décoré avec goût».
- «botte» : en escrime, «attaque portée à un adversaire».
- «bouc» (p.232) : en fait, «le bouc émissaire» qui, chargé des péchés d'Israël, était envoyé dans le désert ; d'où «personne sur laquelle on fait retomber les péchés des autres».
- «boudoir» (p.163, 273) : «élégant petit salon de femme».
- «boute-en-train» (p.315) : «personne qui crée une ambiance joyeuse».
- «braquemard» (p.222) : habituellement «braquemart» : «pénis».
- «brise-bise» (p.290) : «petit rideau garnissant le bas d'une fenêtre».
- «brocart» (p.290) : «riche tissu de soie rehaussé de dessins brochés en fils d'or et d'argent».

- «*brouet*» (p.122) : «bouillon», «potage».
- «*buraliste*» (p.255) : «préposé à un bureau de poste».
- «*Burgonde*» (p.147) : relatif à un des peuples du groupe des Germains orientaux.
- «*cabale*» (p.267, 269) : «manoëuvres secrètes, concertées contre quelqu'un ou quelque chose».
- «*camion-gazogène*» (p.138, 223) : «véhicule fonctionnant grâce à un appareil produisant un gaz combustible par pyrolyse de matières solides et combustibles» pour remédier à la pénurie d'essence.
- «*capilotade*» : le mot s'emploie dans l'expression «en capilotade» qui signifie «en piteux état, en miettes» ; page 133, Céline parle de «*la capilotade de bien des Empires*», mais, auparavant, il avait parlé des «*capitolades de vanités*» (p.132) !
- «*capon*» : «lâche».
- «*cashemire*» (p.158) : d'habitude «*cachemire*» (Céline adopta l'orthographe anglaise) : «habitant du Cachemire, région de l'Inde» (le mot devrait donc recevoir une majuscule).
- «*catacombe*» (p.135) : «cavité souterraine».
- «*cathare*» (p.206) : «adepte, au Moyen Âge, d'une secte manichéenne répandue surtout dans la région d'Albi, de ce fait appelée aussi les «Albigeois», et préconisant une absolue pureté des mœurs.
- «*céans*» (p.191, 213) : «ici dedans».
- «Le «*Chabanais*» (p.272) : l'une des maisons closes les plus connues et les plus luxueuses de Paris entre 1878 et 1946, situé au no 12 rue Chabanais dans le 2e arrondissement de Paris.
- «*chaconne*» (p.242) : «danse lente à trois temps».
- «*chaisière*» (p.42) : «loueuse de chaises dans une église ou un jardin public».
- «*chaland*» (p.95, 223) : «péniche».
- «*châlit*» : «cadre de lit en bois ou en métal».
- «*Chancellerie*» : «en Allemagne, gouvernement du pays qui est dirigé par un chancelier».
- «*charger quelqu'un*» (p.96) : «aggraver les chefs d'accusation».
- «*charivari*» (p.207) : «tapage», «vacarme», «tumulte».
- «*le Châtelet*» (p.35) : «théâtre parisien spécialisé dans les grands spectacles».
- «*chausses*» (p.39) : «vêtement masculin qui couvrait le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux».
- «*chausse-trape*» (p.123) : «piège métallique constitué de pointes disposées de telle sorte que l'une d'elles, posée sur une base stable, est orientée vers le haut».
- «*chenu*» (p.113) : «qui est devenu blanc du fait de la vieillesse».
- «*chéribin*» (p.205) : «enfant à l'air angélique».
- «*Cheval blanc*» (p.116) : allusion à «*L'auberge du cheval blanc*» ("Im weißen Rößl"), opérette allemande en trois actes de Ralph Benatzky, créée en 1930.
- «*chevroter*» (p.119) : «parler, chanter d'une voix tremblotante».
- «*chimère*» (p.157, 294) : «monstre à tête et poitrail de lion, ventre de chèvre, queue de dragon, crachant des flammes», «imagination folle».
- «*Chroniques*» (p.120) : «recueils de faits historiques rapportés dans l'ordre de leur succession».
- «*clerc*» (p.119, 120) : «intellectuel» - «*clerc d'Étude*» (p.255) : «employé chez un notaire».
- «*cloaque*» (p.19) : «bourbier», «égout» - Céline parle de «*la diction "cloaque"*» de «*Loukoum*» !
- «*cloporte*» (p.75) : «insecte qui vit sous les pierres, dans des lieux humides et sombres» - «individu confiné, servile, répugnant».
- «*coche*» (p.79) : «véhicule ancien» - les bateaux-mouches sont des «*coches à touristes*».
- «*Codes*» (p.120) : «recueils de lois».
- «*coite*» (p.46) : féminin de «coi» : «silencieuse».
- «*col*» : orthographe ancienne de «cou» - «*se rompre le col*» (p.63) : «se tuer accidentellement».
- «*comitadjis*» (p.178) : «insurgés nationalistes des Balkans qui s'allierent aux nazis».
- «*Communes*» (p.119) : «mouvement révolutionnaire français de 1871» et / ou «communes populaires» chinoises.
- «*Comptoirs*» (p.158) : cinq colonies françaises établies sur les côtes de l'Inde.
- «*Concile*» (p.200) : «assemblée des évêques de l'Église catholique».
- «*Conseil de l'Inquisition*» (p.96) : terrible tribunal religieux d'autrefois, auquel est identifié la chambre civique de la Cour de justice de la Seine qui, en 1951, jugea Céline, qui la qualifie de «*Très Haute-Cour des Haines*».

- «*coquin*» : «espiègle», «malicieux», «grivois».
- «*cordelière*» (p.290) : «gros cordon tressé».
- «*cordes à son arc*» : «dons dont on dispose».
- «*coupe-gorge*» : «lieu dangereux fréquenté par des malfaiteurs allant jusqu'à l'assassinat».
- «*couperet*» : «couteau de la guillotine».
- «*Coupole*» (p.110) : celle du siège de l'Académie Française, à Paris, quai Conti que Céline appelle «*Quai des Futés*» (p.110).
- «*Cour*» : «être bien en cour» (p.121) : «être bien considéré par ceux qui exercent l'autorité».
- «*courre*» (p.56) : ancienne forme de «courir».
- «*croisé*» (p.310) : «personne qui, au Moyen Âge, porta sur son vêtement une croix, et partit d'Europe pour aller reprendre aux musulmans les "Lieux Saints" de Palestine».
- «*croix de fer*» (p.276) : «décoration militaire allemande».
- «*la croix, la bannière*» (p.278) : par l'expression «la croix et la bannière» on désigne tout un appareil solennel, car ce sont deux éléments principaux d'une procession catholique.
- «*croquant*» (p.48) : «paysan», «rustre».
- «*Croquemitaine*» (p.174) : «personnage imaginaire dont on menaçait les enfants».
- «*cupide*» (p.125) : «avide d'argent».
- «*cybernétique*» (p.117) : plutôt que «spécialiste de la communication», Céline a donné au mot le sens d'*encyclopediste*».
- «*dague*» (p.276) : «épée courte, qu'on porte au côté droit».
- «*décati*» (p.132) : «défraîchi», «vieilli».
- «*déjeté*» (p.31) : «déformé», «abîmé», «diminué physiquement».
- «*diable*» : juron exclamatif - «être au diable» (p.271) : «au loin» - avoir le «*diabol au corps*» : «être dévoré d'ardeur sexuelle».
- «*Diable Vauvert*» (p.11) : «lieu situé extrêmement loin».
- «*dialectique*» (p.216) : «art de discuter par demandes et réponses».
- «*diantre*» (p.65) : juron exclamatif, déformation de «diabol», mot qu'on ne voulait pas prononcer.
- «*Diète*» (p.200) : «assemblée politique en Allemagne, Suède, Pologne, Hongrie».
- «*dol*» (p.200) : «manœuvre frauduleuse», «agissement malhonnête», «captation», «tromperie».
- «*dolman*» (p.216) : «veste ajustée à brandebourgs».
- «*doublon*» : ancienne monnaie d'or espagnole.
- «*douve*» : «fossé, rempli d'eau, entourant un château».
- «*drôlet*» (p.218) : «drôle», «assez amusant».
- «*dynastie*» (p.125) : «succession des souverains d'une même famille».
- «*Échelles du Levant*» (p.190) : le mot signifiant «escales», ce sont des ports du Proche-Orient.
- «*ectoplasmique*» (p.189) : «de la nature de l'ectoplasme, émanation visible du corps du médium».
- «*épiloguer*» (p.232) : «faire de longs commentaires».
- «*escarpe*» (p.161) : «voleur», «assassin».
- «*s'égailler*» (p.148) : «se disperser».
- «*épuration*» : «élimination des membres d'un groupe qu'on juge indésirables dans une association, un parti, une société» - page 114, le mot «*Épuration*» désigne l'ensemble de mesures de rétorsion prises en France, à la Libération, qui visaient les personnes ayant collaboré avec les autorités d'occupation nazies ou considérées comme telles.
- «*fait de Prince*» (p.200) : «acte arbitraire auquel les sujets doivent se soumettre».
- «*falbala*» (p.294) : «bande de tissu servant d'ornement».
- «*fanfaronner*» : «se vanter avec exagération de sa bravoure réelle ou supposée».
- «*fantasia*» (p.275) : «traditionnel divertissement équestre des cavaliers arabes».
- «*faraud*» : «personne qui cherche à se faire valoir».
- «*faucille*» (p.119) : «objet symbolique de l'activité paysanne qui (avec le marteau, symbole de l'activité ouvrière) est l'emblème du communisme».
- «*félon*» (p.196) : «traître».
- «*fez*» (p.255) : «coiffure tronconique de laine rouge ou blanche, portée par les musulmans».
- «*fiche*» (p.219) : «carte sur laquelle on écrit des renseignements sur une personne».

- «*fieffé*» (p.117) : «qui possède au plus haut degré un défaut, un vice».
- «*flambant*» (p.21) : «beau», «superbe».
- «*flibuste*» (p.173) : «activité des pirates».
- «*foin de*» (p.50) : expression qui marque le dédain, le mépris, le rejet.
- «*fol*» (p.140) : orthographe ancienne de «fou» - on lit aussi «*fol de rire avec ces loustics*» (p.96).
- «*Folies-Bergère*» (p.178) : célèbre salle de spectacles érotiques de Paris.
- «*forban*» (p.53) : «pirate», «individu sans scrupule, capable de tous les méfaits».
- «*Forum*» (p.186) : «lieu de discussions publiques», d'«*égosillerie générale*» (p.186).
- «*fourberie*» (p.195) : «duplicité», «hypocrisie», «perfidie», «sournoiserie».
- «*fourragère*» (p.123) : «ornement de l'uniforme militaire formé d'une tresse agrafée à l'épaule, entourant le bras et se terminant par des aiguillettes de métal».
- «*fourrageur*» : «soldat qui allait à la recherche de fourrages, de vivres».
- «*franco-boche*» (p.148) : pour désigner une organisation composée de Français et d'Allemands.
- «*funambule*» (p.128) : «personne qui marche, qui danse, sur la corde raide».
- «*galetas*» (p.134) : «logement misérable, sordide».
- «*galoubet*» (p.107) : «instrument de musique ressemblant au flageolet».
- «*gargotière*» (p.273) : «femme qui tient une gargote, un restaurant à bon marché».
- «*Géotechnie*» (p.117) : «géotechnique», «technoscience consacrée à l'étude pratique de la subsurface terrestre sur laquelle notre action directe est possible».
- «*Germanie*» (p.121) : ancien nom de l'Allemagne - d'où «*Germain*s» pour désigner les Allemands.
- «*gibbon*» (p.176) : «singe des forêts tropicales d'Asie».
- «*gibelotte*» (p.11,161) : «fricassée au vin blanc» ; d'où «bouillie», «massacre», «débiter en gibelotte», «se tourner gibelotte».
- «*gibet*» (p.37) : «potence où l'on exécute les condamnés à la pendaison».
- «*gigue*» (p.310) : «danse rapide et brillante».
- «*glander*» (p.120) : «recueillir ça et là des briques dont on peut tirer parti».
- «*Gobelins*» (p.112) : «manufacture de tapisserie située à Paris dans le 13e arrondissement».
- «*gonfalon*» (p.127) : «bandelette à plusieurs pointes suspendue à une lance».
- «*gorgone*» (p.157) : sur le modèle de la créature mythologique de ce nom, «tête décorative de femme à la bouche ouverte et à la chevelure de serpents».
- «*Graal*» (p.213) : «vase ayant recueilli le sang du Christ, devenu un objet mythique».
- «*grabat*» (p.153, 280) : «lit misérable».
- «*Grand-Castrat*» (p.53) : titre imaginaire qu'un souverain d'autrefois aurait pu donner au meilleur de ces chanteurs de sexe masculin qui, ayant subi la castration avant leur puberté, avaient conservé le registre aigu de leur voix enfantine, tout en bénéficiant du volume sonore produit par la capacité thoracique des adultes.
- «*grand Ciel !*» (p.20) : exclamation marquant un étonnement scandalisé.
- «*Grand Guignol*» : théâtre spécialisé dans des pièces mettant en scène des histoires macabres et sanguinolentes ; le «*camp des mômes*» qu'était Cissen était une «*Nursery Grand-Guignol*» (p.122).
- «*se griser*» (p.39) : «s'enivrer».
- «*guéret*» (p.200) : «terre labourée et non ensemencée».
- «*Guignol*» (p.211) : «personnage d'un théâtre pour enfants» ; «personne involontairement ridicule».
- «*guingois*» (p.176) : «de travers».
- «*hallali*» (p.38, 44, 57, 120) : «cri de chasse qui annonce que la bête poursuivie est aux abois».
- «*hardes*» (p.309) : «vêtements pauvres et usagés».
- «*haut les cœurs !*» (p.59) : formule d'encouragement, d'appel à une vertu supérieure.
- «*hémi-face*» (p.316) : «demi visage».
- «*hériter quelqu'un*» (p.57) : forme transitive qui est littéraire.
- «*hidalgo*» (p.200) : «aristocrate espagnol».
- «*hobereau*» (p.189, 213) : «gentilhomme campagnard qui vit sur ses terres».
- «*hôtel*» (p. 311) : «demeure d'un grand personnage».
- «*houppelande*» (p.293) : «long et ample vêtement de dessus».
- «*hourri*» (p.192) : «belle femme promise au musulman fidèle dans le paradis d'Allah».

- «*hune*» (p.145) : «poste d'observation au haut du mât d'un navire».
- «*hure*» (p.40) : «tête du sanglier, du cochon, de certaines bêtes fauves» ; ici celle d'Achille !
- «*hurluberlu*» (p155) : «personnage extravagant, qui parle et agit d'une manière bizarre».
- «*hussard*» (p.157) : «soldat de la cavalerie légère».
- «*hybride*» (p.191) : «qui provient de croisements de variétés, de races, d'espèces différentes».
- «*ignominie*» (p.58) : «action indigne, honteuse».
- «*immortels*» (p.120) : qualificatif dont sont honorés les membres de l'Académie française.
- «*impériale*» (p.64) : «dessus d'une voiture pouvant recevoir des voyageurs».
- «*incunables*» (p.120) : «textes qui datent des premiers temps de l'imprimerie».
- «*iota*» : «ne pas varier d'un iota» (p.75) : «ne pas varier du tout».
- «*in petto*» (p.22) : «dans son for intérieur».
- «*israélite*» (p.45), «*Israélien*» (p.120) : «juif».
- «*jocrisse*» (p.38) : «benêt», «niais», «nigaud».
- «*joséfins*» (p.120) : Espagnols partisans de Joseph Bonaparte que son frère avait fait roi d'Espagne.
- «*joye ! joye !*» (p.39) : «joie» en ancien français.
- «*kyrielle*» (p.80, 290) : «suite, série interminable».
- «*liard*» (p.110) : ancienne monnaie française de faible valeur.
- «*libations*» (p.246) : «abondante consommation d'alcool».
- «*Libelle*» (p.120) : «court écrit de caractère satirique, diffamatoire».
- «*libidineux*» (p.210) : «qui recherche constamment et sans pudeur des satisfactions sexuelles».
- «*lieue*» (p.63) : ancienne mesure itinéraire valant environ quatre kilomètres.
- «*Loukoum*» (écrit aussi «*Loucoum*» p.12) : «confiserie orientale».
- «*lurelure*» : «à lurelure» (p.80) : «au hasard», «de n'importe quoi».
- «*lyre*» : «instrument de musique sur lequel chantaient les poètes grecs, et qui est devenu le symbole de la poésie lyrique» ; d'où «*toute la lyre*», titre d'un recueil de poèmes de Victor Hugo où étaient présentées toutes les facettes de sa poésie, et ici (p.272), moquerie à l'égard des multiples sensations produites chez Frau Frucht !
- «*madré*» (p.110) : «rusé sous des apparences de bonhomie».
- «*magyar*» (p.243) : hongrois.
- «*masse d'armes*» : «arme de choc formée d'un manche et d'une tête de métal garnie de pointes».
- «*Maxim*» (p.178) : en réalité, "Le Maxim's", célèbre restaurant parisien.
- «*mélécasse*» (p.179) : «éraillé par l'abus de l'alcool».
- «*minois*» (p.273) : «jeune visage délicat, éveillé, plein de charme».
- «*Moloch*» (p.232) : «dieu qui exigeait des sacrifices d'enfants, symbole de la puissance cruelle».
- «*Mont-Valérien*» (p.311, 312) : colline à l'ouest de Paris où s'élève un bâtiment que Céline apprécia.
- «*mordieu*» : juron d'autrefois qui était l'altération de «mort à Dieu».
- «*Muses*» (p.157) : «neuf déesses de la mythologie présidant aux différents arts».
- «*myriapode*» : «millepatte».
- «*nabab*» (p.34) : «haut dignitaire en Inde», «personnage très riche et fastueux».
- «*nectar*» (p.280) : «boisson de saveur exquise».
- «*obole*» (p.87) : «modeste offrande»
- «*occis*» (p.121) : «tué».
- «*odalisque*» (p.177) : «femme d'un harem».
- «*omnibus*» (p.64) : «voiture publique, ici hippomobile, transportant des voyageurs dans une ville» - (p.214) : «tout à fait commun».
- «*opérette*» (p.242) : «petit opéra dont le sujet et le style sont légers».
- «*ordonnateur*» (p.143) : «ordonnateur des pompes funèbres» qui doit donc faire montre de gravité.
- «*oripeaux*» (p.301) : «vieux vêtements voyants».
- «*Ordre Teutonique*» (p.213) : «ordre hospitalier et militaire, créé à Jérusalem au XIIe siècle pour soigner les croisés allemands malades ou blessés».
- «*orphéon*» (p.296) : «fanfare».

- «oubliette» (p.127) : «fosse couverte d'une trappe basculante où l'on faisait tomber ceux dont on voulait se débarrasser».
- «s'ourdir» (p.32) : «se tramer», «se nouer», «se monter».
- «ours» (p.210) : «manuscrit à revoir et à corriger», qui n'est qu'un ours mal léché !
- «outre» : «outre-là» (p.95) : «au-delà» - on trouve aussi la forme archaïque : «plus oultre» (p.154).
- «outrer» quelqu'un (p.11) : «le pousser à un excès dans l'ordre des sentiments».
- «paladin» (p.292) : «chevalier errant du Moyen Âge en quête de prouesses et d'actions généreuses»
- d'où «les Très-Hautes-Puissances-Paladines» (p.291).
- «palsambleu» (p.16) : juron qui est la déformation de «par le sang de Dieu».
- «pancrace» (p.151, 279) : «exercice gymnique de la Grèce antique qui combine la lutte et le pugilat».
- «panne» (p.176) : «graisse qui se trouve sous la peau du porc».
- «Panthéon» (p.89) : «monument consacré à la mémoire des grands personnages d'une nation».
- «pardî» (p.298) - «pardine» (p.189) : exclamation par laquelle on renforce une déclaration.
- «passe-pied» (p.242) : «danse traditionnelle, à trois temps, vive et gaie, proche du menuet».
- «pataquès» (p.53, 181, 269) : «situation embrouillée».
- «pavois» (p.49) : «célébration», «exaltation».
- «pensionnaire» (p.273) : «prostituée dans une maison close».
- «peste !» : interjection marquant l'étonnement.
- «phosphore» (p.171, 227, 283) : celui des bombes au phosphore blanc utilisées comme armes chimiques incendiaires.
- «pithécanthropes» (p.269) : «mammifère qui vivait il y a plus de 500 000 ans» - «homme brutal».
- «planton» : «soldat de service», «sentinelle».
- «plète» (p.133) : «le peuple» ; ici, le mot désigne les «1.142» réfugiés au pied du «Château».
- «pléthore» (p.43) : «abondance», «excès».
- «ploutocrate» (p.16) : «personne très riche et qui, par son argent, exerce une influence politique».
- «polygone» (p.83) : «champ de tir où les militaires s'exercent».
- «pontife» (p.133) : «personnage qui fait autorité et qui est gonflé de son importance».
- «pont-levis» (p.134) : «pont mobile qui se lève ou s'abaisse au-dessus du fossé d'un château».
- «poterne» (p.155) : «porte dérobée dans la muraille d'enceinte d'un château, de fortifications».
- «poudreuse» (p.157) : «meuble qui servait à la toilette féminine».
- «pouponnière» (p.215) : «lieu où l'on garde les jeunes enfants jour et nuit».
- «Pourfendeur» (p.196) : «qui abat ses ennemis d'un seul coup d'épée vertical».
- «préséance» (p.150) : «droit de précéder quelqu'un dans une hiérarchie protocolaire».
- «preux» (p.246) : «brave chevalier du Moyen Âge».
- «Prévôt» (p.177), «Prévôté» (p.176) : «gendarmes dont la juridiction s'exerce lorsqu'une armée est en territoire étranger».
- «priapique» (p.176) : qui connaît des érections prolongées.
- «Promenade des Anglais» (p.110) : à Nice, sur le bord de la mer.
- «prou» (p.188) : se trouve d'habitude dans l'expression «peu ou prou», modifiée en «prou ou mal» !
- «Quai des Orfèvres» (p.57) : à Paris, le siège de la police judiciaire.
- «quaternaire» (p.194) : «individu vivant au début de l'ère quaternaire, qui était essentiellement pêcheur et surtout chasseur, ne connaissait ni l'agriculture ni même la domestication des animaux».
- «Quatzarts» (p.96) : le "Bal des quat'zarts", autrefois organisé, à la fin de chaque année scolaire, par les élèves des quatre sections de l'"École Nationale Supérieure des Beaux-Arts" (peinture, sculpture, gravure, architecture).
- «querelle d'allemand» (p.269) : «querelle sans sujet sérieux», les Allemands ayant la réputation: d'être coléreux.
- «queue leu leu» (p.139, 141, 142 : «queueleuleu») : «en marchant l'un derrière l'autre».
- «ramas» (p.138, 212) : «ensemble de gens méprisables».
- «razzié» (p.298) : «victime d'une razzia, d'un pillage».
- «reître» (p.213) : de l'allemand «Reiter» («cavalier») : «guerrier brutal».
- «relaps» (p.49) : «qui est retombé dans une hérésie».
- «revenant-bon» (p.114) : «profit provenant d'une affaire, d'une activité, d'un métier».

- «*rigodon*» (p.48, 74, 170, 194, 242) : «danse française sur un air très vif, à deux temps».
- «*ripaille*» (p.272) : «repas où l'on mange beaucoup» ; d'où «*ripailler*» (p.271) : «faire ripaille».
- «*rôlet*» (p.254) : «petit rôle», «petit discours».
- «*roué*» (p.232) : «qui mériterait d'être roué parce que ne s'embarrassant pas de scrupules».
- «*roupane*» : «sorte de redingote».
- «*sac*» (p.57) : «pillage d'une ville, d'une région» ; ici, celui du «*bazar*» de Céline à Montmartre.
- «*sacristie*» : «annexe d'une église où sont déposés les vases sacrés, les vêtements sacerdotaux, etc.» ; on y garde un silence respectueux, d'où la mention «*genre "fidèles à la Sacristie"*» (p.199).
- «*saillir*» (p.268) : «couvrir une femelle».
- «*salle d'armes*» (p. 126) : où on pratique l'escrime.
- «*salonnier*» (p.176) : «propre aux salons, à l'esprit mondain des salons».
- «*samaritain*» (p.75) : à partir de la «parabole du bon Samaritain», par laquelle, dans l'"Évangile de Luc", le Christ voulut illustrer sa définition de «l'amour du prochain», «homme bon, toujours secourable, toujours prêt à se dévouer».
- «*sâr*» : «roi» en assyrien - titre dont Céline affuble Sartre : «*Grand Sâr blablateux*» (p.15).
- «*saugrenu*» : «inattendu», «bizarre», «quelque peu ridicule».
- «*sauterie*» (p.179) : «réunion dansante d'un caractère simple et intime».
- «*saxon*» (p.294) : «habitant de la Saxe, région de l'Allemagne» - d'où «allemand» en général.
- «*sémaphore*» (p.145) : «poste établi sur le littoral pour signaler un danger aux navires».
- «*sénéchal*» (p.292) : «grand officier royal» - d'où «*les Très-Hauts-Puissants-Sénéchaux*».
- «*séphardim*» (p.60) : Céline entendait désigner par ce mot un juif d'origine orientale alors que, en fait, c'est le pluriel de «*sépharade*», mot qu'il aurait donc dû employer !
- «*servis aux lions*» (p.118) : allusion aux martyrs chrétiens que les Romains condamnèrent à être dévorés par des lions dans une arène, en particulier à Lyon en 177.
- «*seulette*» (p.159 dans une citation de Christine de Pisan) : «seule», «abandonnée».
- «*sibylle*» (p.243) : «dans l'Antiquité, devineresse».
- «*soupente*» (p.34) : «logement aménagé dans la hauteur d'une pièce ou sous un escalier».
- «*Spartaciens*» (p.119) : d'habitude «Spartakistes», «membres du groupe Spartakus, mouvement socialiste et communiste allemand fondé en 1916».
- «*spartiate*» (p.244) : à l'exemple des habitants de la ville de la Grèce antique, Sparte, se dit d'une personne austère, stoïque et courageuse.
- «*speakerine*» (p.195) : à la radio, «lectrice de nouvelles», «annonceuse», «présentatrice».
- «*stigmates*» (p.195) : «blessures», «cicatrices».
- «*stupre*» (p.292) : «débauche honteuse, humiliante».
- «*style Lalique*» (p.290) : celui où s'illustra le Français René Lalique, créateur de bijoux reprenant les motifs classiques de l'Art nouveau (faune, flore, nature en général), en utilisant différentes matières (à la fois précieuses et semi-précieuses) puis surtout le verre.
- «*Synode*» (p.206) : «assemblée d'ecclésiastiques».
- «*sibylle*» (p.243) : «dans l'Antiquité, devineresse, femme inspirée qui prédisait l'avenir».
- «*Tartuffes*» (p.25, 122), «*tartuffes*» (p.230) : «hypocrites» comme l'est le personnage de Molière.
- «*Templiers*» (p.119) : «moines-soldats qui se constituèrent lors des Croisades».
- «*tête sur le billot*» (p.173) : expression par laquelle on feint de jurer qu'on est prêt à avoir la tête coupée si on se trompe ou si on ment.
- «*teuton*» (p.38) : mot péjoratif pour «allemand», «germanique».
- «*tiré quatre épingle*s» (p.7), «*quatre épingle*s» (p.276) : d'habitude : «tiré à quatre épingle» : «vêtu avec un soin méticuleux».
- «*tournebouler*» (p.128) : «mettre l'esprit à l'envers», «bouleverser».
- «*tournure*» (p.132-133) : «rembourrage que les femmes portaient sous leur robe, au bas du dos».
- «*trac*» : «tout à trac» : «brusquement», «soudainement».
- «*traquenard*» : (p.126, 193) : «piège».
- «*trictrac*» (p.58) : «jeu de dés», «manigance».
- «*troglodyte*» (p.305) : «vivant sous terre».
- «*tropisme*» (p.178) : «réaction d'orientation causée par des agents physiques ou chimiques».

- «trouvère» (p.126) : «poète et jongleur du Moyen Âge».
- «turgescence» (p.179) : «qui se gonfle, enflé», «qui est en érection».
- «turlupinade» (p.285) : «plaisanterie de mauvais goût» ; il semble que Céline donne au mot un autre sens puisqu'il parle de «*turlupinades de vamps*» («fantaisies»?) .
- «turlupiner» (p.171) : «tourmenter».
- «turlutaine» (p.189) : «propos sans cesse répété».
- «vassal» (p.123) : «seigneur soumis à un suzerain».
- «Veneur» (p.202) : «régisseur de la chasse pour un seigneur».
- «vêtille» (p.57, 88) : «chose insignifiante» ; d'où : «*c'est pas de la vêtille*» (p.88).
- «vilain» (p.134, 158) : «au Moyen Âge, paysan», «serf».
- «wilhelminien» (avec une majuscule aussi) : «propre aux Guillaume, empereurs d'Allemagne».
- «yole» (p.70) : «embarcation non pontée et légère, propulsée à l'aviron».
- «Yquem» (p.17) : «vin liquoreux qui est le seul sauternes classé premier cru supérieur».

Parmi ces mots recherchés, il y a ceux de la médecine :

- «agonique» (p.111, 155, 284) : adjectif : «relatif à l'agonie» - nom : «qui est à l'agonie».
- «anémique» (p.311) : «faible», «sans ressort», «sans force».
- «aortite» (p.164) : «inflammation de l'aorte».
- «atrophie» (p.273) : «arrêt dans le développement d'un organe».
- «blennorragie» (p.171) : «maladie sexuellement transmissible».
- «bromurer» (p.56) : «administrer du bromure», un sédatif puissant».
- «cacoxyème» (p.285) : «d'une constitution débile, d'une santé déficiente».
- «capitonner» (p.56) : «enfermer un fou dans une cellule capitonnée».
- «chancre mou» (p.268) ou «chancelle» : «maladie sexuellement transmissible».
- «chiropract» (p.268) : pour «chiropracteur» : «praticien qui soigne par des manipulations».
- «Codex» (p.172) : «répertoire de l'ensemble des médicaments», «pharmacopée».
- «complexe» (p.80, 272, 287) : «ensemble de traits personnels acquis dans l'enfance, doués d'une puissance affective et généralement inconscients, chez l'individu».
- «dyspepsie» (p.159) : «troubles de la digestion, sans lésion organique».
- «ecchymose» (p.213) : «tache produite par épanchement du sang dans le tissu sous-cutané».
- «Embryogénie» (p.126) ou «embryogenèse» : «ensemble des transformations successives par lesquelles passent l'œuf et l'embryon, de la fécondation à l'élosion ou à la naissance».
- «embryologiste» (p.190) : «qui étudie l'embryon et les différents stades embryonnaires».
- «empphysème» :
- «épiploon» (p.205) : «repli du péritoine».
- «épithéliome» (p. 55) : «tissu constitué de cellules juxtaposées disposées de façon continue».
- «fibrome» (p.39, 64) : «tumeur bénigne formée par du tissu fibreux».
- «gale» (p.116, 141, 146, 209, 215, 240, 277) : «maladie cutanée contagieuse, qui conduit à se gratter».
- «gamètes» (p.64, 126) : «cellules reproductrices sexuées».
- «gastritique» : «qui souffre de maux d'estomac».
- «gérotechnique» (p.102) : «gériatrie», «médecine des personnes âgées».
- «gonacrine,» (p.154) : «matière colorante dotée de propriétés morbicides énergiques».
- «hémoptysie» (p.269) : «crachement de sang provenant des voies respiratoires».
- «immun» (p.107) : «sujet ou organisme immunisé».
- «intrait» (p.24) : «injection».
- «ligament large» (p.111) : «qui soutient l'appareil reproducteur femelle chez les mammifères».
- «ménopausique» (p.64) : «relatif à la ménopause, cessation de l'activité ovarienne».
- «micelle» (p.39) : «particule formée d'un agrégat de molécules en solution colloïdale».
- «myocardite» (p.39) : «inflammation du muscle du cœur».
- «Pachon» (p.8) : «appareil à oscillations constitué d'un brassard en caoutchouc gonflable et d'un manomètre, mesurant l'amplitude des pulsations des artères des membres inférieurs».
- «paranoïaque» (p.285) : «victime d'un délire d'orgueil démesuré, de susceptibilité excessive».

- «*parturiente*» (p.304) : «femme qui accouche».
- «*pénicilline*» (p.154) : «antibiotique produit par une moisissure du genre “pénicellium”».
- «*phtisique*» (p.179) : «tuberculeux».
- «*pneumothorax*» (p.270) : «insufflation d’air, d’azote, dans la cavité pleurale».
- «*primipare*» (p.304) : «qui accouche pour la première fois» - d'où «*multipare*» (p.307)
- «*raptus*» (p.250) : «impulsion violente et soudaine pouvant pousser à commettre un acte grave».
- «*récessif*» (p.194) : «caractère d'un gène qui ne se manifeste que lorsqu'il existe sur les deux chromosomes de la paire».
- «*rétropituine*» (p.269) : un médicament.
- «*sphacèle*» (p.39) : «fragment de tissu nécrosé qui se détache d'une plaie».
- «*suffusion*» (p.213) : «infiltration diffuse des tissus par un liquide organique».
- «*tabès*» (p.268) : «forme tardive nerveuse de syphilis».
- «*tétanique*» (p.111) : «atteint du tétanos», maladie infectieuse grave.
- «*thébaïque*» (p.112) : «relatif à l’opium».
- «*thermocautère*» (p.71) : «tige métallique creuse chauffée par un courant gazeux et destinée à brûler un tissu malade ou à arrêter un écoulement de sang».
- «*travail*» (p.306) : «période de l'accouchement pendant laquelle se produisent les contractions».
- «*tréponème*» (p.177) : «micro-organisme parasite de l'être humain et des animaux».

Céline, qui prétendait qu'on lui avait conseillé : «écrivez donc comme vous parlez» (p.41) ; qui se moquait des membres d'un tribunal «*farfouillant le dictionnaire d'argot*» pour comprendre ce que leur dit un inculpé (p.36) ; qui était, en fait, avant tout soucieux de rendre «*l'émotion du langage parlé*», du langage de tous les jours ; qui cultiva la truculence du langage, déploya surtout un vaste ensemble de mots familiers ou franchement argotiques et même orduriers :

- «*abouler*» (sous-entendu : l'argent) : «donner», «remettre», «payer».
- «à *dame*», variation de «à *dache*» : «au loin».
- «*affranchir*» : «mettre au courant», «renseigner».
- «*afur*» : «travail, emploi, occupation, générant un gain d'argent».
- «à *gogo*» : «abondamment, à discrétion, à souhait, à volonté».
- «*agrafé*» : «arrêté par la police».
- «*air*» : «en *l'air*» (p.286) : «déconnecté», «déphasé», «décalé», «désorienté».
- «à *l'œil*» : «sans payer, gratuitement».
- «*allumeuse*» : «femme aguichante qui cherche à susciter le désir masculin».
- «*s'amener*» : «venir», «se présenter».
- «*amerloque*» : «états-unien».
- «*anar*» (p.36) : réduction d'«anarchiste», «partisan de l'anarchisme, qui rejette toute autorité, tout État».
- «*andouille*» : «niais, imbécile».
- «*anges*» : «être aux *anges*» : «être content, ravi, dans un transport de joie».
- «*apache*» : «malfaiteur, voyou».
- «*'appellations contrôlées'*» : «la plus haute classe de vins», qualificatif appliqué ici à des individus !
- «*arnaque*» : «escroquerie», «vol», «tromperie».
- «*attifé*» : «habillé».
- «*au cul*» : «qui vous est appliqué et vous poursuit».
- «*bada*» : «chapeau».
- «*baffe*» : «gifle».
- «*bafouilleur*» : «qui parle d'une façon embarrassée, incohérente».
- «*bâfrer*» : «manger» ; d'où «*se bâfrer*» - «*bâfreur*» : «gros mangeur».
- «*bagnole*» : «voiture automobile».
- «*baiser*» : «coïter».
- «*baiser quelqu'un*» : «le tromper, le bernier».
- «*balpeau*» : «rien», «pas de».
- «*bamboula*» : «danse exécutée en Afrique».

- «*bander*» : «être en érection» ; d'où «*bandant*» : «qui excite», et «*débandant*».
- «*baratter*» : «importuner», «harceler».
- «*barbaque*» : «viande».
- «*la barbe !*» : «assez !», «cela suffit !».
- «*barbeau*» : «souteneur», «proxénète».
- «*barboter*» : «voler, dérober».
- «*barbouse*» (d'habitude : «barbouze») : «barbe».
- «*barda*» : «chargement encombrant».
- «*barouf*» : «bruit, vacarme».
- «*bast*», «*basta*» : «assez !»
- «*bastringue*» : «ensemble de choses disparates et désordonnées».
- «*bath*» (p.39, 90) : «beau», «belle».
- «*bavelle*» : «beau», «belle».
- «*baver*» : «médire, calomnier, répandre malicieusement une information».
- «*bazar*» : «ensemble de choses disparates et désordonnées».
- «*bazardeur*» : «liquidateur».
- «*beigne*» : «coup porté au visage».
- «*belle*» : «*l'avoir belle*» : «avoir une vie facile, enviable».
- «*berge*» : «an».
- «*berlue*» : «illusion, mirage».
- «*beugler*» : «crier».
- «*beurre*» : «soulagement», «satisfaction», «chose agréable».
- «*se beurrer*» : «s'enrichir».
- «*berzingue*» : «vitesse».
- «*Bibendum*» : «mascotte de la manufacture de pneumatiques Michelin, qui est un homme d'un bel embonpoint, constitué de pneus».
- «*bibi*» : «chapeau».
- «*bibile*» : «boisson», «alcool».
- «*bic*» (p.38) : «du nom de l'inventeur, stylo à bille».
- «*bicoque*» : «petite maison de médiocre apparence».
- «*bicot*» : «brun de peau et de chevelure».
- «*bidasse*» : «simple soldat».
- «*bide*» : «ventre» ; aussi : «échec», «fiasco».
- «*bidoche*» : «viande».
- «*bidon*» : «faux».
- «*bien fait*» : se dit de quelque chose de désagréable que quelqu'un a mérité.
- «*bignolle*» (habituellement, «bignole») : «concierge».
- «*bigorneau*» : «artilleur de marine», «soldat d'infanterie», «simple quidam».
- «*bigorner*» : «endommager quelque chose par un choc».
- «*binette*» : «visage», «figure».
- «*bique*» : «chèvre».
- «*bisbille*» : «petite querelle pour un motif futile».
- «*biscornu*» : «qui a une forme irrégulière», «difforme».
- «*biter*» : «posséder sexuellement».
- «*bisu*» (d'habitude : «bizut») : «étudiant de première année dans une grande école, une faculté».
- «*blablabla*» : «verbiage, propos répétitifs et vides de sens».
- «*blaire*» (le plus souvent, «blair») : «nez».
- «*blase*» (le plus souvent, «blaze») : «nom de famille».
- «*blèche*» : «laid».
- «*bleu-de-chauffe*» : «vêtement de travail qui est une combinaison en toile de cette couleur».
- «*blot*» : «boulot», «travail».
- «*bluffé*» : «impressionné».
- «*bobard*» : «fausse nouvelle», «propos fantaisiste et mensonger» - d'où «*Bobard-le-Roi*» (p.286).

- «*boche*» : «allemand».
- «*Le Bois*» : à Paris, le "Bois de Boulogne", fréquenté par des «*leveuses*» (voir plus bas).
- «*bombarder quelqu'un*» : «l'élever brusquement à un poste, un emploi, une dignité».
- «*bon à lape*» : «bon à rien».
- «*boniche*» : «bonne», «domestique».
- «*boniment*» : «propos trompeurs».
- «*boquillonner*» : «boiter».
- «*bordel*» : «grand désordre».
- «*borne*» : «kilomètre» .
- «*botte*» : «à *ma botte*» : «à moi», «pour moi» - «être à la botte de quelqu'un» : «lui être soumis».
- «*boucan*» : «vacarme».
- «*bouchon*» : «petite boule servant de but à atteindre dans des jeux» - «plus fort que de jouer au *bouchon*» : «surprenant, incroyable, extraordinaire».
- «*boucler*» : «fermer, enfermer» - «*la boucler*» : se taire.
- «*boueux*» : «éboueurs».
- «*bouffer*» : «manger» ; d'où : «*bouffeur*» : «gros mangeur».
- «*bougnoule*» : «Noir ou Maghrébin».
- «*bougre*» : «individu méprisé» ; d'où «*bougresse*» - c'est aussi une interjection.
- «*bouillabaisse*» : «mets composé de poissons méditerranéens».
- «*bouille*» : «visage».
- «*bouillir*» : «s'impatienter, s'emporter».
- «*boule*» : «marché», «foire», «fête foraine», «assemblée».
- «*bouquet*» (p.158) : «c'est le *bouquet*» (p.74) : «c'est le tracas qui vient couronner tous les autres».
- «*bourre*» : «policier» ; d'où, pour désigner les S.S. et les S.A. : «*S-bourres*» (p.303).
- «*bourré*» : «plein».
- «*bourrique*» : «idiot» ; «policier», «espion».
- «*boustif*» (*boustiffe* aussi) : «boustifaille», «nourriture» ; d'où «*boustifer*» : «manger».
- «*bout*» : «morceau».
- «*bouton*» : «clitoris».
- «*boxon*» : «grand désordre».
- «*boyasse*» : «boyaux» - Céline imagine ses ennemis, «*leurs boyasses autour du cou*» (p.19) !
- «*braillard*» : «personne qui crie fort, parle ou chante de façon assourdissante».
- «*branle*» : «masturbation» ; d'où «*se branler*», «*branlette*».
- «*branque*» : «personne stupide, très naïve ou qui manque de sérieux ou de compétence».
- «*branquignol*» : «personne excentrique, se mettant dans des situations tragi-comiques ou se plaisant à les provoquer».
- «*braque*» : «fou».
- «*bric et broc*» : en fait, l'expression habituelle est «de bric et de broc», et signifie qu'une chose est faite de morceaux de toute provenance, réunies au hasard des occasions.
- «*briffe*» : «nourriture» ; d'où «*briffer*» : «manger».
- «*broche*» : «à la broche» (p.125) : «y être rôti».
- «*burnes*» : «testicules».
- «*buter*» : «tuer».
- «*buvette*» : «petit local où l'on sert à boire».
- «*caboche*» : «tête».
- «*cafouilleux*» : «qui donne une impression de confusion, de désordre».
- «*cagna*» : «abri militaire, cabane, cahute» ; «pauvre chambre d'hôtel».
- «*calancher*» : «mourir».
- «*calebombe*» (p.153) : «chandelle», «lampe électrique».
- «*se caler quelque chose*» : «la manger».
- «*calot*» : «œil».
- «*calter*» : «s'en aller», «déguepir».
- «*came*» : «drogue».

- «*camelote*» : «objet fabriqué de mauvaise qualité».
- «*camisole*» : «camisole de force» : «chemise à manches fermées garnies de liens paralysant les mouvements, utilisée pour maîtriser les malades mentaux».
- «*canard*» : «journal» ; la mention de «*canards enragés*» (p.55) pourrait avoir été inspirée par "Le canard enchaîné", célèbre hebdomadaire satirique.
- «*caner*» : «flancher», «ne pas aller plus loin».
- «*caramboler*» : «percuter, heurter, cogner, renverser».
- «*carambouille*» : «malversation, escroquerie, vol» ; d'où «*carambouiller*» (p.310).
- «*se carapater*» : «s'en aller, partir, se sauver, fuir» ; d'où «*carapateur*».
- «*carbi*» : «charbon pour le chauffage».
- «*carne*» : «viande de mauvaise qualité».
- «*caser quelqu'un*» : «l'établir dans une situation».
- «*casser le morceau*» : «révéler ce qu'il fallait taire», «dire la vérité».
- «*se casser*» : «partir, céder la place».
- «*casserole*» : «passer à la casserole» : «subir une sévère épreuve».
- «*causer*» : «parler» ; d'où «*causant*» : «bavard».
- «*cavaler*» : «courir», «s'enfuir».
- «*cave*» : «idiot», «non initié».
- «*centi*» : abréviation de «centilitre».
- «*cerise*» : «malchance».
- «*cesig*» (habituellement «cézigue») : «lui ou elle», «celui-ci ou celle-ci».
- «*se chamailler pour la galerie*» : «faire semblant de se disputer pour impressionner les autres».
- «*cheville*» : «être en cheville avec quelqu'un» : «lui être associé dans une affaire».
- «*chiadeur*» : «travailleur acharné».
- «*chialeuse*» : «femme qui ne cesse de se plaindre».
- «*chiasse*» : «excrément liquide» ; d'où ce qui en est la cause : «peur».
- «*chic*» dans «*de chic*» (p.12) : «avec désinvolture».
- «*chiche !*» : exclamation de défi.
- «*chichi*» : «comportement qui manque de simplicité» ; d'où «*chichiter*».
- «*chienlit*» : «désordre» ; «personne gênante».
- «*chier*» : «évacuer des excréments à l'état solide» ; d'où «*chierie*», «*chiure*» et «*sous-chiure*».
- «*chiots*» qui devient aussi «*chiotts*» et «*chiottes*» : «cabinets d'aisance», «W.C.».
- «*chique*» : «morceau de tabac qu'on mâche» - «*poser sa chique*» (p.29) : «cesser d'agir ou de parler», «mourir».
- «*chiqué*» : «attitude affectée par qui veut se faire valoir».
- «*chochotte*» (p.125) : «délicat, maniére, efféminé».
- «*choléra*» : «personne méchante, nuisible».
- «*chopin*» : «aubaine», «bonne affaire».
- «*chouchouter*» : «dorloter, cajoler».
- «*chouïa*» (p.15) : «un peu».
- «*chouette*» : «beau, belle, appréciable».
- «*ciboulot*» : «cerveau».
- «*cinq secs*» : en fait, l'expression est «en cinq sec» ; elle signifie : «rapidement, sans traîner».
- «*cirque*» : «activité désordonnée».
- «*clancul*» (p.147) : «individu incapable, stupide, mou», «nullité».
- «*clape*» : «repas», «nourriture».
- «*claquer*» : «donner des claques» ; «mourir».
- «*clebs*» : «chien».
- «*clinquer*» : «faire un bruit métallique».
- «*clique*» : «groupe de personnes peu estimables».
- «*cloche*» : «personne niaise et maladroite, un peu ridicule», «ensemble des clochards, des mendiants».
- «*cloque*» : «en cloque» : «enceinte» - «*se faire cloquer*» : «devenir enceinte».

- «*clouer le bec*» : «faire taire, imposer silence», «faire forte impression».
- «*cocard*» : «bleu, ecchymose».
- «*cochon*» : «vicieux, licencieux, obscène» - «*jeter aux cochons*» : «gâcher» - agir «comme des cochons» : «maladroitemen», «salement».
- «*coco*» : «communiste».
- «*cocotte*» : tantôt féminin de «cocu», tantôt «femme de mœurs légères» ; mais aussi «cheval», «cavale» (p.174).
- «*coiffer à la course*» : «dépasser d'une tête à l'arrivée».
- «*colique*» : du fait de sa cause, «peur» ; d'où «*colique 39*», ressentie en 1939 (p.291).
- «*collabo*», abréviation de «collaborateur» : «partisan de la collaboration des Français avec les occupants du pays, les Allemands».
- «*collage*» : «concubinage».
- «*colle*» : «question difficile».
- «*comac*» : «gros, important».
- «*commissions*» : «achats», «emplettes», «courses».
- «*compisser*» : «arroser d'urine».
- «*complet*» : «relation sexuelle complète».
- «*compte*» : «pour le compte» : «jusqu'à la fin du décompte des dix secondes au bout desquelles, dans un match de boxe, est déclaré le "knock-out"».
- «*con*» : «idiot» ; d'où «*connerie*».
- «*conchier*» : «souiller d'excréments».
- «*copurhich*» : «d'une grande élégance».
- «*corniaud*» : «idiot, imbécile, sot».
- «*couci-couça*» : «ni bien ni mal».
- «*couilles*» : «testicules».
- «*coup de sang*» : «énevrement soudain».
- «*coup du père François*» : «strangulation, s'exécutant à l'aide d'un foulard ou d'une ceinture».
- «*coupe-coupe*» : «sabre servant à couper les branches des arbres dans la forêt vierge».
- «*couper*» : «ne pas y couper» : «ne pas échapper à une situation pénible».
- «*craché*» : abréviation de l'expression : «C'est son portrait tout craché» qui s'emploie pour indiquer qu'une personne ressemble beaucoup à une autre ; c'est ainsi que Céline considéra que des criminels étaient des «*Lombrosos crachés*» (p.25), Cesare Lombroso ayant étudié les délinquants.
- «*crèche*» : «domicile» ; d'où «*créché*» : Pétain était «*créché comme un roi*» (p.138).
- «*crever*» : «mourir» ; d'où «*crevard*» signifiant alors «mourant».
- «*crever de froid*» : «avoir très froid».
- «*crever la faim*» (p.117) : «être affamé» - d'où «*crevard*» : «personne qui a toujours faim».
- «*cristi*» : juron où le mot «*Christ*» est prudemment modifié.
- «*crocher*» : «accrocher, attraper».
- «*croco*» : «en peau de crocodile».
- «*croque*» (p.210 - habituellement «*croûte*») : «nourriture».
- «*crotte*» : «excrément solide», «chose sans valeur» d'où «*crottes de bique*» (p.118).
- «*crougnat*» : injure adressée aux Maghrébins.
- «*croulant*», «*coulé*» : «qui manque d'énergie» - d'où «*croulure*» : «affaissement».
- «*crounir*» : «mourir».
- «*croûte*» : «casser la croûte» : «manger».
- «*cuiller*» : «y aller à la cuiller» (p.253) ; l'expression habituelle est «ne pas y aller avec le dos de la cuiller» qui signifie «parler ou agir sans ménagement».
- «*cueilli*» : «attrapé», «capturé».
- «*cuit*» : «battu, vaincu, perdu, ruiné».
- «*cul*» : «derrière, postérieur», «ébats sexuels» - «*mon cul !*», expression d'ironie.
- «*culotte*» : défaite humiliante.
- «*crypto*» et «*crypto-coco*» : «crypto-communiste», «partisan occulte du communisme».
- «*dab*» ou «*dabe*» : «maître, patron».

- «*dache*» (ou «*Dache*» pour Céline, p.116, 214) : «endroit imaginaire évoqué dans l'expression «envoyer quelqu'un à dache» qui signifie «l'envoyer au loin, au diable», «se débarrasser de lui».
- «*Dancing*» (p.171) : «établissement public où l'on danse».
- «*dare-dare*» : «aussitôt, très vite».
- «*dauffer*» : «sodomiser».
- «*d'autor*» : «énergiquement», «en faisant preuve d'autorité».
- «*débagouler*» : «parler abondamment».
- «*débarquer*» : «descendre d'un véhicule».
- «*débiner*» : «se détériorer».
- «*débloquer*» : «dire des sottises, déraisonner».
- «*débouler*», «*débouliner*» : «descendre précipitamment».
- «*décamper*» : «s'en aller précipitamment».
- «*dèche*» : «misère, pauvreté».
- «*déconner*» : «dire et/ou faire des bêtises» ; d'où «*déconnage*».
- «*dégaine*» : «allure, tournure ridicule, bizarre».
- «*dégelée*» : «volée de coups», «pluie de projectiles».
- «*dégonflure*» : «lâcheté», «personne lâche».
- «*dégringoler*» : «descendre rapidement, tomber».
- «*dégueuler*» : «vomir».
- «*déguster*» : «subir».
- «*déménager*» : «perdre ses esprits».
- «*dépiauter*» : «déshabiller» ; d'où «*se dépiauter*» : «se déshabiller», «*dépiautement*» : «déshabillement».
- «*der*» : «derrière, postérieur».
- «*derge*» (le plus souvent : «derche») : «derrière», «postérieur» ; d'où «*faux derge*» : «faux cul», «hypocrite».
- «*dérouiller*» : «infliger un châtiment physique, une défaite» ; d'où «*dérouille 39*», «*dérouillade*».
- «*la dine*» : «la nourriture».
- «*dingue*» : «fou».
- «*dinguer*» : «être projeté plus loin», «faire projeter au loin».
- «*dodo*» : «sommeil».
- «*donner dans*» : «engager, se laisser engager» - «*s'en donner*» : «s'activer, se dépenser».
- «*douiller*» : «payer».
- «*draps*» : n'étant pas fidèle à l'expression habituelle, «être dans de beaux draps», qui signifie «se retrouver dans une situation difficile», qui lui avait pourtant fourni le titre de son pamphlet '*Les beaux draps*' (1941), Céline parla plutôt ici de «*jolis draps*» (p.132).
- «*drouille*» : «ce qui est enlevé d'un fouillis de même origine, liquidé en un seul lot "à prendre ou à laisser"».
- «*Dudule*» : nom français d'un personnage de fiction interprété par Clyde Cook dans des comédies burlesques durant les années 20 ; on le trouve dans «*vas-y Dudule*», incitation moqueuse, et dans «*l'armée Dudule*».
- «*dur*» : «chemin de fer», «train».
- «*écoper*» : «subir à la place de quelqu'un d'autre».
- «*écrabouiller*» : «écraser» ; d'où «*écrabouillage*» (p.227) : «écrasement».
- «*embringué*» : «engagé dans une situation fâcheuse, embarrassante».
- «*emmerder*» : «importuner, agacer, embêter» ; d'où «*emmerdeur*» : «personne particulièrement embêtante, agaçante, tatillonne».
- «*empaffé*» : «homosexuel», «personne qu'on méprise fortement, sans signification sexuelle particulière».
- «*encadrer quelqu'un*» : «le supporter», «l'apprécier».
- «*enculé*» : «homosexuel», «personne qu'on méprise fortement, sans signification sexuelle particulière».
- «*en douce*» : «sans bruit, avec discrétion».

- «*en faire voir à quelqu'un*» : «lui imposer des brimades».
- «*engueuler*» : «réprimander à voix forte».
- «*s'enfiler*» : «coûter».
- «*en plan*» : «*rester en plan*» : «être abandonné», «être bloqué».
- «*entifler*» : «tromper, berner».
- «*s'envoyer*» : «ingurgiter», «prendre pour partenaire sexuelle».
- «*envoyer aux pelotes*» : «repousser sans ménagement».
- «*envoyer foutre*» : «congédier vertement».
- «*s'épelucher*» : «se déshabiller».
- «*esboufre*» : «étalage de manières fanfaronnes» ; «air important qu'on prend pour en imposer».
- «*expédier*» : «envoyer quelqu'un quelque part pour se débarrasser de lui» ; d'où «*expédier dur*».
- «*fadé*» : «bien fourni», «riche», «qui a reçu son compte», «qui subit une chose désagréable».
- «*fafs*» : «papiers d'identité».
- «*faire sous lui, sous elle*» : «se soulager involontairement».
- «*"fait"*» : «se dit d'un fromage qui est mûr, coulant».
- «*farfouiller*» : «tripoter, tâter avec insistance».
- «*faribole*» : «chose, propos vain et frivole» ; pour Céline, c'est aussi un mauvais tour joué à quelqu'un : «*cette faribole au pain*» qui a été promis mais n'a pas été distribué (p.136).
- «*faucher*» : «voler, dérober» ; d'où «*la fauche*» : «le vol» - «*fauché*» : «qui n'a pas d'argent».
- «*fellagah*» : «Maghrébin luttant contre la France pour obtenir l'indépendance de son pays».
- «*fêlé*» : «dont le cerveau est fêlé», «qui n'a pas tout son bon sens», «fou».
- «*fias*» : «cul», «postérieur».
- «*s'en ficher*» : «s'en moquer».
- «*fifi*» : «homosexuel», mais aussi, pour Céline, membre des F.F.I., "Forces Françaises de l'Intérieur".
- «*signolé*» : «arrangé avec soin» ; d'où «*signoleries*».
- «*filer*» : «s'enfuir, disparaître» - «*se filer*» : «se suicider» - «*filer quelque chose*» : «la donner» - «*filer un mauvais coton*» : «être dans une mauvaise situation».
- «*filouterie*» : «action de filou», «escroquerie».
- «*la fin des fins*» : «tout à la fin», «au moment où tout est terminé».
- «*le fin du fin*» : «l'entièreté de quelque chose».
- «*fiole*» : «tête», «visage».
- «*fiote*» : «lâche».
- «*flan*» : «fausse prétention» ; d'où «*sans flan*» : «sans blague, franchement».
- «*flanelle*» : «lâche».
- «*flèche*» (mot masculin) : «sou, pièce de cinq centimes».
- «*flic*» : «policier» ; d'où «*flicaille*».
- «*flingue*» : «fusil» ; d'où «*flinguer*» : fusiller.
- «*flonflon*» : «musiquette».
- «*flopée*» ou «*floppée*» : «grande quantité».
- «*flotte*» : «eau», «pluie».
- «*flûte !*» : interjection marquant l'impatience, la déception, la désapprobation.
- «*foire d'empoigne*» : «affrontement où chacun essaie d'obtenir la meilleure part».
- «*foirer*» : «évacuer des excréments à l'état liquide» ; d'où, du fait de ce qui en est la cause, «avoir peur», «*foireux*», «*franc-foireux*».
- «*formid'*» : abréviation de «formidable» qui était à la mode dans les années cinquante.
- «*forteresses*», «forteresses volantes» : les "Boeing B-17 Flying Fortress", les bombardiers les plus connus de la Seconde Guerre mondiale et surtout ceux qui ont largué le plus gros tonnage de bombes tout au long du conflit.
- «*fouchtri*» : juron auvergnat.
- «*fouët*» (p.14) : postérieur - page 12, Céline écrivit : «*pouët*».
- «*fouetter*» : «*il n'y a pas de quoi fouetter un chat*» : l'affaire ne mérite pas de punition.
- «*fouille*» : «poche».

- «*se fouler*» : «se donner beaucoup de mal» - devant les portraits des Hohenzollern, Céline se dit : «Les peintres se foulaien pas en ce temps-là, ils leur faisaient les mêmes profils» (p.124-125).
- «*fourguer*» : «vendre à un recéleur des objets volés, les produits d'un trafic».
- «*foutaise*» : «chose insignifiante, sans intérêt».
- «*foutoir*» : «désordre».
- «*foutre*» : «sperme» - interjection marquant le dédain - «*foutre de*» : injure.
- «*foutre*» (verbe) : «mettre, faire» ; d'où «*foutirent*» (p.97), passé simple que Céline inventa à ce verbe qui n'en a pas - «*en foutre*» : «infliger» - «*foutu*» : «mis, cassé, fini» (c'est aussi une injure) ; «*refoutre*», «*refoutu*» - le juron «*nom de saint Foutre !*» (p.207).
- «*foutre le camp*» : «partir».
- «*se foutre*» de quelque chose : «s'en moquer», «ne pas en tenir compte».
- «*frais*» : «se mettre en *frais*» : «faire des efforts pour réussir dans quelque entreprise, ou pour plaire en société, dans la conversation, etc.».
- «*frappe*» : «voyou».
- «*fricotter*» : «manigancer», «tramer».
- «*frime*» : «comportement volontairement trompeur» - l'abbé Pierre est appelé «*l'abbé Frime*» (p.39).
- «*friponne*» : «enfant éveillée, espiègle, malicieuse».
- «*fritz*», «*Fritz*» : «allemand», «Allemand», à cause de la prééminence de ce prénom en Allemagne.
- «*frometon*» : «fromage».
- «*frousse*» : «peur».
- «*fumier*» : «homme méprisable».
- «*gafe*» (habituellement «gaffe») : «attention à avoir devant le danger» - d'où «*faire gafe*», «*gafer*» : «guetter», «surveiller», «faire attention».
- «*gaffeur*» : «qui a des actes ou des paroles intempestifs ou maladroits».
- «*gamberger*» : «réfléchir», «méditer».
- «*ganache*» : «personne sans intelligence, sans capacité».
- «*ganetouse*» : «gamelle».
- «*garno*» : «garni», «chambre meublée affectée à la location».
- «*gaulé*» : «attrapé».
- «*Gazier*» (d'habitude, sans majuscule) : «homme quelconque», «mec», «gars», «quidam».
- «*gercer la glotte*» : «empêcher de parler».
- «*gi*» : interjection qui signifie : «d'accord» ; «oui» ; «allons-y».
- «*glandouiller*» : «paresser», «ne rien faire», «perdre son temps».
- «*gnangnan*» : «mou», «sans énergie».
- «*gniaf*» : d'habitude, «cordonnier» - page 89 : «homme», «individu».
- «*gnion*» (d'habitude : «gnon») : «coup».
- «*gniouf*» (p.12) : «prison».
- «*goder*» : «avoir du plaisir», «avoir une érection».
- «*godiche*» : «bête», «idiot», «nais», «embarrassé», «emprunté», «maladroit», «gauche».
- «*gogs*» : «cabinets d'aisance», «W.C.».
- «*gonds*» : «sortir de ses *gonds*» : «s'emporter», «se fâcher».
- «*gono*» (p.177) : réduction de «gonorrhée», nom d'une maladie transmise sexuellement.
- «*gonzesse*» : «femme».
- «*gorille*» : «homme puissant chargé d'une activité de sécurité».
- «*se gouurer*» : «se tromper» - Céline écrivit aussi «*se gourrer*» ; d'où «*gourrance*» : «erreur».
- «*graine*» : «en prendre de la *graine*» (p.199) : «d'une situation, en tirer un exemple, une leçon capable de produire les mêmes bons résultats».
- «*gratiné*» : «raffiné», «exceptionnel».
- «*greffe*» (d'habitude, «greffier») : «chat».
- «*griffe*» : «à griffe» : «à pied».
- «*grigli*» : «amulette».
- «*grimpette*» : «chemin court en pente rapide».
- «*gringue*» : «manœuvre de séduction».

- «grippe» : «*avoir en grippe*» : «manifester une prévention motivée ou non contre quelqu'un».
- «grive», «griveton» : «simple soldat».
- «grogneugneu» (p.39) : «bougon».
- «grolles» : «chaussures».
- «grue» : «prostituée».
- «gueulard» : «qui parle fort».
- «gueule» : «bouche», «tête» ; d'où «*gueule de raie*» : «visage laid comme l'est la tête de la raie».
- «gueuleton» : «grand repas».
- «guibole» : «jambe».
- «guignolade» (p.22) : «farce, situation grotesque, digne du guignol».
- «guitoune» : «cabine».
- «hâbleur» : «personne qui a l'habitude de parler beaucoup en exagérant, en se vantant».
- «hic» : «point difficile d'une affaire», «problème crucial».
- «hostau» ou «hosto» : «hôpital».
- «houspiller» : «harceler, tarabuster».
- «huiles» : «personnages importants», «autorités».
- «indic» : abréviation d'«indicateur», «personne qui renseigne la police».
- «jacasser» : «parler à plusieurs à voix haute» - d'où «*jacasserie*».
- «jaq» : «de la jaq», «de la jaquette» : «homosexuel».
- «jean-foutre» ou «jeanfoutre» : «individu incapable, pas sérieux, sur lequel on ne peut compter» ; d'où «*jeanfouttrerie*» et «*jenfouttrerie*».
- «jeton» : «se taper des jetons» : «coïter».
- «joujou» : «jouet».
- «jusqu'auboutisme» : «extrémisme en matière de politique».
- «juture» : «éjaculation».
- «kif» : réduction de l'expression «kif-kif» qui signifie : «c'est la même chose» ; d'où la tautologie : «du pareil au kif» (p.81).
- «lampe» : «s'en mettre plein la lampe» : «boire, manger à satiété», «s'empiffrer».
- «lape» : «mauvais», «pénible».
- «larbin» : «domestique» ; d'où «*Larbinerie*».
- «lard ou cochon» (p.140) : variation sur l'expression humoristique «se demander si c'est du lard ou du cochon» alors qu'il s'agit évidemment de la même chose !
- «lessiveuse» : «récipient dans lequel on lavait le linge, mais qui pouvait servir de simple récipient».
- «lever le pied» : «s'esquiver sans payer».
- «leveuse» (p.273) : «prostituée trouvant des clients pour permettre à des complices de les voler».
- «licheur» (p.110) : «celui qui aime boire».
- «liechem» : «faire liechem» : «faire chier».
- «limace» : «personne lente et molle».
- «liquider» : «en finir avec quelque chose ou quelqu'un».
- «loco» : «locomotive».
- «lope» : «lâche», «homosexuel» (p.214).
- «loquedu» (p.176) : «qui est vêtu de loques», «minable, moche, misérable».
- «louf» : «fou».
- «loufiat» : «serviteur», «domestique».
- «louper» : «manquer, rater».
- «loustic» : «homme», «type».
- «maboul» : «fou».
- «mac» (écrit aussi «maque» p.48) : «maquereau», «proxénète».
- «macaque» : «personne laide».
- «maccab», «maccabe» (généralement «macchabée») : «cadavre».
- «machin» : d'habitude : «objet, personne dont on ignore le nom» ; mais, page 171, dans «feu au machin», il s'agit de la vulve.
- «ma doué» : «Mon Dieu» en breton.

- «main morte» : «*ne pas y aller de main morte*» : «agir avec dynamisme, voire avec violence».
- «*maldonne*» : «mauvaise donne, erreur dans la distribution des cartes» ; «erreur, malentendu».
- «*manitou*» : «Grand Esprit chez les Amérindiens» et, de là, «personnage important et puissant».
- «*maquereau*» : «proxénète» ; d'où «*maqueroter*» (l'orthographe de Céline !).
- «*marle*», «*marlou*» : «homme rusé, malin, fort».
- «*marmaille*» : «groupe nombreux de jeunes enfants bruyants».
- «*marotte*» : «idée fixe».
- «*marre*» : «avoir marre» : «être excédé, dégoûté».
- «*se marrer*» : «s'amuser» ; d'où «*marrant*» : «amusant».
- «*marron*» : «coup de poing» ; mais aussi «*médecin marron*» : «qui exerce illégalement».
- «*mateur*» (p.76) : «voyeur».
- «*matou*» : «chat domestique mâle généralement non castré».
- «*mec*» : «homme».
- «*mèche*» : «la moitié d'une chose», en particulier d'une année».
- «*mélémélo*» (d'habitude «méli-mélo») : «mélange confus et désordonné».
- «*mémère*» : «grand-mère», «femme grosse et commune», «épouse» (p.154).
- «*mendigoter*» : «mendier».
- «*merde*» (qui devient «mâââârde !») : exclamation exprimant le mépris, la colère.
- «*mézigue*» : «moi».
- «*mic-mac*» : «procédé suspect».
- «*mignoter*» : «traiter délicatement», «caresser».
- «*mimi*» : «gentil».
- «*minus*» : «personne peu intelligente».
- «*mirau*» (d'habitude, «*miraud*») : «qui voit mal», «myope».
- «*mironton*» : «drôle d'individu».
- «*mise*» : «sauver la mise» : «épargner un désagrément».
- «*mistoufle*» : «argent».
- «*miteux*» : «pauvre, pitoyable».
- «*moelle*» : «aux moelles» : «entièremment».
- «*môme*» : «enfant».
- «*la Mondaine*» : service de la Police française chargé de la surveillance des mœurs, de la sexualité.
- «*monôme*» : «cortège formé d'une file d'étudiants se tenant par les épaules sur la voie publique».
- «*morbac*» : «morpion», «pou du pubis».
- «*mornifle*» : «gifle».
- «*morpion*» : «pou du pubis» ; «jeune enfant» ; «imbécile».
- «*morue*» : «prostituée».
- «*morveux*» : «qui a de la morve au nez» ; «jeune enfant».
- «*moto bécane*» : «moto légère».
- «*mouchard*», «*mouche*» : «dénonciateur auprès des autorités», «indicateur auprès de la police».
- «*moucher*» : «rabrouer», «rembarrer».
- «*moufter*» (écrit aussi «*mouffeter*» p.90) : «parler».
- «*moule*» : «vulve».
- «*moumoute*» : «cheveux postiches».
- «*moutard*» : «enfant».
- «*moutarde*» : «prendre la moutarde» : «être gagné par l'impatience, l'exaspération, la colère».
- «*mufle*» : «individu mal élevé, grossier et indélicat».
- «*nave*» : «idiot».
- «*nèfles*» : «des nèfles» : «rien du tout».
- «*néné*» : «sein».
- «*nénette*» : «cerveau», «intelligence».
- «*nib*» : «rien».
- «*niche*» : «à la niche» (p.7, 291) : ce commandement adressé habituellement à un chien l'est ici à un être humain ainsi cruellement rabaisé.

- «*nichon*» : «sein».
- «*nippes*» : «vêtements».
- «*nouba*» : «fête grossière».
- «*nouille*» (p.199) : «idiot», «niais».
- «*nounou*» : «nourrice».
- «*œil*» : «à l'*œil*» : «gratuitement» - «*œil merlan frit*» (p.17) : une partie de l'expression populaire «avoir des yeux de merlan frit» qui signifie «avoir un regard ridicule, niais, en levant les yeux au ciel et en ne laissant apparaître que le blanc de l'œil».
- «*oigne*» : «anus».
- «*ouf*» : «*faire ouf*» : «se sentir soulagé».
- «*ouiche*» : «oui», avec une marque d'intensité particulière, ironique, incrédule.
- «*ouste*» : interjection pour chasser quelqu'un.
- «*pagaille*» : «grand désordre»
- «*page*» : «lit».
- «*paillard*» : «qui mène une vie dissolue et joyeuse, dépourvue de tout raffinement».
- «*pain sur la planche*» : «beaucoup de travail».
- «*paltoquet*» : «individu insignifiant et prétentieux, insolent».
- «*panard*» : «pied».
- «*pantaine*» : «situation de trouble et de désorganisation».
- «*papouilles*» : «chatouillements», «caresses indiscrètes».
- «*paré*» : «muni du nécessaire pour être bien considéré».
- «*parole*» : abréviation de «Ma parole !», interjection qui exprime l'étonnement.
- «*partouse*» (habituellement, «partouze») : «débauche collective».
- «*pas de chasseur*» (p.118) : «pas très rapide sur lequel défilent les unités de chasseurs alpins».
- «*pas piqué des vers*» (p.122) : «pas mauvais, excellent».
- «*passe*» : «rapport sexuel d'une prostituée».
- «*passer*» : «mourir», qui se dit aussi «passer l'arme à gauche», abrégé en «*passer l'arme*» (p.112).
- «*passive*» : la «défense passive», organisation veillant à la protection des populations en cas de guerre, particulièrement en cas de bombardement, en renforçant l'action des pompiers.
- «*patate*» : «en avoir sur la patate» : d'habitude : «avoir du chagrin» ; page 139, l'expression signifie plutôt «avoir des griefs non exprimés»
- «*patelin*» : «village», «localité sans grande importance».
- «*se paumer*» : «se perdre» - d'où «*paumé*», «perdu».
- «*peau de balle*» : «rien».
- «*pédé*» : abréviation de «pédéraste», mot qui, s'il désigne un «homme qui a des relations sexuelles avec de jeunes garçons», en est venu à désigner tout homosexuel.
- «*peigne-cul*» : «individu mesquin, ennuyeux, ou grossier, inculte» - d'où «*peigne-chose*» (p.66).
- «*peinard*» : «tranquille».
- «*peloter*» : «palper, caresser, toucher indiscrètement et sensuellement le corps de quelqu'un».
- «*pépée*» : «jeune femme au physique plaisant».
- «*pépère*» : «tranquille».
- «*percher*» : «habiter».
- «*pétasse*» : «femme vulgaire».
- «*peuple*» : «foule».
- «*pèze*» : «argent».
- «*piaf*» : «moineau» - «*un drôle de piaf*» (p.189) = «un drôle de moineau», «un drôle de type».
- «*piailler*» : «pousser de petits cris aigus».
- «*piaule*» : «chambre», «logement».
- «*picaillons*» : «argent».
- «*pichenette*» : «coup donné avec un doigt qu'on a plié contre le pouce et qu'on détend brusquement», «chiquenaude».
- «*picotin*» : «avoine donnée à un cheval».
- «*pif*» : «nez».

- «*piffer*» (d'habitude : «pifer») : «aimer, apprécier».
- «*pige*» : «an».
- «*pilule*» : «*dorer la pilule à quelqu'un*» : «lui faire accepter une chose désagréable en la lui présentant sous des couleurs trompeuses, trop favorables».
- «*pincer*» : «arrêter un malfaiteur» - «en *pincer*» : «vouloir quelque chose».
- «*pinglot*» : «pied».
- «*pingre*» (p.109) : «avare».
- «*pinter*» : «boire».
- «*pioupiou*» : «nom donné au soldat français au XIXe siècle et jusque lors de la Grande Guerre».
- «*pipe*» : «*tête de pipe*» : «visage aux traits grossiers comme ceux gravés sur les fourneaux de pipes»
- «*casser sa pipe*» : «mourir».
- «*piquer*» : «se faire piquer» : «se faire prendre par la police».
- «*pisser*» : «uriner» - d'où la «*pissotière*» (p.110), lieu censé susciter l'intérêt des homosexuels.
- «*pive*» : «vin», et, spécialement, «vin rouge de moindre qualité».
- «*La Place Blanche*», «*Rochechouart*» (p.273) : endroits de Paris où exerçaient de nombreuses prostituées.
- «*planque*» : «cachette» ; d'où «*planqué*» («caché», «à l'abri») - «se *planquer*» («se tenir en sécurité, à l'écart, en arrière»).
- «*plaquer quelqu'un*» : «l'abandonner», «le quitter».
- «*plat*» : «en faire un *plat*» : «donner de l'importance à un événement mineur».
- «*plâtre*» : «comme *plâtre*» : abréviation de «ils étaient battus comme plâtre», c'est-à-dire «avec violence».
- «*pli*» : «pas un *pli*» : abréviation de la formule «cela ne fait pas un pli» qui signifie «la chose est certaine, indubitable, inévitable».
- «se *plier en quatre*» : «se tordre de rire».
- «*plouc*» : «paysan», «campagnard».
- «*plumard*» : «lit».
- «*plumer quelqu'un*» : «le voler».
- «*poche*» : «avoir quelqu'un dans sa poche» : «l'avoir de son côté».
- «*pognon*» : «argent».
- «*polak*» : nom péjoratif donné aux Polonais.
- «*polochon*» : «traversin».
- «*poigne*» : «main».
- «*poil*» : «à *poil*» : «nu» - «au *poil*» : «parfaitement» - «un *poil que*» : «à très peu de chose près» - «avoir sur le *poil*» : «être importuné» - «de bon *poil*» : «de bonne humeur, bien disposé» - «tout *poil*» : «de tous les genres».
- «*poireau*» : «personne qui attend longtemps».
- «*polichinel*» (habituellement «polichinelle») : «personnage ridicule, laid ou difforme».
- «les pommes sont cuites» : la situation est compromise.
- «*popotin*» : «derrière», «postérieur».
- «*populo*» : «foule».
- «*positif*» : mot employé pour accentuer une affirmation.
- «*postère*» : «postérieur», «fesses», «cul».
- «*pot*» : «chance».
- «*pote*» : «ami», «copain».
- «*pouët*» (p.12) : «postérieur», «cul» ; page 14, Céline écrit : «*fouët*».
- «*poufiasse*» : «prostituée», «femme légère».
- «*pouic*» : «rien».
- «*poulet*» : «policier».
- «*poupée*» : «femme au physique plaisant».
- «*pouloper*» : «marcher vite».
- «*prendre*» : «subir un échec, un châtiment».
- «*pristi*» : adjectif qui est une abréviation de «sapristi», et marque l'admiration ou la répulsion.

- «*probloc*» : «propriétaire».
- «*prose*» : «postérieur», «cul».
- «*prunes*» : «pour des prunes» : «pour rien».
- «*Puces*» : «le marché aux puces» où l'on vend des objets usagés.
- «*punaise !*» : exclamation marquant le dépit.
- «*purée*» : «misère».
- «*quart*» : «être en quart» : «être en colère» - «se foutre en quart» : «se mettre en colère».
- «*quatre cents coups*» (p.304) : «faire les quatre cents coups» : «faire beaucoup de bêtises».
- «*rab*» : abréviation de «rabitot» («surplus dans une distribution») - d'où «en rab» (p.111).
- «*rabâchis*» : «ensemble de propos répétés fastidieusement».
- «*racaille*» : «populace méprisable».
- «*racine*» : «prendre racine» en un endroit : «s'y attarder trop longtemps».
- «*râclée*» : «volée de coups».
- «*racontar*» : «nouvelle peu sérieuse», «propos médisant, sans fondement».
- «*rafiot*» : «mauvais bateau».
- «*rafistoler*» : «réparer grossièrement» - «se rafistoler» : «se réajuster».
- «*rafle*» : «arrestation massive effectuée à l'improviste».
- «*râler*» : «protester».
- «*ralléger*» : «revenir»..
- «*rambiner*» : «se réconcilier».
- «*se ramener*» : «revenir».
- «*ramolo*» (p.269 ; aussi «*ramollo*» p.275) : «ramolli», «sans énergie».
- «*ramponneau*» : «coup de poing», «coup de pied».
- «*rapine*» (p.127, 200) : «vol», «pillage».
- «*raplati*» : «aplati», «écrasé».
- «*rappliquer*» : «revenir», «se présenter à nouveau».
- «*raquer*» : «payer» mais aussi «faire payer» (p.189).
- «*rasibus*» (latin de fantaisie) : «à ras», «très court».
- «*razzia*» : «rafle de police».
- «*se rebiffer*» : «refuser avec vivacité de se laisser mener, humilier».
- «*rebouteux*» : «personne qui, sans avoir de diplôme, remet les luxations, réduit les fractures».
- «*récluse*» (nom) : «peine de réclusion» imposée par la Justice.
- «*recta*» : «exactement», «sans aucun doute».
- «*se requinquer*» : «reprendre des forces».
- «*rembringuer*» : «revenir dans un groupe».
- «*resquiller*» : «obtenir une chose sans y avoir droit, sans payer».
- «*ribambelle*» : «longue suite de personnes ou de choses».
- «*ribouldingue*» : «partie de plaisir».
- «*la rifle*» (habituellement : «la riflette») : «la guerre».
- «*rigoler*» : «rire» ; d'où «*rigolo*» : «qui fait rire», «qui aime rire».
- «*riipopée*» : «chose médiocre ou mal faite», «mauvais mélange», «falsification».
- «*rombière*» : «bourgeoise d'âge mûr ennuyeuse, prétentieuse et quelque peu ridicule».
- «*rond*» : «franc» (monnaie).
- «*rondir*» : «s'enivrer».
- «*ronfler*» : «dormir».
- «*roublard*» : «qui fait preuve d'astuce, de ruse, dans la défense de ses intérêts».
- «*roulante*» : «cuisine mobile».
- «*roupiller*» : «dormir».
- «*Roussky*» : nom familier donné aux Russes.
- «*rousti*» : «brûlé, rôti» ; d'où «*roustissure*».
- «*roustir*» : «voler, dérober».
- «*sac*» : «billet de mille francs».
- «*sacré*» : «important» ; d'où «en savoir un sacré bout».

- «*sacrédié*» : variation de «sacredieu», juron marquant l'impatience, l'étonnement, l'admiration.
- «*sacrément*» : «très», «extrêmement», «d'une manière intense».
- «*sacristi*» : juron blasphématoire qui marque habituellement la surprise, l'exaspération ;
- «*saligaud*» : «personne ignoble, moralement répugnante».
- «*la Salle*», «*la Salle des Ventes*» (p.157), où des biens sont vendus aux enchères.
- «*saloperie*» : «acte moralement abject ou répréhensible» - d'où «*salopard*».
- «*saper*» : «habiller».
- «*saquer*» : «détruire», «punir».
- «*sauter*» : «*la sauter*» : «ne pas manger», «être privé d'un repas».
- «*savoir*» : «en savoir un bout sur...» : «être bien renseigné».
- «*sensâ*» : abréviation de «sensationnel» qui était à la mode dans les années cinquante.
- «*sec*» : «*l'avoir sec*» : «ne pas être content», «être déçu», «être en colère».
- «*secouer*» : «subtiliser», «dérober», «voler».
- «*semelle*» : «*battre la semelle*» : «taper des pieds pour se réchauffer».
- «*service-service*» : «personne qui observe les règlements, les consignes, d'une manière rigide».
- «*souqué*» : «abattu», «mal en point».
- «*sous-off*» : «sous-officier» (grade dans l'armée).
- «*sous-verge*» : «subordonné immédiat».
- «*sur son 31*» (p.278) : «portant ses plus beaux habits».
- «*tabac*» : «bataille», «volée de coups» ; d'où «*tabasser*» : «passer à tabac» ; «*tabassage*».
- «*table*» : «se mettre à *table*» : «avouer», «reconnaitre ses torts».
- «*tailler*» (d'habitude : «se tailler») : «partir», «s'enfuir».
- «*tambouille*» : «cuisine».
- «*tambours ni trompettes !*» (p.39) : abréviation de l'expression «sans tambour ni trompette» qui signifie «discrètement», «secrètement», comme une troupe qui décampe sans aucun signal militaire.
- «*tantine*» : «nom qu'un enfant donne à sa tante».
- «*tapée*» : «grand nombre».
- «*taper*» : «solliciter de l'argent de quelqu'un» - «se taper quelque chose» : «manger», «boire».
- «*se taper contre quelque chose*» : «la heurter».
- «*tarabiscoté*» : «compliqué», «alambiqué».
- «*tarabuster*» : «importuner», «asticoter», «harceler», «tourmenter».
- «*tataxes*» : «chaussures».
- «*tête de Carême*» (p.227) : «maussade», «triste», comme les catholiques peuvent l'être en cette période de pénitence.
- «*tétère*» : «tête».
- «*tinette*» : «baquet servant au transport des matières fécales» .
- «*tintin*» : «faire *tintin*» : «ne rien avoir».
- «*tintouin*» : «souci», «tracas».
- «*tiquer*» : «manifester, par la physionomie ou par un mouvement involontaire, son mécontentement, sa désapprobation, son dépit».
- «*toc*», «*tocard*» : «personne incapable, sans valeur».
- «*tôle*» : «chambre», «maison», «hôtel» ; d'où «*tôlier*» (hôtelier) ; mais aussi «prison».
- «*tombe*» : «*la tombe*» (p.281) : abréviation de l'expression «muet comme la tombe».
- «*ne pas tomber dans des oreilles de sourds*» : «être bien entendu, bien compris».
- «*tonnerre*» : interjection exprimant la colère, la violence, la menace.
- «*torchier*» : «essuyer le derrière», «bâcler» - «se *torchier de quelque chose*» : «s'en moquer, ne pas en tenir compte».
- «*tordre*» : «être à *tordre*» (p.162) : «être si mouillé qu'on pourrait être essoré comme un linge» - «se *tordre*» : «rire aux éclats, énormément» ; d'où : «*tordant*» : «amusant, faisant rire».
- «*torgnole*» (d'habitude, «*torgnole*») : «coup, gifle, qui fait tournoyer».
- «*tortillard*» : «train d'intérêt local sur une voie de chemin de fer qui fait de nombreux détours».
- «*toubib*» : «médecin».
- «*toucher du bois*» : formule utilisée pour conjurer le mauvais sort après une prévision optimiste.

- «*tour de cochon*» : «acte sournois, déloyal».
- «*tourlourou*» : «soldat de l'infanterie, fantassin».
- «*toutim*» : «le reste», «la suite», «ce qui va avec l'ensemble».
- «*tralala*» : «apparat», «cérémonial».
- «*traviole*» : «de travers, bancal, en déséquilibre».
- «*tremblote*» : «tremblement», «peur».
- «*trempe*» : «volée de coups», «raclée», «correction».
- «*trète*» : «foule».
- «*trifouiller*» : «fouiller en bousculant» - d'où «*trifouilleur*».
- «*trimbaler*» : «transporter avec soi».
- «*tripaille*» : «amas de tripes, d'entrailles».
- «*tripe*» : «avoir la *tripe*» (p.296) : «avoir la capacité de faire quelque chose».
- «*trique*» : «gros bâton», «gourdin», «matraque».
- «*trognon*» : «partie centrale d'un fruit, d'un légume dont on a retiré la partie comestible» ; de là, «cœur d'un livre».
- «*tronche*» : «tête».
- «*trotter*» (p.128) : l'expression complète est «trotter dans la tête» qui signifie «ne pas cesser d'occuper les pensées en parlant d'une idée, d'un souci».
- «*troubade*» : «soldat».
- «*trouille*» : «peur» ; d'où «*trouillard*», «*trouillant*».
- «*tudieu !*» (p.285) : juron qui est la déformation de «par la vertu de Dieu».
- «*turf*» : «prostitution».
- «*vache*» (adjectif et nom) : «méchant, sévère» ; d'où «*vacherie*» : «parole, action méchante».
- «*vachement*» : «très», «beaucoup».
- «*va comme je te pousse*» : variation sur l'expression «aller à la va comme je te pousse» : «aller librement, sans répondre à une contrainte, n'importe comment».
- «*vane*» (ici masculin, habituellement «vanne» qui est féminin) : «remarque désobligeante à l'égard de quelqu'un».
- «*vaseliné*» : «enduit de vaseline» - d'où «homosexuel».
- «*vérole*» : «syphilis», «maladie vénérienne» ; injure.
- «*vertes*» dans «*J'en entendrais un peu des vertes*», abréviation de l'expression «en entendre des vertes et des pas mûres» : «des paroles choquantes, incongrues, excessives».
- «*vioque*» : «vieux, vieille» - d'où «*vioquer*» : «vieillir».
- «*viré*» : «renvoyé», «congédié».
- «*voyoute*» : féminin populaire de «voyou».
- «*yeuter*» (habituellement «zieuter») : «jeter un coup d'œil pour observer quelqu'un ou quelque chose».
- «*youpin*» : «juif».
- «*youyouye*» (p.119) : interjection marquant la douleur, la surprise et le mécontentement.
- «*zazou*» : «dans les années quarante, jeune qui se signalait par sa passion pour le jazz et son élégance tapageuse».
- «*zébi*» (d'habitude «peau de zébi») : «rien du tout».
- «*zef*» : «vent».
- «*zinc*» : «comptoir (en zinc) d'un débit de boissons», «petit café», «petit bar».
- «*zut !*» : exclamation exprimant le mépris, la colère (d'où «*rezut !*»).

Céline se plait à reproduire des prononciations populaires : «*affouaires*» («affaires») prolongé en «*ouaîres*» (p.16) - «*barse-toi*» (p.97 : «berce-toi») - «*épeluché*» (p.306) - «*on l'empale t'y?*» (p.46) - «*ouai ! ouai !*» (p.18) - «*pluss*» (p.16) - «*voyouages*» (p.16). On remarque surtout l'atténuation des finales «isme» ou «iste» en «isse» : «*anarchisses*» (p.310) - «*communisses-capitalisses*» (p.13) - «*communisse*» (p.64, 102) - «*conformisse*» (p.38) - «*masochisse*» (p.117) - «*matérialisse*» (p.309) - «*Optimisse*» (p.36) ou des prononciations affectées : «*Dieu que vous êtes uniqu' au mon' do'*» (p.253)

- «*Situâtions*» (p.291). Il prétendit aussi reproduire l'accent corse de la mère de Napoléon qui aurait dit au sujet de la carrière de son fils : «*Pourvou qué ça douré !*» (p.107).

De plus, Céline créa des mots et des expressions :

- «*abord* [...] à ressort» (p.305) : «rencontre où les avances de chacun sont repoussées».
- «*Académiste*» (p.243) au lieu d'«*Académicien*».
- «*adolfin*s» (p.120) : «partisans d'Adolf Hitler».
- «*affolerie*» : «affolement».
- «*ambitionissime*» (p.119) : «très ambitieux».
- «*amur*» (p.222) : déformation moqueuse du mot «*amour*».
- «antiquairies» : «antiquités».
- «*anu*» : anus.
- «*apothicairies*» (p.127) : «produits pharmaceutiques».
- «*archi*» : préfixe permettant de faire «*archidescendant*» (p.21), «*Archi-Maître*» (p.132), «*archivaincu*» (p.245).
- «*ascendu*» (p.132) : «monté dans l'échelle sociale».
- «*atomique*» (p.72) : du fait de la bombe atomique, a le sens de «sensationnel».
- «*atomisé*» (p.39) : «anéanti par la bombe atomique».
- «*aubader*» (p.296) : «donner une aubade, un concert offert à l'aube ou dans la matinée».
- «*balai*» (p.12) : «balayeur».
- «*Baltavie*» (p.78) : pour désigner le Danemark qui est au bord de la Baltique - d'où «*baltave*» (p.113).
- «*bandeler*» (p.201) : «bander».
- «*barafouiller*» (p.143) : d'habitude : «bafouiller», «baragouiner».
- «*barioleries*» : «bariolages».
- «*barisien*» (p.290) : moquerie à l'égard de la prononciation de «parisien» par les Allemands.
- «*bascule*» (p.274) : «disgrâce», «chute».
- «*bavardeux*» (p.69) : «bavard».
- «*bénisseries*» : «bénédictions».
- «*beurre au chose*» (p.155) : par une curieuse et inhabituelle pudeur, Céline modifia l'expression traditionnelle, «pas plus de (tel élément) que de beurre au cul» qui signifie : «rien».
- «*bifur*» (p.179, 300) : abréviation de «bifurcation».
- «*biscornuteries*» : «formes biscornues».
- «*Blabla*» (d'habitude, «blablabla») : «propos verbeux destinés à endormir la méfiance» ; d'où «*blablateux*» (p.15), «*blablageux*» (p.114), «*blabafouilleries*» («bafouillages»).
- «*Bochie*» (p.122) : «pays des Boches», Allemagne.
- «*bocho-helvète*» (p.194, 195) : «à la fois allemand et suisse».
- «*boitiller*» : «boiter légèrement».
- «*bombifié*» (p.265) : «victime d'un bombardement».
- «*bourber*» (p.63) : «s'enfoncer dans la bourbe, la boue».
- «*bourman*» (p.215) : variation plaisante sur le mot «*bourre*», policier.
- «*bourriquerie*» : «action de la police».
- «*boutique "crevarium"*» (p.196) : il s'agit de la «*boutique à Sabiani*», dont Céline avait dit plus haut qu'elle était «*le plus gros entassement d'agoniques*» - «*crevarium*» est un fantaisiste alliage d'argot et de latin.
- «*branquillonner*» (p.119) : «progresser avec hésitation».
- «*bravachard*», «*bravachon*» (p.38) : «bravache», «faux brave qui fanfaronne».
- «*brindilleur*» (p.223) : «ramasseur de brindilles».
- «*brisuré*» (p.96) : «brisé», «cassé».
- «*brouillagineux*» (p.78) : «envahi par un brouillard fuligineux».
- «*brouillaminiser*» (p.108) : «embrouiller et minimiser».
- «*bulgaro-tchèque*» (p.180) : mixité tout à fait improbable !
- «*burlo-comique*» (p.44) : combinaison de «*burlesque*» et de «*comique*».
- «*cabinettes*» (p.110) : création plaisante faite pour rimer avec «*Triolette*».

- «*cafarderie*» : «cafardage», «dénunciation», «mouchardage».
- «*caméléonerie*» : «tenue de camouflage à la façon du caméléon».
- «*capricerie*» : «caprice».
- «*carabosse*» (p.135) : Céline fait référence à la “Fée Carabosse”, une fée bossue, laide et malfaisante, pour décrire une vieille femme sortie des souterrains du Château.
- «*catiminois*» (p.143) : variation plaisante sur «en catimini», «en cachette, discrètement».
- «*charognier*» (p.100) : «charognard».
- «*châtreur*» (p.20) : «qui châtre», «castre», «émascule».
- «*cocaïman*» (p.74) : plaisante variation sur «cocaïnomane».
- «*cocktailisant*» (p.107) : «qui fréquente les cocktails mondains».
- «*cocoriquer*» (p.269) : «lancer le cocorico» du coq, considéré comme le cri de victoire des Français.
- «“*Colonies*”» (p.311) : «le ministère des colonies».
- «*communissons*» (p.114) : conjugaison du verbe fantaisiste «communisser», «pratiquer le communisme».
- «*confuser*» (p.38) : «créer la confusion».
- «*contesteries*» : «contestations»
- «*conversatif*» (p.214) : pour désigner un lieu où se pratiquait l'art de la conversation.
- «*convoleur*» (p.171) : «à la recherche de femmes auxquelles s'unir».
- «*coquetail*» (p.210) : plaisante francisation du mot «cocktail».
- «*corseterie*» : «corsetage».
- «*crise de hi*» (p.315) : «accès d'hilarité».
- «*crocher*» : «accrocher».
- «*croisaderie*» : «croisade».
- «*cromagnon*» (p.194) : par référence à «l'homme de Cro-Magnon», nom donné à un ensemble de restes fossiles d'"Homo sapiens" découverts sur le site de l'abri de Cro-Magnon (Dordogne) - ici, c'est un adjectif signifiant «primitif», «brutal», «idiot».
- «*crouler*» : «faire s'écrouler».
- «*Cuir*» (p.70) : abréviation de «cuirassier», type de cavalier de l'armée française - p.83, Céline mentionne le «12<sup>e</sup> Cuirassiers», corps auquel il appartint.
- «*débandoire*» (p.177) : «qui fait débander, perdre tout désir sexuel».
- «*débauchmann*» : plaisante variation sur «débauché».
- «*débilitée*» (p.176) : c'est un nom - est-ce une coquille?
- «*débinette*» (p.11) : «défaite», «fuite».
- «*déboulée*» (p.116) : habituellement, «déboulé», «descente précipitée».
- «*débrouillaginer*» (p.78) : «débrouiller» ce qui est dans un certain brouillard.
- «*décapitage*» (p.142) : «décapitation»
- «*décarpillé*» (p.89) : «déchiqueté», «lynché».
- «*décesser*» (p.179) : «cesser».
- «*déconnerie*» : «déconnage».
- «*déginganderie*» : «le fait d'être dégingandé», grand et maladroit.
- «*déjetures de Grévins*» (p.132) : les personnes alors injuriées sont considérées comme des déchets rejetés par les musées Grévin qui se vouent à rendre hommage à des célébrités.
- «*délavure*» (p.23) : «déchet», «résidu».
- «*demi*» (p.295) : «à demi».
- «*dérouillerie*» : «dérouillée», «correction infligée par des coups».
- «*désonorant*» (p.274) : le mot est employé comme nom.
- «*dialectiser*» (p.108), «*dialectaloter*» (p.126), «*dialectouille*» (p.310) : moqueries à l'égard de la dialectique que pratiquent les communistes.
- «*dilapiderie*» : «dilapidation».
- «*discutailleur*» (p.187) : «qui discute de façon oiseuse et interminable».
- «*discuteries*» : «discussions».
- «*doublard*» (p.140) : «qui double», c'est-à-dire «trompe», «berne», «trahit».

- «*doulos*» : ce mot d'argot signifie habituellement «chapeau» et «indicateur» ; mais, page 91, il semble plutôt signifier «douleur» !
- «ébaubir» (p.256) : on ne connaît que l'adjectif «ébaubi».
- «écharperie» : «le fait de s'écharper, de s'entretuer».
- «échéant» (p.189) dans «*j'en vois échéant*» : «échouant»?
- «échigné» (p.67) au lieu d'«échiné».
- «éclairage-festival» (p.304) : «éclairage très fort comme ceux qu'on ménage dans les festivals».
- «efforcerie» : «le fait de s'efforcer».
- «effrénésie» (p.139) : «montée vers la frénésie».
- «égosillerie» (p.186) : «le fait de s'égosiller, de se fatiguer la gorge à force de parler, de crier».
- «élections primo-majoro-pluri-différées» (p.147) : satire de la complexité du système parlementaire.
- «embaumage» (p.46) : «embaumement».
- «emberlificquer» (habituellement «emberlificoter») : «s'empêtrer», «s'embrouiller».
- «emmerderie» : «emmerdelement».
- «enculdosse» : mot vraisemblablement créé à partir de «encaldosser» qui signifie «sodomiser».
- «énergumène» comme adjectif : «les plus énergumènes sont rois» (p.145).
- «éperonné» (p.241) : «portant des éperons».
- «esclafferie» : «le fait de s'esclaffer».
- «esquintement» (p.79) : «épuisement».
- «estome» : «estomac» ; d'où «à l'estome» : «avec du culot».
- «exhibiteries» : «exhibitions».
- «fâchiste» (p.55) : Céline joua sur la prononciation de «fasciste» pour en faire quelqu'un qui fâche !
- «faillir» : a le sens de «manquer» dans «vous faillez [...] vous étendre» (p.73).
- «fanatiste» (p.194) au lieu de «fanatique».
- «faussette» (p.178) : féminin de «fausset» : «qui chante faux».
- «festiver» (p.69) : «fêter».
- «fienteux» : «qui fiente, laisse échapper un excrément liquide».
- «fignoleries» : «fignolages».
- «filmo-technique» (p.225) : «script d'un film».
- «foiarer» (p.21) : variation sur «foirer».
- «se foutre le cul en mille» (p.105) : «se confondre en admiration».
- «fragonard» (p.125) : «ce qui, à la façon des œuvres du peintre Fragonard, est léger, frivole, délicat».
- «Fridolie» (p.194) : nom donné à l'Allemagne à partir de «fridolin», sobriquet appliqué aux Allemands.
- «frimand» (p.97) : habituellement «frimant» : «frimeur», «personne qui cherche à en imposer».
- «fripouiller» (p.188) : «gâcher comme le fait une fripouille, une personne sans scrupules».
- «frivoler» (p.174) : «avoir une conduite frivole, légère, peu sérieuse».
- «führerine» : fantaisiste féminin de «führer».
- «gangsteries» : «actions des gangsters».
- «garcerie» : «conduite de garces».
- «garçon d'appétit» (p.271) : «stimulant l'appétit», ici sexuel.
- «gasillon» (p.172) : adjectif, «qui gaspille».
- «gâtouiller» (p.11) : «tomber dans le gâtisme».
- «gésier» : «avoir sur le gésier» (p.245) : variation sur «l'avoir sur le cœur» : «éprouver du ressentiment».
- «gide» (p.58) : Céline créa ce nom commun pour désigner un homosexuel (ce qu'était André Gide).
- «gougnoteries» (p.274) : «conduites des gougnotes (lesbiennes)».
- «grelottine» : p.49 : «peur» («avoir les grelots» signifiant «avoir peur») ; p.78 : «grelottement causé par le froid».
- «grifouiller» (p.132) : «griffonner».
- «gueuleries» : «gueulements».
- «guignolerie» : «guignolade» «farce, situation grotesque, burlesque, digne du guignol».
- «hitlérique» (p.261) au lieu de «hitlérien».
- «hoquer» (p.111) : «mourir».

- «*houler*» (p.209) : «être emporté par la houle».
- «*hurleries*» : «hurlements».
- «*illusionner*» : «s'illusionner».
- «*incarnement*» (p.140) - «*Incarnerie*» : «incarnation».
- «*l'Inconnu*» (p.118) : le «Soldat Inconnu» inhumé sous l'Arc de Triomphe à Paris.
- «*interwiouve*» : à partir d'«interview», avec une variation orthographique !
- «*jean-foutrerie*» et «*jenfoutrerie*» : «conduite d'un jean-foutre».
- «*jérémadier*» (p.74) : «se livrer à des jérémiades», «se plaindre sans cesse».
- «*juponne vie*» (p.222) : «consacrée à "courir le jupon", à aller de femme en femme».
- «*lampe-poigne*» (p.305) - «*lampe à système*» (p.307) : «lampe à moulinet».
- «*larbine*» (p.114) : féminin de «*larbin*» («domestique, serviteur»).
- «*Larbinerie*» : «conduite d'un larbin».
- «*Lithuane*» (p.183) au lieu de «Lithuanienne».
- «*lucifer*», adjectif page 126, «satanique», «démoniaque», «infernal».
- «*lutine*» (p.177) : féminin de «*lutin*» ou «aimant se faire lutiner».
- «*Mabilla*» (p.194) : «nom moqueur d'une ethnie exotique imaginaire».
- «*machinerie*» (p.204) : «machination».
- «*maniéreux*» (p.173) : «maniéré».
- «*mancœuvre-balai*» (p.309) : «balayeur».
- «*marlotte*» (p.43) : féminin de «*marlou*» («homme rusé, malin, fort»).
- «*marmonnage*» (p.205) : «marmonnement».
- «*massacrerie*» : «massacre».
- «*mauriaco-tarterie*» : «attitude qui serait une fusion de celle de Mauriac et de celle de Sartre !».
- «*mégotteux*» (p.142) : «qui mégote, qui recherche des profits dérisoires».
- «*"mère fouettard"*» (p.272) : par analogie avec le «père Fouettard», personnage qui accompagne Saint Nicolas lorsqu'il visite des enfants, et qui menace du fouet ceux qui sont turbulents.
- «*le mi*» de quelque chose (p.8) : «le milieu».
- «*microchanté*» (p.195) : «chanté au micro».
- «*migraine*» (p.114) : conjugaison du verbe fantaisiste «migrainer».
- «*milli*» (p.129) : abréviation de «millilitre».
- «*ministresse*» (p.171) : «femme de ministre».
- «*miraginer*» (p.140, 297) : surimposition de «mirage» et «imaginer» - d'où «*miraginerie*».
- «*mirobolo-sanitaire*» (p.105) : «prétendument sanitaire», «mirobolant» signifiant «incroyablement magnifique, trop beau pour être vrai».
- «*moimoiisme*» (p.21) : «égocentrisme exacerbé».
- «*morvaillon*» (p.154) : «petit morveux», «jeune enfant».
- «*moucharderie*» : «mouchardage».
- «*mousselineux*» (p.272) : «fait de mousseline».
- «*mutilo*» (p.39, 116) : «mutilé»
- «*musicant*» (p.299) : «musicien».
- «*myriatonne*» (p.9, 305) : «très grand nombre de tonnes».
- «*naziste*» (p.62) : «nazi».
- «*Oberbefehlsuperflic*» (p.191) - «*Oberflicführer*» (p.219) : plaisantes fusions d'allemand et de français, façons de traductions !
- «*olibri*» (p.84, 112) : variation sur «*olibrius*», personnage original, étrange.
- «*ombresse*» (p.91) : féminin d'«ombre» !
- «*ormementerie*» : «ornementation».
- «*ouïstite*» (p.287) : «otite».
- «*Palestin*» (p.55) : «juif», l'antisémite Céline voulant, semble-t-il, éviter le mot !
- «*paniqueux*» (p.38) : «facilement en proie à la panique».
- «*pantoufle*» : «pantouflard», «qui aime rester chez soi, qui tient à ses habitudes, à ses aises».
- «*Paouins*» (p.178, 194, 231) ou «*Pahouins*» ou «*Fangs*» : peuple du Gabon et de la Guinée.
- «*parlementerie*» : «parlementarisme».

- «*parpille*» (p.250) : pour «éparpille».
- «*passer aux banderilles*» (p.119) : «faire subir le traitement imposé aux taureaux lors de la corrida, quand on plante dans leur garrot deux dards ornés de bandes multicolores».
- «*patati*» (p.133) - «*patatipata*» (p.150) : variation sur l'expression «et patati et patata» qui évoque un long bavardage.
- «*pédalisme*» (p.279) : peut-être Céline désigna-t-il ainsi l'homosexualité, les pédérastes étant familièrement appelés «pédales»?
- «*pernod*» (p.119) : «nom d'un alcool anisé produit par la société Pernod».
- «*pétaraderie*» : «pétarade».
- «*philosopher quelqu'un*» (p.178) : «le faire philosopher», «lui imposer une philosophie».
- «*pitanche*» (p.118) : déformation de «pitance», mauvaise nourriture.
- «*pitard*» (p.128) : «nez».
- «*plagiacope*» (p.33) : «adepte du plagiat».
- «*plaideoyer*» (p.186) : «plaideur», «avocat».
- «*pleurnichages*» (p.204) : «pleurnicherie».
- «*pluri-lard*» (p.133) : «obèse».
- «*pochetée*» (p.133) : Céline semble donner au mot le sens de «grand nombre».
- «*poufferie*» : «le fait de pouffer de rire».
- «*poujade*» (p.16) : «poujadiste», «individu favorable à la politique défendue par Pierre Poujade».
- «*le pourquoi du comment*» : «les raisons pour lesquelles une chose s'est faite».
- «*pouvoir zéro*» (p.146) : «incapacité totale».
- «*préhensif*» (p.114) : «préhensile», «qui peut prendre, saisir».
- «*prétendiard*» (p.172) : «prétentieux».
- «*prisonner*» : «emprisonner».
- «*proustière*» (p.176) : «à la façon de Proust».
- «*proxénitiste*» (p.243) : «qui est favorable au proxénétisme, à la prostitution».
- «*prusco-fourbe*» (p.213) pour qualifier von Raumnitz, non seulement prussien mais fourbe..
- «*pucelet*» : diminutif de «puceau» («homme vierge»).
- «*purulure*» : «expansion de pus».
- «*putain*» : adjectif dans «*coquetterie putaine*» (p.111), «qui cherche à séduire».
- «*le quoi du quès*» (p.38) - «*plus quoi ni quès*» (p.145) : variations sur l'expression «ne savoir ni quoi ni qu'est-ce» («ne savoir rien du tout»).
- «*rab*» : abréviation de «râble» (bas du dos d'une personne) - le pont de Sigmaringen pourrait, à la suite des bombardements, se trouver «*sur le rab*» (p.148).
- «*ragoteux*» (p.189) : «qui ne fait que répéter des ragots, des propos malveillants».
- «*rajouterie*» : «le fait de rajouter».
- «*rallye-culotte*» (p.244) : «la débâcle de 1940» qui, à la suite de la «culotte» que fut la défaite, provoqua l'exode vu comme un «rallye», une course en automobile d'une étape à une autre.
- «*rambinerie*» : «le fait de se rambiner, de se réconcilier».
- «*ramener sa cerise*» (p.46) au lieu de «*ramener sa fraise*» : «se manifester hors de propos».
- «*ravitaillerie*» : «ravitaillement».
- «*rebourmé*» (p.24) : à partir de l'anglais «boom», «ragaillardi» ; d'où «*rebourme*» (p.88, 261).
- «*rédhibitoirement*» (p.8) : «de façon à être rejeté».
- «*relutheries*» : «retour du luthéranisme».
- «*remémorer*» (p.88) au lieu de «se remémorer», «se souvenir».
- «*retorserie*» : «le fait d'imposer des mesures de rétorsion».
- «*ricanage*» (p.90) : «ricanement».
- «*ridiculerie*» : «ridiculisation».
- «*ronchonnerie*» : «le fait de ronchonner».
- «*rupturer*» : «rompre».
- «*ruter*» (p.171) : «laisser se manifester le rut, l'impulsion sexuelle».
- «*saccagerie*» : «saccage».
- «*sacriléger*» (p.188) : «commettre un sacrilège».

- «*sanfrusquin*» (habituellement : «saint-frusquin») : «l'ensemble de ce qu'on possède».
- «*sapement*» (p.55) : «façon de "se saper", de s'habiller».
- «*sauvette*» (p.9) : «fuite».
- «*scandalerie*» : «scandale».
- «*scribouilleux*» (p.114) : d'habitude «scribouillard» : «mauvais écrivain».
- «*securit*» (p.12, 20, 102, 298) : «sécurité», «sécuritaire».
- «*sensââ*» (p.120) : «sensationnel».
- «*siegmaringois*» (p.277) : «propre à Sigmaringen».
- «*simagreuse*» (p.204) : «qui fait des simagrées», «qui affecte des manières, des chichis».
- «*soiffeux*» : «buveur», «ivrogne».
- «*somnolescent*» (p.214) : à la fois «somniaire» et «déliquescent».
- «*sonner le tromblon*» (p.237) : «ébranler la raison».
- «*soubresauteuse*» (p.208) «qui fait des soubresauts», des sauts brusques et imprévus».
- «*spermer*» (p.171) : «répandre son sperme», «éjaculer».
- «*superbazouka*» (p.110) : «bazooka de grande puissance».
- «*super-Boukhara*», «*super-Indes*» : qualificatifs de tapis très luxueux.
- «*super-Buda*» (p.47) : «plus graves que les événements de Budapest en 1956».
- «*superformid*» (p.50) : «superlativement formidable».
- «*suspension "noyau de pêche"*» (p.293) : «suspension inopérante, donnant l'impression qu'elle a été remplacée par ces objets très durs que sont les noyaux de pêche».
- «*Tartares*» : nom des envahisseurs mongols désignant les Soviétiques venus réprimer l'insurrection hongroise.
- «*tartrerie*» : «production de Tartre (= Sartre)».
- «*tartineur*» (p.23) : «écrivain qui couvre les tartines que sont les pages, et les accumule».
- «*tcétera*» (p.80, 122) : variation sur «et cetera».
- «*teutonnerie*» : «conduite des Teutons (= les Allemands)».
- «*tic au tac*» (p.97) : Céline s'amusa à modifier l'expression habituelle, «du tac au tac».
- «*toc*» : «ridicule», «stupide».
- «*être total de sa vie*» (p.108) : «être arrivé au terme de sa vie».
- «*tortillages*» (p.200, 315) : «tortillements».
- «*travioler*» (p.126) : «aller de traviole, de travers», «ne plus savoir s'orienter».
- «*trébizonde*» (p.190) : du nom de cette ville de Turquie citée par ailleurs, Céline a fait un adjectif destiné à marquer un grand exotisme.
- «*trouf*» (p.14, 119) : «trou», «prison».
- «*trouiller*» (p.146) : «craindre» ; d'où «*trouilleux*» (p.259) : «craintif».
- «*urineux*» (p.22) : «atteint d'incontinence urinaire».
- «*vagineux*» (p.161) : «homme doté d'un vagin».
- «*vautrerie*» : «le fait de se vautrer».
- «*virevolterie*» : «le fait de virevolter».
- «*vitesse-lumière !*» (p.143) : «vitesse de la lumière».
- «*volo*» : «à volo» (p.140) : «à volonté».
- «*voluptuoseries*» (p.274) : «conduites voluptueuses», «recherches de plaisirs sensuels».
- «*voyageurs margottons*» (p.181) : «membres de "la mission Margotton"» (p.179).
- «*voyoucratie*» (p.119) : «un gouvernement de voyous».
- «*Vrounze*» (p.23, 60), «*vrounzais*» (p.60, 271) : pour rendre la prononciation des mots «France», «français», par les Allemands.
- «*youdophage*» (p.156) : «mangeur de youdes», de juifs.

On a pu remarquer l'invention fantaisiste et quelque peu puérile de toute une série de mots en «-erie» qui, en général, ont leur équivalent dans le dictionnaire : «*affolerie*» - «*antiquairerie*» - «*apothicairerie*» - «*bariolerie*» - «*bénisserie*» - «*biscornuterie*» - «*bourriquerie*» - «*cafarderie*» - «*caméléonerie*» - «*capricerie*» - «*contesterie*» - «*corseterie*» - «*croisaderie*» - «*déconnerie*» - «*déginganderie*» - «*dérouillerie*» - «*dilapiderie*» - «*discuterie*» - «*écharperie*» - «*efforcerie*» -

«égosillerie» - «emmerderie» - «esclafferie» - «exhibiterie» - «fignolerie» - «gangsterie» - «garcerie» - «gougnoterie» - «guignolerie» - «gueulerie» - «hurlerie» - «Incarnerie» - «jean-foutrerie» et «jenfoutrerie» - «Larbinerie» - «machinerie» - «massacrerie» - «mauriaco-tartrerie» - «miraginerie» - «moucharderie» - «ormementerie» - «parlementerie» - «pétaraderie» - «poufferie» - «rajouterie» - «rambinerie» - «ravitaillerie» - «relutherie» - «retorserie» - «ridiculerie» - «ronchonnerie» - «saccagerie» - «scandalerie» - «tarterie» - «teutonnerie» - «vauterrie» - «virevolterie» - «voluptuoserie».

Pour marquer le renouvellement d'une action, Céline créa de nombreux mots commençant par le préfixe «re» : «rarrive» - «raffluer» - «rebeugle» - «redisparue» - «redol» - «réenvahi» - «repiquer» - «reredémarrer» - «rerémouladé» (passé une fois de plus à la rémoulade, pratique qui consiste à râper et à hacher) - «re-re-remourir» - «re-re-pleins» - «rerisquer» - «re-vie» (retour à la vie après une tentative de suicide).

À la façon d'un auteur de bandes dessinées, il s'amusa à parsemer son texte d'onomatopées originales : «beng» - «bing» - «blang» - «brang» - «brong» - «broum» - «brroum» - «brrrang» - «brrrt» - «buang» - «chutt» - «crac» - «cracc» - «craccs» - «crrac» - «dong» - «flac» - «fsst» - «glinn» - «hi ! hi ! hi !» - «ho ! hiss !» - «hop» - «hop et hiss» - «kif» - «kss» - «mff» - «mgnam» - «miaou ! miaou !» - «mmm» - «ouah» - «ouaf» - «ouin» - «oust» - «pan ! pan !» - «patatrac» - «pfac» - «pfang» - «pfatf» - «pfiit» - «pfloc» - «pfot» - «pfouâ» - «pfouah» - «pftouf» - «pouff» - «poum» - «ptaf» - «putt» - «repflac» - «reptaaf» - «ron ! ron !» - «rrac» - «rrrac» - «rrang» - «rrouah» - «taratata» - «tchutt ! tchutt !» (Céline explique : «Je vous fais la locomotive») - «tic» - «toc» - «vlac» - «vlaac» - «vlaf» - «vlaaf» - «vlag» - «vlang» - «vlof» - «vloof» - «vrac» - «vracc» - «vrang» - «vrong» - «vrrr» - «vrrrang» - «vuâââ» - «wâââ» - «wouaf» - «zzz».

Céline s'étant amusé à volontairement et arbitrairement déformer les mots, à parvenir à un véritable brouillage lexical, il arrive qu'on ne puisse en identifier certains : «bocudos» (p.267) - «Bopa compagnie» (p.46) - «brichanteau» (p.191) - «épilo» (p.46) - «épilo-conne» (p.292) - «flutazof» (p.29) - «liquidarès» (p.234) - «lustruc» (p.138) - «néomateux» (p.71) - «néome» (p.74) - «pardagon» (p.36) - «perlo» (p.66) - «Pin Brain Trust» (p.35) - «poulgom» (p.140) - «povoîte» (p.267) - «premier Quart» (p.36) - «vatelavé» (p.217) - «visque» (p.34).

Céline commit des impropriétés ; ainsi, il employa :

- «avatar» (p.10, 22, 35, 191) au lieu d'«avanie» ;
- «cargo» (p.101) au lieu de «cargaison» ; c'est, en quelque sorte, un anglicisme ;
- «en plein étang de tout» (p.164) qui laisse tout à fait perplexe !
- «peinturé» (p.7) : mot en vigueur au Québec !
- «soi-disant» : «des soi-disant raisons» (p.174) - un train «soi-disant planqué» (p.288-289) ; les raisons sont prétendues et le train est plutôt prétendument planqué car ni les unes ni l'autre ne peuvent pas dire !

Il s'en prit aussi à l'orthographe et à la syntaxe.

\* \* \*

### L'orthographe

Avec toujours les mêmes désinvolture, négligence ou même provocation, Céline, comme on l'a maintes fois indiqué, écrivit beaucoup de mots à sa façon, le cas le plus étonnant étant tout de même celui de «*vychissois*» (p.112) !

De plus, il manqua de constance dans ses erreurs. En effet :

-En ce qui concerne des noms propres, il écrivit tantôt «*Hohenlychen*» (p.118), l'orthographe exacte, et tantôt, le plus souvent, «*Hohenlynchen*» - «saint Éloi» (p.142) et «saint Éloy» (p.150) - «*Staline*»

(p.209) et «*Stalin*» (p.141) - «*Kroutchef*» (p.52), «*Khrouchtchev*» (p.243) et «*Krouchtchev*», «*Stupnagel*» au lieu de Stülpnagel (p.191). Si, après avoir parlé des «*Îles Saint-Pierre et Miquelon*» (p.263), il passa à «*Saint-Pierre-Langlade*» (p.312), c'est que Miquelon-Langlade est, avec Saint-Pierre, l'une des deux communes françaises de la collectivité d'outre-mer de Saint-Pierre-et-Miquelon.

-En ce qui concerne des mots communs, il écrivit «*boustif*» et «*boustiffe*» - «*chiots*», «*chiotts*» et «*chiottes*» - «*dab*» et «*dabe*» - «*dache*» et «*Dache*» - «*se gourer*» et «*se gourrer*» - «*hostau*» et «*hosto*» - «*loukoum*» et «*loucoum*» - «*maccab*» et «*maccabe*» - «*maquereau*» et «*maqueroter*» - «*mouftier*» et «*mouffeter*» - «*queue leu leu*» et «*queueleuleu*» - «*ramolo*» et «*ramollo*».

Dans une volonté d'intensité, mais de façon fantaisiste, il usa de majuscules : il en mit à «*Affaissement*» (p.286) ; à «*Ciel*» (elle est légitime dans «*grand Ciel !*» [p.20] mais ne l'est pas dans tous ces autres cas où le mot ne désigne que l'espace visible au-dessus de nos têtes [p.106, 165, 293]) ; à «*Cirque Romain*» (p.230) ; à «*Communale*» (p.48) pour désigner l'école communale ; à «*Étude*» (p.255) ; à «*Diètes, Conciles*» (p.125) ; à «*Dynasties*» (p.125) ; à «*Gaullistes*» (p.227) ; à «*Hostau*» (p.279) ; à «*Lances*» et «*Croisades*» (p.155) ; à «*Maquis*» (p.277) ; à «*Quarantaine*» (p.242) ; à «*Sacristie*» (p.199) ; à «*Souverain*» (p.139) ; etc.. Inversement, il n'en mit pas aux noms «*cashemires*» (p.158) et «*sénégalais*» (p.218).

À part les mots et expressions qu'il créa en bafouant délibérément les usages habituels, il commit de nettes fautes, écrivant par exemples :

- «*au dépend du Gerbe*» (p.36) au lieu de «aux dépens du Verbe».
  - «*baringoin*» (p.265) au lieu de «baragouin».
  - «*bazouka*» (p.147) au lieu de «bazooka».
  - «*Berchtagaden*» (p.139) au lieu de Berchtesgaden.
  - «*bignolle*» au lieu de «bignole».
  - «*bisu*» au lieu de «bizut».
  - «*blaire*» au lieu de «blair».
  - «*blase*» au lieu de «blaze».
  - «*brinquebaler*» (p.301) au lieu de «bringuebaler».
  - «*capitolade*» (p.132) au lieu de «capilotade».
  - «*cesig*» au lieu de «cézigue».
  - «*derge*» au lieu de «derche».
  - «*fouët*» au lieu de «pouët»
  - «*gafe*» au lieu de «gaffe».
  - «*gnion*» au lieu de «gnon».
  - «*maccab*» et «*maccabe*» au lieu de «macchabée».
  - «*mélémélo*» au lieu de «méli-mélo».
  - «*mirau*» au lieu de «miraud».
  - «*partouse*» au lieu de «partouze».
  - «*perclu*» (p.291) au lieu de «perclus» (écrit correctement page 23) ; d'où le féminin «*perclue*» (p.77).
  - «*piffrer*» au lieu de «pifer».
  - «*polichinel*» au lieu de «polichinelle».
  - «*tréfond*» (p.151) au lieu de «tréfonds».
  - «*un vane*» au lieu d'«une vanne».
  - «*yeuter*» au lieu de «zieuter».
- Il ne respecta pas le «h» aspiré, écrivant : «*l'hagard*» - «*l'handicapé*» - «*m'harceler*» - «*l'hareng*» - «*j'hâte*» - «*d'haut*» - «*l'Haute-Cour*» - «*l'hérisson*» - «*l'héros*» - «*l'hissent*» - «*l'Hohenzollern*» - «*m'houspille*» - «*m'hurle*» - «*s'hurle*», etc..

\* \* \*

## La syntaxe

Toujours dans sa volonté de rendre l'émotion de la langue parlée, de faire entendre ce qu'il appelait sa «*petite musique*», de donner à sa prose un caractère instinctif, irrationnel, de reproduire des incorrections de la langue populaire, Céline malmena la syntaxe, la plia en particulier aux nécessités de l'indignation.

En ce qui concerne les phrases, rares sont celles qui sont complètes, qui commencent par une majuscule et se terminent par un point. Il préféra des lambeaux de phrases, des phrases incomplètes, elliptiques (dans «*belle qu'elle existe plus la race blanche*» [p.60], il faut comprendre : «il y a belle lurette que la race blanche n'existe plus»), fragmentées, disloquées, où, souvent, ont disparu des prépositions («*tout gorgés sang des scribouilleurs*» [p.161], «*réduit poudre par la bombe*» [p.163] - «*fil en aiguille, Restif...*» [p.284] - «*boniments en boniments, il fut finalement avoué que...*» [p.291]), des sujets ou des verbes ; on bute sur des anacoluthes («*J'ai la nature jamais rien perdre !*» [p.113]), des parataxes («*cinq jours enfermés, pas sortir*» [p.301]) ; parfois, on ne trouve plus qu'un ou deux mots : «*raffaler blizzards*» (p.292), «*tarabusté, suis*» (p.312).

La ponctuation, quand elle est celle habituellement utilisée, est souvent incorrecte, des virgules nécessaires ne figurant pas tandis que sont introduites des virgules impertinentes : «*c'est bien à remarquer, même dans la vie ordinaire que, des dingues [...] sont pas satisfaits du tout*» (p.230). En fait, Céline ne cessant d'éructer, sa ponctuation la plus constante est celle, amorcée dans ‘*Mort à crédit*’ et ‘‘*Guignol's band*’’, du point d'exclamation suivi de trois points de suspension, qui fait hoqueter le texte, lui donne un rythme haché, haletant, et présente cet inconvénient que, à trop souligner, plus rien ne l'est ! Cela cause, d'abord, une sensation de monotonie, ensuite, un véritable malaise. À force de sa répétition, ce procédé finit par se stéréotyper, et se présente en fin de compte comme une sorte de maniérisme à rebours. Pourtant, Céline semble l'avoir désavoué : «*moi et mes trois points !... un peu de discrétion !... mon style, soi-disant original !... tous les véritables écrivains vous diront ce qu'il faut en penser !*» (p.311).

On remarque ces autres infractions :

- Dans les phrases négatives, «ne» disparaît : «*J'avais sauvé que Bébert*» (p.94) - «*la tête est une usine qui marche pas très bien comme on veut*» (p.129). On trouve aussi «*j'ai pas rien dit*» (p.161), formulation archaïque (encore en usage au Québec).
- La forme pronomiale de certains verbes n'est pas respectée : «*l'armée Leclerc rapproche... rapproche...*» (p.119) - «*les dames [...] pâmeront*» (p.231).
- Le participe présent n'est plus invariable : «*l'armée Leclerc [...] avançante*» (p.116).
- On s'étonne de conjugaisons fantaisistes : «*moureraient*» (p.9), «*fouterait*» (p.92), «*foutirent*» (p.97).
- Le genre n'est pas toujours respecté : «*un catacombe*» - «*ce sacrifi va comme je te pousse biscornuterie*» (p.119) - Déat «*le seul idole*» (p.286) - «*croulant épave*» (p.113).
- Parfois, le singulier devient pluriel : Achille est «*un gens riche*» (p.124) ; et on trouve l'inverse : «*dix siècles de démons-gangsters c'est quelqu'un*» (p.127) ; on lit aussi : des «*bouillabaisse de bonhommes*» (p.9).
- Des adjectifs deviennent des adverbes : Agar est «*spécial discret*» (p.86), «*L'éducation [...] c'est énorme évolué*» (p.70) - «*ils se branlent infini*» (p.227) - «*ils ont opéré pareil*» (p.277) - «*tout ça tourne si imbécile*» (p.283) - «*bêtes dressées admirable*» (p.166) - «*Ils s'étaient créchés admirable*» (p.191).
- Le pronom «*lui*» est remplacé par «*y*» : «*ils y ont trouvé sa trompette fausse*» (p.250).
- Le pronom «*dont*» est évité : «*je sais ce que je cause*» (p.36, 180, 293) - «*orages que personne a plus peur*» (p.275).
- L'adverbe «*si*» serait préférable dans : «*je me vois pas beau qu'une d'elles [les femmes enceintes dans le train] accouche !*» (p.302).
- Les habituels liens verbe-complément sont perturbés : «*mes tripes dégoulinent la rue Lepic*» (p.9) - «*toutes les raisons sont excellentes ! comme pour de baiser à vingt ans !*» (p.39) - «*échapper les dépeceurs*» (p.44) - «*le drôle de bolchevisme que vous ne pouvez plus dire un mot*» (p.61) - «*elles en*

*piquaient crises et folies de me la déchirer» (p.71) - «il la rend serpent, sa chaîne» (p.73) - «on t'y en fouterait de la façon de rire» (p.92) - «me comporter le vif aimant» (p.112) - «la misère qu'on se trouvait» (p.138) - «Ils allaient la même berge que nous» (p.148) - «ils avaient l'air qu'ils pouvaient plus s'arrêter» (p.148) - «on s'embrasse avec Marion» (p.150) - «les gens qui vous voient misère» (p.160) - «Ces escadres [...] auraient pu nous tourner torche» (p.182) - «de ces stridences que vos oreilles partaient avec» (p.197) - «elle comme s'aplatit» (p.208) - «c'est son fichier lui qui l'importe» (p.219) - «le scandale qu'est Neuneuil [...] même de le regarder !» (p.220) - «je restais l'écouter» (p.222) - «on me saute après» (p.232) - «ils s'arrêtent à se gratter» (p.240) - «je tâchais l'interrompre» (p.255) - «Je te vais leur tous leur clouer le bec» (p.262) - «cocorquant haut du fumier» (p.269) - «réduire tout poudre» (p.282) - «elle était le lit à côté» (p.316).*

-Le complément d'appartenance est introduit avec la préposition «à» : «la tétère à Loucoum» (p.12) - «l'île à Renault» (p.64) - «la chienne à Lili» (p.73, 98) - «la fenêtre à Madame Niçois» (p.77) - «la barque à Caron» (p.85) - «les collabos à Joseph» (p.120) - «la faute à Pétain» (p.138) - «les Sénégalaïs à Leclerc» (p.142) - «la décision à Pétain» (p.150) - «le caractère à Pétain» (p.150) - «la boutique à Sabiani» (p.196) - «la figure à Papillon» (p.199) - «arbre à Satan» (p.200) - «femmes à mômes» (p.215) - «coquille à Neptune» (p.241) - «tueurs à Restif» (p.269).

-Inversement, on trouve de nombreux exemples de la constructions du type «d'une chose l'autre» où, au contraire, la préposition «à» est absente : «d'une oreille l'autre» - «d'une "livraison" l'autre» - «d'un remblai l'autre» - «d'une ondée l'autre» - «d'un cocktail l'autre, d'une confession l'autre, d'un train l'autre, d'un mensonge l'autre ! d'une Cellule l'autre... d'une déconnerie l'autre !» - «d'un charme l'autre» - «d'une pissotièr e l'autre» - «d'un engagement l'autre, d'une mauriaco-tartrerie l'autre [...] d'un pernod l'autre, d'une veste à l'autre, d'une enveloppe l'autre» (tout cet accès se trouve page 119) - «d'un catacombe l'autre» - «d'un portrait l'autre» - «d'un malade l'autre» - «d'un tournant l'autre» - «d'une fausse tenture l'autre» - «d'une paillasse l'autre» - «d'une province l'autre» - «une berge l'autre» - «d'un camp l'autre» - «d'un ballast l'autre» - «d'une porte cochère l'autre... d'un trottoir l'autre» - «d'un cahot l'autre» - «d'un pavé l'autre» - «d'un couloir l'autre», «d'un moment l'autre». On peut penser que ce fut ensuite que Céline eut l'idée d'adopter cette construction pour le titre du livre, *«D'un château l'autre»*, qui, s'il est remarquable, n'empêche pas de se poser cette question : quel est le premier château? peut-on y voir le modeste pavillon de Meudon dont il est d'abord fait mention? En fait, dix ans plus tôt, dans une lettre à Milton Hindus, Céline lui avait fait savoir : «Je n'éprouve aucun mal à concevoir un roman et toujours "j'obéis" au même procédé - Je ne bâtis pas de plan - Tout est déjà fait dans l'air il me semble. J'ai ainsi vingt châteaux dans l'air où je n'aurai jamais le temps d'aller - Mais ils sont complets tout y est - Ils m'appartiennent.»

Pour en revenir à son innovation syntaxique, il faut constater qu'on trouve aussi ces variantes : «d'un côté, l'autre», «un étage, l'autre», ainsi que l'usage habituel : «d'une oreille à l'autre» (p.22) - «d'un train à l'autre» (p.171), «une arrivée de "pieds nus" à l'autre !» (p.179), «d'un siècle à l'autre» (p.200), «d'un dédale de couloirs à l'autre» (p.126), «d'une arrivée de "pieds-nus à l'autre» (p.179) !

-«Pire», qui est déjà un superlatif, est encore accentué : «plus pires» (p.200) - «plus que pire» (p.158) - «le plus pire que tout» (p.81) - «les plus pires désastreux cons» (p.269) - «le plus pire fumier de vendu traître qu'il avait connu» (p.96) - «il est le pire en pire chaque année» (p.53) - «ça leur sortait les calots encore pire hors» (p.180) - «le monstre et vendu le pire de plus pire» (p.157) - «les plus pires priapiques gibbons !» (p.176).

Cette syntaxe novatrice, qui est en coups de gueule, nous donne l'impression que Céline nous parle comme on le fait à un comptoir de café.

\* \* \*

## Le style

Céline, après avoir d'abord simplement mentionné «*question mon style et mes chefs-d'œuvre*» (p.56), plus loin précisa : «*J'ai le style émotif, intérieur !*» (p.93). Plein d'assurance, il stipula : «*Je varierais pas d'un iota*» (p.75), et porta ce jugement : «*Je trouve mon style, pratique, expéditif certes ! c'est tout !... et que j'en démords pas ! tudieu ! qu'il est le très simple, expéditif... oh mais que c'est tout !... j'en fais pas pour ça des montagnes ! j'aurais de quoi vivre, je serais pas forcé, je le garderais pour moi !... pardi !...*» (p.285). Pourtant, il se plaignit des écrivains qui le copient (p.74).

À Madeleine Chapsal, il affirma : «*Je suis un styliste, si je peux dire, un maniaque du style, c'est-à-dire que je m'amuse à faire des petites choses. J'ai apporté un petit rien du tout [...] une certaine petite musique introduite dans le style, et puis c'est tout. C'est tout. L'histoire, mon Dieu, elle est très accessoire. C'est le style qui est intéressant. [...] La vie a voulu que je me place dans des circonstances, dans des situations délicates. Et ceci dans un ton que j'ai cru différent des autres, puisque je ne peux pas faire tout à fait comme les autres. [...] Tous ces autres qui se croient très différents, ils ne le sont pas du tout. [...] Au point de vue libération technique et stylistique, c'est plus catégorique, c'est pas du tout empêtré de clichés.*»

Lui, qui n'évita pas de nettes maladresses («*imminents d'en découdre*» [p.139] - «*adhérer à la promenade*» [p.142-143]), reconnut : «*Je batifole ! je vise l'effet !*» (p.103). Et, s'identifiant à de vieilles demoiselles adonnées à la tapisserie («*fines tapisseries, broderies d'astuces, le style, j'en suis*»), il multiplia des effets.

On peut distinguer :

### Des images :

- Céline considère que, pour «*toute cette populace, bâfreuse, soiffeuse*», la vie, «*c'est un pneu*» qu'ils font gonfler peu à peu, jusqu'à l'éclatement (p.8).
- Il est décidé à parler de son sort, «*sans broderie*» (p.8), sans fioriture, sans élément imaginaire.
- En Allemagne, il vit, «*sous les bombardements*», des «*bouillabaisse de bonhommes*» (p.9).
- L'éditeur Bourdonnais était un «*jeune hippopotame*» (p.48).
- Il a été victime d'un «*gros sabot d'astuces*» (p.48) car il aurait dû voir ses adversaires «*venir avec leurs gros sabots*» («*mener une entreprise sans finesse, dont l'objectif est évident*»).
- Les tractations entre Céline et ses éditeurs sont présentées comme une partie de «*rugby*» (p.48).
- S'il affirma que «*La Communale c'est le "la" du peuple*» (p.48), c'est que, pour lui, l'école communale donne, aux enfants de la classe pauvre, le ton, leur montre la façon de se conduire.
- Il se vit comme victime d'une chasse, comme «*la bête d'hallali*», signalant : «*le cor avait sonné pour moi*» (p.57).
- Pour lui, Caron est «*un Bibendum*» (p.90) avec, cependant, ces traits particuliers : «*la tête, alors, de singe ! un peu tigre ! moitié singe... moitié tigre... [...] habillé [...] en genre redingote [...] brodée larmes d'argent... mais le plus bath : sa casquette ! formidable comme lui ! et d'amiral !... haute ! large ! brodée or !*» (p.90)
- Caron est «*mi-panthère mi-singe*» (p.101).
- Le paludisme est appelé «*la fusion*» (p.103).
- Parlant du Danemark, Céline donne cette description : «*Les herbages du Nord sont blêmes... blêmes comme leur Ciel et leur Baltique... tout un, hommes, nuages, mer, herbes... une certaine traîtrise*» (p.106).
- L'Épuration étant «*le grand assouvissement des vengeances*» (p.107), il faudra «*du son dans le panier*», celui de la guillotine (p.284).
- Les escaliers du Château sont des «*tire-bouchon*» (p.123).
- Céline indique que, à la suite de sa blessure à la guerre, «*la tête est une usine qui marche pas très bien comme on veut*» (p.129).
- Les évolutions des avions sont une «*farandole*» (p.141, 268), un «*carrousel*» (p.148), un «*perpétuel carrousel grondant fulminant*» (p.188), une «*pétaraderie [...] au ras des toits*» (p.188), un «*vrombissant manège*» (p.182), «*la fantasia R.A.F., orages que personne a plus peur*» (p.275), «*ce cirque d'avions perpétuels*», «*en manège !... permanents !*» (p.288).

- Ces avions lâchaient des «chapelets de bombes» qui «faisaient geysers» (p.147).
- Les «déluges sur déluges» de bombes étaient «autre chose que le Châtelet» (p.35).
- «L'exil» est la «marmite des dénonciations» (p.153), le lieu où elles se mijotent.
- La dénonciation est «la toute si pauvre suinteuse calebombe qui vous cligne au fond d'un grenier» (p.153).
- Les éditeurs sont un «exigeant banc de squales !... à râteliers... nageoires nylon !... [...] tout gorgés sang des scribouilleurs» (p.161).
- Lors de la promenade de Pétain, les avions alliés avaient «comme sertis de balles» les promeneurs (p.169).
- Les «situations pires louches» sont des «icebergs bien imminents près la bascule !» (p.174).
- Hilda est une des «jeunes filles en fleur de Siegmaringen» que «le bouton turlupinait» (p.170-171) ; elle avait une «fiévreuse puberté» (p.175).
- Il y a des «moments [...] où l'Histoire [...] ouvre ses Dancings d'Épopée» (p.171).
- Les allées et venues des trains sont guidées par la «farandole des aiguillages» (p.174).
- Dans les trains passaient «des macédoines d'Europe» (p.175).
- Les trains transportaient des «canons comme ça ! bardés géants !... de ces dinosaures de canons» (p.175).
- Papillon et Clotilde sont «somnambules d'amour» (p.198).
- Capturé, Papillon est un «saucisson de chaînes» (p.198).
- Les «ersatz terribles» de la pâtisserie sont «de ces friandises pour crocodiles !» (p.283).
- Du fait de la neige qui tombe, le train vers Hohenlychen «avance comme dans un mirage» (p.294).
- D'Ulm, il ne reste que «des sortes de grimaces de maisons» (p.303).
- Les voyageurs portant de «petites lampes» (p.304) font «chenille luisante sur la neige» (p.307).
- Céline regrette s'être «croisé pour des prunes» (p.310) : s'identifiant donc aux croisés qui s'étaient sacrifiés pour aller reprendre aux musulmans les Lieux Saints de Palestine, il estimait qu'il avait agi de même en écrivant ses pamphlets pour, à ses yeux, sauver la France.
- Il qualifie de «bocal» (p.310) son appartement de la rue Girardon à Montmartre.

#### Des accumulations :

- Des «dames sont débiles mentales, idiotes à bramer [...] bornées, butées, très rédhibitoirement connes» (p.8).
- Le roi du Danemark, «Christian X», est «méchant faux derge abruti boche» (p.21).
- Céline prétend que «tout s'arrangerait» s'il était «d'une Cellule [donc communiste], d'une Synagogue, d'une Loge [donc franc-maçon], d'un Parti, d'un Bénitier [donc catholique], d'une Police...» (p.22).
- Il insiste : «moi qu'ai passé mort... réputé mort !... entendu mort !...» (p.87).
- Il invoque ses multiples expériences : «J'en ai vu hoquer et partout, sous les tropiques, dans les glaces, dans la misère, dans l'opulence, au bagne, au Pouvoir, bardés d'honneurs, forçats lépreux, en révolution, en pleine paix, à travers les tirs de barrage, sous les averses de confetti, tous les tons de l'orgue "de profundis".» (p.111).
- Il indique que le Château renferme «tapisseries, boiseries, vaisselles, salles d'armes... trophées, armures, étendards...» (p.121), «labyrinthes !... boiseries !... et porcelaines et oubliettes !... [...] et les trophées, armures, gonfalons» (p.127).
- Brinon apprit à Céline qu'il était «condamné à mort» en tant que «traître, vendu pornographe, youdophage, vendu aux boches, vendu à l'Intelligence Service» (p.156).
- Brinon était sollicité par «huit faux évêques à Fulda !... soi-disant français [...] trois astronomes à Postdam !... soi-disant français ! onze "sœurs des pauvres" à Munich... six faux amiraux à Kehl !... [...] tout un couvent d'Hindous qui venaient soi-disant des Comptoirs... avec cinquante petites cashemires violées [...] plus trois mongols persécutés !» (p.158).
- À Sigmaringen, passaient dans les trains : «Monténégrins, Tchécoslovaques, Armée Vlasoff [voir plus loin], balto-Finnois, troubades des macédoines d'Europe !» (p.175) ; s'agglutinaient des gens «venus de tous les coins d'Europe» (p.144) : «slaves, hongrois, yankees, mings» (p.119), ces deux derniers éléments étant cependant fort improbables ! mais il y avait encore «les épouvantés de Strasbourg, les archi-réservistes "Landsturm", les fuyards de l'armée Vlasoff, les refoulés bombifiés

*de Berlin, les horriés de Lithuanie, les défenestrés de Koenigsberg [voir plus loin], les "travailleurs libres" de partout, arrivages sur arrivages, les dames tartares en robe du soir, artistes de Dresde... [...] plus tous les épouvantés de France, Toulouse, Carcassonne, Bois-Colombes, pourchassés par les maquis... plus les familles des Miliciens, et les frais recrutés N.S.K.K. qui devaient partir au Danemark chercher du beurre... plus les séduits par Corpechot qu'attendaient d'être "embarqués" sur la flottille du Danube... plus les drôles de suisses, soi-disant "partisans" [soldats de troupe irrégulières] allemands" [...] tout ça par tribus, avec enfants tous les âges, énormes bardas, batteries de vaisselle, morceaux de fourneaux et rien à bouffer... sortes de "port des épaves d'Europe" » (p.265).*

- Von Raumnitz et sa femme sont des «outragés sournois fessés morfondus haineux» (p.192).
- Les gens essayant de passer la frontière montrent «fourberie, traîtrise, tares, stigmates» (p.195).
- Les Hohenzollern furent mêlés à «cent mille raps, rapines, assassinats, divorces, Diètes, Conciles, [...] "faits de Princes", mariages de raison, mouvements de peuples, voyages de royaumes, croisades, raps encore !... et puis redols !...» (p.200).
- Sigmaringen offrait «le puzzle intense, ruisseau, boucles, détours» (p.200).
- La «continuité des Pouvoirs» est vigoureusement montrée : «Vous pouvez aller chez Mendès... Churchill, Nasser ou Krouchchev [...] Versailles, Kremlin, Vel'd'Hiv, Salles des Ventes... chez Laval ! de Gaulle !... [...] éminences grises, voyous, vereux [sic], Académistes ou Tiers État, pluri-sexués, rigoristes ou proxénitaires, bouffeurs de croûtons ou d'hosties, vous les verrez toujours sibylles, toujours renaissants, de siècle en siècle !...» (p.243).
- Céline définit les réfugiés : «nous crasseux galeux fainéants bâfreurs de "Stam" [voir plus loin] !» (p.277).

À propos des accumulations, on remarque la prédilection de Céline pour les groupes ternaires : «passionné ardent terrible» (p.20) - «chienlit gauch boy-scout» (p.84) - «Tropic-Harmonica-Digest» (p.112) - «re-re-remourir» (p.112) - «fantastique biscornu trompe-l'œil» (p.118) - «trophées, armures, étendards» (p.121) - «princes ducs et gangsters» (p.121) - «trous, cachettes, oubliettes» (p.121) - «dans la vase, dans les sables, dans le roc» (p.121) - «sapristi sapeurs cachottiers» (p.121) - «tourelles, beffrois, cloches» (p.121) - «aéro-aquo-terrestre» (p.144) - «durs purs sûrs» (p.147) - «à bout, injurieuses, râlantes» (p.150) - «tout suants, poilus, puants» (p.175) - «loquedu tordu ruine» (p.176) - «idiotie ronchonnerie tonnerre» (p.188) - «ligotés, embarqués, ramenés» (p.198) - «téméraire-risque-tout-nouille» (p.199) - «malles ! monceaux ! monticules !» (p.200) - «faux fourrés, fausses haies, faux épouvantails» (p.200) - «champion vicieux provocateur» (p.207) - «pionniers-brindilleurs-ramasseurs» (p.223) - «sacrées tressautées vibrées» (p.282) - «opposants dénigrants grotesques» (p.254) - «voleurs pillards jaloux» (p.309) - «austères et souriantes et sérieuses» (p.309) - «angoissé nerveux anxieux de tout !... pour tout !... tout le temps !» (p.311).

#### Des antithèses :

- «Je vis encore plus de haine que de nouilles !» (p.104).
- Les «passeurs» sont «hâbleurs, provocateurs, vantards, et puis tout soudain, tout humbles, rampants... caméléons, vipères, couleuvres... ils étaient tout... vous les fixiez, ils muaiient devant vous, là, de les regarder !...» (p.195).

#### Des répétitions :

- De mots : «looping... looping rafales... rafales... ricochets» - «morphine morphine» - «tout de même... tout de même» - «qui qui se tapera le plus de ganetouses qui qui pissera au plus loin qu'eu !» - «Joyeuses ! primum ! Primum !» - «trains sur trains... troubades et troubades» ; «l'article 75 au cul» (p.11, 109), «au pouët» (p.12), «au trouf» (p.14), «au fouët» (p.14), «au prose» (p.114) - «la si frêle pleurante Clotilde», «la si frêle en larmes Clotilde» (p.208).
- De propos : on lit, page 130 : «Je suis doué fidèle... fidèle, responsable... responsable de tout !», et, page 173 : «dévoué responsable que je suis» ; on lit, page 146, que la voiture de Doriot fut «criblée, dentelée» (p.146), et de nouveau, page 170, qu'elle fut «comme cisaillée de bout en bout, ciblée menu, une dentelle !».

### Des traits d'humour :

- Avec «fâchiste» (p.55), Céline joua sur la prononciation de «fasciste» pour en faire quelqu'un qui fâche !
- Protestant contre la prééminence des écrivains communistes, il prétendit qu'il aurait plus de succès s'il s'était «appelé Vlazine [nom slave créé à partir de «vaseline», avec un sous-entendu sexuel]... Vlazine Progrogrof [...] né à Tarnopol-sur-Don», et s'il avait écrit le "Voyagski" (p. 60-61).
- Le médecin pauvre prétend : si vous «allez voir un malade à pied... vous l'insultez ! le malade vous chasse !... plaignez-vous !» (p.62).
- Sigmaringen est appelé «*Siegmaringen*», «*Sieg*» signifiant «victoire» en allemand, alors que s'y révéla la déroute du "Troisième Reich" et des collaborateurs français ; il faut signaler que, en fait, Céline reprenait le jeu de mots qu'avait déjà fait Aragon dans son poème de 1945 : "Les neiges de *Siegmaringen*" !
- Les Hohenzollern sont de «*fieffés rapaces*» (p.117), à la fois nantis de fiefs et très rapaces !
- «*La bombe est qu'un moment de colère tandis que la question de bottes est vraiment le permanent problème !*» (p.182).
- Céline, se disant obligé de continuer à écrire des livres, se montre en artiste d'un cirque où, après cette musique : «*trompettes et grosse caisse !*», on lui ordonnerait : «aux agrès, vieux clown ! et que ça saute ! plus haut !... plus haut ! vous êtes un petit peu attendu ! le public vous demande qu'une seule chose: que vous vous cassiez bien la gueule !» (p.210).
- Racontant le repas servi par Abetz, il ironise : «*On nous sert un rond de saucisson, un rond chacun... alors mon Dieu, qu'on s'amuse !*» (p.245).
- Comme il y avait, dans le ciel de Sigmaringen, des avions de la R.A.F. qui n'auraient pris que des photos, il imagine cette invitation : «*faites-vous filmer face, profil, derrière, par la R.A.F.*» (p.282).
- S'il prévoit l'arrivée des Chinois en France, il pense qu'ils y seront rapidement transformés : «*Trois semaines en Touraine, je vous les redonne ! je vous les ramasse à la cuiller... ils seront tous mûrs pour les "complexes"... les Chinois terribles !*» (p.287).
- En cas de catastrophe, il propose un secours : «*Je vous le dis, si vous y pensiez pas, que vous vous trouviez un prochain jour sous des myriattonnes de décombres, expirant beuglant troglodyte... finie taupe !... [...] ma "lampe-poigne" vous sauvera la vie !*» (p.305).

Surtout, des hyperboles : On voit Abetz reprocher à Céline : «*vous exagérez toujours ! tout !*» (p.245) ; il se défend : «*Je parais un peu exagérer... du tout ! du tout !*» (p.270). Pourtant...

-Devant l'augmentation du prix des choses, il s'exclame : «*Ce que la vie a pu devenir !... un chef-d'œuvre de ne pas crever !*» (p.33).

-Il signale : «*cette bon dieu de trouille me fige le bic*» (p.38).

-Il qualifie d'«*Apocalypse*» (p.39) la déroute de l'armée française en 1940.

-Ce qu'il voit sur le bateau-mouche lui inspire un «*ouragan d'"ouah"*» (p.79).

-Se souvenant de son enfance, il indique que, en ce temps-là, les enfants recevaient des «*tornades de beignes*» (p.80) ; que «*le Passage Choiseul*» était «*la plus énorme cloche à gaz de toute la Ville Lumière !*» (p.81).

-Ayant été atteint par le paludisme au Cameroun, il estime qu'il devrait bénéficier d'une réforme de «*130 pour 100*» (p.102), alors qu'il n'y était pas soldat !

-Envahi par la fièvre, et suant, il dit «*être à tordre*» (p.162), déclare : «*Je voudrais que le lit croule !... que j'y ouvre une brèche ! une voie d'eau !... que je m'enfonce avec sous les ondes !*» (p.103).

-Pour lui, les obsédés sexuels sont des «*damnés du fias*» (p.103).

-Il raconte que passaient au-dessus de la ville «*des mille et mille "Forteresses"*» (p.117), des «*forteresses volantes*» qui infligeaient «*déluges sur déluges*» de bombes (p.35). Il donne ce tableau : «*Au Ciel, très haut aux nuages, et plus bas au ras des toits, [...] c'est le tonnerre de Dieu perpétuel*» (p.165). Les effets des bombardements étaient «*volcans éteints, ranimés, rephosphorés, rerémouladés ! [...] les faubourgs dans les cathédrales !... locomotives dans les clochers !... perchées ! Satan-bamboula !*» (p.35). Il évoque des «*myriattonnes de décombres*» (p.9, 305). Il veut nous faire

croire que le Danube, «petit fleuve si violent, si gai, éclaboussant, jetant sa mousse jusqu'au haut des arbres !» (p.142), recevant des bombes lâchées par les avions de la R.A.F., «en bouillait» (p.147).

-Truman est qualifié de «cosmique Landru» [voir plus loin] (p.118).

-Pour Céline le Château est «une fantastique monstre boutique, grande mettons, trois fois Notre-Dame !... et tout d'équilibre sur son roc !... et penchée !» (p.127) ; il présenterait «des cache-cache et ombres à se faire poignarder, vraiment mille fois !... et rester dessécher des siècles !» (p.123) ; s'y seraient trouvés «des assassins tous les coins» (p.126). Dans l'appartement de madame Mitre, il remarqua une «poudreuse» sous laquelle on aurait pu «cacher vingt hussards» (p.157). Prévoyant que l'édifice allait s'écrouler dans le Danube, il imaginait et que, à ce moment-là, le tintement de ses cloches ferait que les pins de la Forêt Noire «culbutent de vibrer !... partent aux avalanches !» (p.127), puis que le château dériverait dans le fleuve jusqu'«au delta, là-bas !» (p.127), dans la Mer Noire !

-S'intéressant aux Hohenzollern, il déclare qu'ils auraient été coupables «de plus de mille meurtres par jour ! et pendant onze siècles !» (p.123). Alignant «Guillaume I, III, IV» (p. 294), il en crée qui n'ont pas existé !

-Il prétend avoir «vu la capilotade de bien des Empires» (p.133).

-Il affirme que les animaux savent «à vitesse-lumière !» (p.143).

-Il était logé au "Löwen" dont les «W.C.» ne «désemplissaient pas», débordaient sur le palier, ce qui avait pour conséquence que «tout l'escalier dégoulinait» (p.151), et qu'éclata une «bombe de merde» qui provoqua «un geyser plein de couloir», une «cascade plein l'escalier», «des torrents de raves», ce qui ne l'empêche pas de prétendre : «j'insiste pas» (p.150-151) ! Plus loin, il reprend le sujet : «Les chiotts» du "Löwen" «débordaient à flots, cascadaient plein l'escalier !» (p.269).

-Du fait des bombardements, «tout le "Löwen" tanguait vacillait sous les "Armadas" Londres, Munich... de ces vrombissements, mille moteurs, que les tuiles voltigeaient plein l'air !... miettes à la chaussée, au trottoir !» (p.167).

-Il y aurait eu à Sigmaringen «quarante-six sortes d'espions» (p.153), «des complots à remuer à la pelle» (p.154).

-Madame Mitre aurait reçu «dix mille... cent mille plaintes par jour !» (p.153).

-Toutefois, Céline pense que, à Londres, «centuple les dénonciations !» (p.153).

-À Sigmaringen, on craignait l'arrivée des «Sénégalais coupe-coupe» de l'armée Leclerc qui, à Strasbourg, auraient procédé à des «décapitations en série», au point qu'y coulait «le sang à flots, plein les ruisseaux» (p.142), ainsi qu'à des pendaisons qui faisaient des «guirlandes farandoles de pendus» (p.204). Par ailleurs, «les fifis mènent l'Abattoir !» (p.171).

-Les réfugiés étant soumis à la brutalité des Allemands, les dogues de «Frau Raumnitz» auraient été «des buffles !» (p.166), tandis que «les S.A», «de ces énormes armoires à muscles et méchants butés, fronts de gorilles» (p.183), auraient été «des pires brutes [...] pires anthropophages que les Sénégalais de Strasbourg» (p.184), auraient porté «des pristis de Mausers comme ça ! modèle "canon de poche"!» (p.183), «de ces sortes de revolvers-canons» (p.176).

-Arrivaient à la gare «des vieilles à fils quelque part», «habillées [...] en loques de cadavres» (p.181), des mères de soldats perdus en Allemagne.

-Des réfugiés voulaient aller à Constance, à la frontière avec la Suisse, «féeerie de Vie ! nous on était tous dans la Mort !» (p.197).

-À la gare, on «rute et sperme sans regarder ! total aux anges ! famine, cancers, blennorragies existent plus ! [...] toute la salle et la buvette se passent entre-passent poux, gale, vérole et les amours ! fillettes, sucettes, femmes enceintes, filles mères, grand-mères, tourlourous ! toutes les armes, toutes les armées, des cinquante trains en attente» (p.171). Comme on «faisait pipi» contre le piano, Céline n'avait «jamais vu un instrument tant dégouliner» (p.179).

-Quand Laval se présenta à la gare, les gens l'«interpellaient trop [...], ses revers de veston, se pendaient après [...] le tiraillaient par les manches, lui écrasaient à dix les pieds !» (p.186).

-À l'égard de Laval, Céline se dit : «Il fallait que je le félicite, et pas qu'un peu !... énormément !» (p.253) ; mais il lui reproche «d'avoir sauvé [...] cent autres ! mille autres !» et pas lui (p.260).

-Bichelonne est un «génie» qui s'était occupé des trains, «entreprise d'Hercule» (p.261).

-Céline s'apitoie sur «la si frêle pleurante Clotilde», «la si frêle en larmes Clotilde» (p.208).

- Il rencontre un «énergumène» qui lui donne une «tape sur l'épaule ! à vous tout luxer, disloquer ! la poignée de main, la vigueur que vous houlez, tanguez, vous savez plus !» (p.209).
- Frau Frucht avait «la bouche pulpeuse-avaleuse», «la bouche à avaler le trottoir, l'édicule et tous les clients, et leurs organes et les croûtons !... les yeux?... de ces braises !... l'ardeur fonds de volcans pas éteints... terribles dangereux !» (p.273) ; c'est qu'elle «avait la ménopause ardente, trémoussante, bouffées de chaleur et rages de cul» (p.271).
- Abetz, qui était «occupé de cent côtés, par cent vainqueurs», aurait été «quand même, Dieu, Diable, les Apôtres, le consciencieux loyal Allemand, honneur et patrie !» (p.245).
- Céline, qui a constaté la perte des «certitudes en la Victoire» (p.133), devant les convaincus de la «victoire allemande», ne laissait «paraître un quart de dixième de petit doute» (p.209).
- Il indique que «le moindre milligramme d'allumette... vous saviez ce qui vous arrivait !» (p.214) : il pouvait produire une déflagration.
- Il signale que, «dans toute l'Allemagne, au moment, vous trouviez pas une épingle à cheveux» (p.225).
- Dans le camp de Cissen, il y aurait eu des gales qui sont des «insectes !... positivement labourants ! ... des gales "terrassières"» (p.240).
- Il constate : «Tel condamné à mort, qui sue tremble trempe à griffonner mille mille horreurs sur tel et tel autre paria, voué à la torture» (p.153-154).
- Le voyage à Hohenlychen s'est fait dans le train du «Shah de Perse» qui aurait eu des «rideaux d'une tonne» (p.290), des «ornements-chimères» (p.294).
- Avec «les énormes gros sacs de boules... pains» qui y sont hissés, il y a «de quoi nous bâfrer 110 ans !» (p.300).
- La violence des enfants à l'égard des Français est telle que Céline se dit : «On aurait plus de pieds» (p.303).
- Du fait de la neige, le train avance si difficilement que «les roues doivent être devenus carrées» (p.304).
- Parlant de l'Épuration, Céline mentionne le malheur qui lui est arrivé rue Girardon, le sac de son appartement, le vol des meubles et des manuscrits, et imagine : «les pirates de la Butte Montmartre voulaient me saigner, que mes tripes dégoulinent la rue Lepic» (p.9). Selon lui, ses ennemis sont allés jusqu'à le «débiter en gibelotte» (p.11). Il dramatise : «Les Français, la France entière, voulaient me voir écartelé» (p.25). Il prétend que «les épurateurs», «ivres de vengeance» (p.38), non seulement l'avaient volé, mais l'«auraient empalé en plus, c'eût été vraiment la Jouissance !» (p.310). Il affirme : «c'est vous empaler qu'on vous veut» (p.269). Il se réjouit d'avoir échappé au «grand hallali "collabo"... le tout-délire d'Épuration» (p.44). Il n'aurait pas voulu être abattu «après quinze ans de chasse à courre» (p.74). Il mentionne «les centaines de mille bourriques qui [l'] ont pourchassé des années, d'une prison l'autre» (p.75). Il aurait alors eu «toute l'Europe au cul» (p.78). Il affirme qu'il a «été accusé, par Tartre et cent périodiques renseignés d'avoir vendu le Pas-de-Calais» (p.72) ; qu'on le déclarait «vendeur de ceci !... de cela !... de toute la Ligne Maginot [voir plus loin] ! les caleçons des troupes et caca ! généraux avec ! toute la flotte, la rade de Toulon ! le goulot de Brest ! les bouées et les mines !... grand bazardeur de la Patrie !» (p.157). Il révèle que, pour ses ennemis, il est «le monstre et vendu le pire de plus pire ! qui dépasse les mots !... que la plume éclate [souvenir de Rimbaud : «Oh que ma quille éclate !?】!» (p.157). Il évoque des intellectuels qui se demandent «si des fois, dans le cours des temps... il avait jamais existé... une espèce, une clique, une voyoucratie, aussi haïe, maudite que nous, aussi furieusement attendue [...] pour nous passer aux banderilles, grillades, pals?» (p.119). Il considère que «le calvaire d'"adolfins" fut plus infinité féroce que toutes les autres vengeances réunies ! aussi sensââ que la bombe H ! [...] super hallali ! mise à mort formid !... et tout le temps ! queue de poisson !... qu'aucun de nous en verra le bout !...» (p.120). Il se plaint de son «destin de se faire rissoler les tripes, hachurer le sexe, retourner le derme... la belle histoire !» (p.125).
- Victime lui aussi de l'Épuration, Émile avait été «décarpillé» par la foule, et «faisait insecte-monstre», «en hachis qu'ils l'avaient mis» (p.89) ; enseveli dans un cimetière (d'où le nom qui lui est donné : «Émile-Cimetière», p.91), il avait su «s'extirper de trous énormes ! cratères, fondrières, des vrais

*Panthéons sens dessus dessous !»* (p.89) ; mais a «tant rapetissé... recroquevillé... brisé et tordu sous lui-même en au moins quinze ou vingt endroits... comme ça, rotatif sous lui-même» (p.94).

-Le Vigan aurait, lors du procès intenté à Céline, déclaré qu'il était «le plus pire fumier de vendu traître qu'il avait connu» (p.96).

-Parlant de son séjour au Danemark, Céline rapporte que les Danois s'étaient demandé s'il n'avait pas vendu «au moins les défenses des Alpes» (p.109). Il qualifie la prison de Copenhague de «cercueil vertical, fermé à clef» (p.27). Il prétend que, alors, il était déjà «centenaire» (p.28) ; que, «après huit mois de trou... déjà ! [il partait] en lambeaux !» (p.114).

-L'écrivain se dit victime d'éditeurs qui sont de «sales satanés pingres bas de plafond» (p.109), des «acrobates d'arnaque» dont les «filouteries sont si terribles imbriquées au poil ! si emberlifiquées parfaites que ce serait l'Asile, toutes les camisoles, que vous d'aller tenter d'y voir !» ; ces «monstres» le mettraient «en hardes, la langue pendante aux pavés» (p.309). En contrat avec Gallimard, il se plaint du «bagne Gaston» (p.12). Il accuse «Achille Brottin» de lui imposer des «pactes d'Apocalypse» (p.30). Il estime qu'il aurait du succès s'il sortait «des plis de n'importe quel "Rideau de fer"» (p.22). Il craint que, son livre, on voudrait le «'re-writer" au trognon ! à l'os ! à l'atome !» (p.132).

-Promettant : «Ma tête sur le billot» (p.173), il acceptait d'être décapité s'il était prouvé que ce qu'il dit n'est pas vrai.

-Il considère que, à Sigmaringen, il s'est trouvé à un de ces «moments [...] où l'Histoire [...] ouvre ses Dancings d'Épopée ! bonnets et têtes à l'ouragan ! slips par-dessus les moulins !» (p.171).

-Il annonce que «la bombe Gigi.... Z... Y,...» pourrait réduire Paris «en poudre», mais qu'il «y aura encore de ces bonbonnières, de ces petits boudoirs cent mètres sous terre» (p.163).

-Décrivant des femmes qui sont des «débilités [sic] monstres», il considère que «ces objets d'amours seraient à se faire couper les burnes, tout éœurés neurasthéniques, les plus pires priapiques gibbons !» (p.176).

-Il regrette le temps où il y avait des femmes qui étaient de «véritables ardentes, croupes de feu» (p.273).

-«La reprise des Ardennes» fit croire aux gens de Sigmaringen «qu'on était en Apothéose» (p.237).

-Alphonse de Chateaubriant se livra à un «bombardement par assiettes» (p. 250).

-Le médecin imagine «une rigolade de tréponème, qui pousserait sur désinfectants !» (p.177). Par contre, il sait que, s'il se trompe de médication, son «opéré se sauve en gueulant, ventre grand ouvert, traînant ses tripes... emportant tout ! bistouris, masque, ballon, compresses !... viscères au vent !...» (p.237-238). Aussi prévoit-il les sanctions qu'il pourrait subir : «Assises?... 10<sup>e</sup> Chambre [tribunal de Paris qui le poursuivait pour trahison]?... Buchenwald? Sibérie?» (p.13). Il dit avoir reçu d'une malade mécontente des «tombereaux d'insultes !» (p.64). Il se plaint : «Le plus déjeté de mes assistés est un gâté si je me compare... et tout travaillant plus que lui !... énormément plus !» (p.31). Du fait de sa pauvreté, il affirme : «il me faudrait la "Chase National", et un compte comme ça !» ; il s'estime plus pauvre que le personnage imaginaire, au nom significatif, «Julien Labase» qui est «manœuvre-balai... forçat de choc» (p.309).

On peut encore relever ces formulations originales :

-Céline dénonce «la horde chacale plein la salle» (p.84) déchaînée lors de son procès.

-Le Panthéon étant l'œuvre de Soufflot, les vers qui s'y attaquaient aux cadavres entreposés, Céline les appelle «Soufflot-goulus» (p.105)

-Bonaparte, comparé aux Hohenzollern, «fait un peu demoiselle, traits fins, mains chochottes, fragonardes» (p.125).

-Alors que, à Sigmaringen, du pain avait été promis aux réfugiés, il n'y eut «pas plus de "boules" que de beurre au chose ! [...] pas plus de pain que de saucisson» (p.138).

-Des paroles prononcées à mi-voix sont «genre "fidèles à la Sacristie"» (p.199).

-Le gardien du «Fidelis» est un «galeux à furoncles» (p.215).

-Odette Clarisse est une «petite Gyp» (p.226) par allusion à l'écrivaine de ce nom.

-«Claudine à l'école» (p.317) est une allusion au roman de Colette, sensible portrait d'une enfant.

-Les journalistes «se branlent infini sur les pauvres mineurs de fond» (p.227). Ailleurs, Céline reconnaît n'intéresser que «les discuteurs infinis» (p.269).

- Parlant de son activité de médecin, il note : « Vous avez le diable et sa marmite » (p.237), allusion à la légende voulant que le diable prépare ses maléfices dans une marmite ; plus loin, on lit : « pas faire basculer la marmite !... que vous verriez plus que les diables ! » (p.242).
- La voix d'Alphonse de Chateaubriant marquait « l'urgence affectueuse » (p.247).
- Bichelonne étant bouleversé, il « bé...gaye ! » (p.259).
- Plutôt que « *primum vivere* », Céline propose « *primum gamberger* » (p.267).
- Il se moque de la versatilité des Français : « les pithécanthropes changent de mythe ! » (p.269).
- Selon Traub, son « *Hostau est un enfer !... une lutte, un pancrace entre les services !* » (p.279).

D'autre part, Céline effectua un important travail sur les sonorités. On remarque de nombreuses paronomases : « chiasse aux chausses » (p.39) - « brouillagineux » et « débrouillaginer » (p.78) - « cloches, coches à touristes » (p.79) - « mômes mines mie de pain » (p.81) - « la horde chacale plein la salle » (p.84) - « aimant animal » (p.86) - « bigre bougre » (p.96) - « la Triolette aux cabinettes » (p.110) - « L'article 75 au prose, prousteraient-ils ? » (p.114) - « sapristi sapeurs » (p.121) - « Adolf, catastrophe » (p.122) - « Gott à la botte ! » (p.125) - « roublard, doublard » (p.140) - « faux-fuyards, foireux » (p.150) - « tremble trempe » (p.153) - « perroquettes, blanquettes » (p.154) - « vagineux vide » (p.161) - « buffles ! mufles » (p.166) - « fillettes, sucettes » (p.171) - « toutes les armes, toutes les armées » (p.171) - « les plus pires priapiques » (p.176) - « camemberts verts et vers » (p.189) - « les desseins, les dessous » (p.190) - « maquillés ! masqués "mi-carême" » (p.195) - « pauvrette seulette » (p.196-197 - ) - « malles ! monceaux ! monticules ! » (p.200) - « raps, rapines » (p.200) - « frontières, fondrières » (p.200) - « vatelavé salé » (p.217) - « saxons ! cochons ! » (p.294) - « gaminets mollets nus poilus » (p.308).

De plus, Céline insista sur des ordres donnés en allemand, sur les bruits soudains et violents des explosions, rendant donc une certaine rudesse de la réalité historique. Par ailleurs, il sut faire entendre la musique ambiante et récurrente, qui vibre par bribes : d'une part, il évoqua la chanson « *Lili Marlène* » (p.171, 174, 175, 178, 180, 183), qui, pour lui, est « *l'air vraiment qui a fait fureur à travers les cyclones et les pires destructions de nations... toutes les armées d'un côté, l'autre* » (p.180), dont sont même répétées les notes : « *La ! La ! sol dièse !* » (p.171, 183), comme est transcrise la « *chanson de clochettes* » des enfants dans le train : « *tigelig !... ding ! digeligeling !* » (p.301).

\* \* \*

Dans ce monologue inouï qu'est « *D'un château l'autre* », Céline radicalisa le travail de créativité verbale qui l'avait imposé dès la sortie de « *Voyage au bout de la nuit* ». Il bouscula la langue officielle parce qu'il voulut dire ce que, à ses yeux, elle n'osait plus dire et qui, pourtant, était là. Il lui fallait dépasser le discours convenu pour aller au plus profond de l'humain. Il se livra à une verve torrentielle, sut rendre le délire sous les bombes qui s'était emparé des damnés de Sigmaringen, déroula toute la cavalcade macabre de la guerre et du désespoir, rendit par l'incohérence du texte l'incohérence d'un monde brisé en mille éclats par la guerre, d'un monde en feu, où les êtres sont fous, où les mots crépitent et brûlent.

Au terme de cette étude, il apparaît que les récriminations de Céline contre Loukoum « *le châtreur* », qui, à l'égard de son texte, aurait voulu le « *'re-writer* au trognon ! à l'os ! à l'atome ! » (p.132), n'avaient pas lieu d'être puisque, de toute évidence, on a laissé tel quel l'*«ours»* (p.40) de cet ours mal léché qu'était Céline, et on l'a imprimé avec tous ses défauts !

---

## L'intérêt documentaire

*'D'un château l'autre'* est un livre où sont prodiguées des informations dont il faut essayer de rendre compte en suivant simplement le fil de l'Histoire, Céline ayant le sentiment d'avoir été placée à un de ses carrefours ; puis en réunissant les appréciations données, d'une part de l'Allemagne et des Allemands, d'autre part de la France et des Français ; enfin en s'intéressant aux activités du médecin qu'était Céline.

\* \* \*

### Le fil de l'Histoire

Différentes époques sont évoquées par des mentions qu'on peut citer, classer et commenter :

#### La Grèce antique avec ces mentions :

- l'appel à «*Hippocrate*» (p.61), «le père de la médecine» ;
- les œuvres d'art qu'offrent le Château : «*Apollons porphyre !... Vénus ébène ! [...] et les Dianes Chasseresses ! des étages entiers de Dianes Chasseresses !... d'Apollons !... Neptunes ! [...] Cupidons !*» (p.127) ou l'appartement de Mme Mitre : «*gorgones*», «*les Muses*» (p.157) ;
- la référence à «*Sisyphe*» (p.151), vraisemblablement inspirée par le livre de Camus ;
- la mention de l'*«Aède»* (p.249), poète épique dans la Grèce primitive ;
- surtout avec «*Caron*», Céline imaginant ses ennemis «*chez Caron*», donc en Enfer où ils sont suppliciés, et espérant «*qu'ils crèvent avant [lui]*», proposant donc une adaptation de Charon, pilote de la barque des Enfers, vieillard à l'aspect revêche, sale et peu conciliant, ne laissant passer que ceux qui pouvaient payer leur voyage.

#### La Rome antique avec ces mentions :

- «*Le Forum*» (p.186) : «place de Rome où se discutaient les affaires publiques».
- Le «*Cirque Romain*» (p.230), édifice public où étaient organisés des courses de chars et de chevaux attelés ou montés, des combats de lutte ou de boxe, des combats de gladiateurs.
- Les «*délices de Capoue*» (p. 254) qu'avaient goûts les soldats d'Hannibal lors du siège de cette ville en 216 avant Jésus Christ, au point d'être moins forts, moins préparés à la guerre, à cause des nombreux plaisirs auxquels ils s'étaient abandonnés.
- «*Jules César*» (-100-44) : Laval aurait défini «*le désordre*» en disant : «*c'est un Jules César par village !... et vingt Brutus par canton !*» (p.258). Ailleurs, «*le coup de César*» (p.74) est une allusion au passage du Rubicon que Jules César osa contre la volonté du Sénat, ce qui constituait un véritable coup d'État.
- «*Messaline*» (p.273) : troisième épouse de l'empereur romain Claude à laquelle on a attribué une conduite scandaleuse qui finit par provoquer sa perte.
- Tacite (58-120), l'historien romain qui fit de ses œuvres des documents psychologiques et des textes littéraires ; d'où ces propos : «*les indiscretions, Tacite s'en chargera*» (p.126) - «*je veux pas être plus fort que Tacite*» (p.127) ; d'où la mention de «*Rome-la-Prusse*» (p.127), cette assimilation des deux États pouvant avoir été inspirée par la référence à Tacite.

#### Le Moyen Âge avec ces mentions :

- «*Agobart, évêque de Lyon (632)*» (p.243).
- Dagobert (p.142, 150) et son ministre, saint Éloi (p.142) devenu «*saint Éloy*» (p.150).
- Charlemagne et son neveu, Roland (p.246).
- La prétention : «*Toutes les impostures commencent à l'an 1000*» (p.150).
- Les «*preux*» (p.246) et les «*trouvères*» (p.126).
- Les «*Chevaliers Siegfriedo-Graal*» (p.135), invention fantaisiste d'un groupe qui se serait donné comme modèles deux forts éléments de l'esprit médiéval allemand : Siegfried, héros légendaire de la mythologie nordique (parmi ses exploits il y a «*la mort du dragon*» que Céline cite p.117), et le Graal

(p.213), vase ayant recueilli le sang du Christ, et qui devint un objet mythique de la légende du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde.

-«*Barberousse*» (p.124), empereur d'Allemagne (1152-1190).

-«*Saint Louis*», qui est épingle : «*la vache !... pour lui qu'on expie !*» car il imposa le baptême à des juifs, que Céline appelle «*Israéliens*», «*dans notre cher midi de notre chère France*» (p.120).

-«*Guillaume Tell*» (p.193), héros défenseur de l'indépendance de la Suisse au Moyen Âge.

-Les «*cathares*» (p.206), adeptes d'une hérésie partie d'Albi d'où leur nom d'«*Albigeois*» (Céline s'est amusé à faire de son «*évêque cathare*» un «*évêque d'Albi*»).

-Les grandes figures de l'amour courtois que sont «*Héloïse, Laure, Béatrice*» (p.197).

-Les poètes Charles d'Orléans (p.222) et Christine de Pisan (p.159).

-Jeanne d'Arc (p.310).

-Surtout, le tableau du château des Hohenzollern (voir plus loin), Céline indiquant d'ailleurs : «*vous comprenez tout le Moyen Âge si vous avez un peu vécu à Siegmaringen*» (p.133).

#### Le XVIe siècle avec ces mentions :

-Les «*super-hommes de la Renaissance*» (p.260) dont «*Christophe Colomb*» et «*Cortez*» (p.83).

-«*Affaire de science et de conscience*» (p.7) qui est un rappel du précepte de Rabelais : «*Science sans conscience n'est que ruine de l'âme*».

-«*Cervantès*» (p.41) qui écrivit la première partie de «*Don Quichotte*» alors qu'il avait 63 ans.

-«*François Ier*» (p.143).

-«*Du Bellay*» (p.222).

-«*Louise Labé*» (p.222).

-«*Dürer*» (p.189, 190), peintre et graveur allemand.

-«*Labourages ! pâturages !*» (p.143), rappel de la fameuse formule : «*Labourage et pâturage sont les deux mamelles dont la France est alimentée*» de Sully, ministre de Henri IV.

#### Le XVIIe siècle avec ces mentions :

-«*Sydenham*» (p.112), un médecin anglais qui fut très novateur.

-«*Fier Artaban*» (p.11), reprise de la formule traditionnelle «*fier comme Artaban*», référence au personnage extrêmement arrogant dans le roman de La Calprenède, «*Cléopâtre*» (1658).

-«*Richelieu*» (p.110), en tant que fondateur de l'Académie Française.

-«*Louis XIV*» (p.110).

-Les citations de La Fontaine : «*selon que vous serez*» (p.48) empruntée à «*Les animaux malades de la peste*» - «*bâtir à cet âge !*» (p.189 - en fait : «*Passe encore de bâtir mais planter à cet âge*» dans «*Le vieillard et les trois jeunes hommes*»).

-Le personnage de Charles Perrault, «*Barbe-bleue qui nous casse les pieds, ses six rombières dans un placard ! qu'est-ce qu'il allait fonder avec ?*», dont Céline pense qu'il fait piètre mine en étant comparé aux Hohenzollern (p.123).

-«*Saint-Vincent*» (p.64), c'est-à-dire saint Vincent de Paul, une figure du renouveau spirituel et apostolique du catholicisme français du XVIIe siècle ; qui, prêtre et fondateur de congrégations, œuvra tout au long de sa vie pour soulager la misère matérielle et morale.

-«*Maintenon*» (p.64) qui désigne Mme de Maintenon, l'épouse morganatique de Louis XIV (cependant, on ne comprend pas pourquoi Céline lui attribua «*caprices et colères*» car elle est connue, au contraire, pour sa patience, son habileté diplomatique et sa grande vertu !).

#### Le XVIIIe siècle avec ces mentions :

-Marivaux (p.173, 222) et le «*marivaudage*» (qui serait propre à la France : «*le marivaudage, croyez-moi, est notre bien ultime aimable cléf !... Amérique, Asie, Centre-Europe ont jamais eu leurs Marivaux ... regardez ce qu'ils présentent, éléphantins ! balourds maniéreux !*» [p.173]).

-«*Legouvé*» (p.222) qui est le poète Gabriel-Marie Legouvé (1764-1812).

-«*Le divin Sade*» (p.115).

-«*Soubises sans lanterne*» (p.244), allusion au prince de Soubise qui, pendant la guerre de Sept Ans, lors de la bataille de Rossbach (5 novembre 1757), aurait perdu son armée, et l'aurait cherchée la nuit, une lanterne à la main, pour tomber sur l'armée ennemie (p.231).

#### La Révolution avec ces mentions :

-«*Girondins*» (p.119), membres d'un parti qui se forma en 1791 autour de quelques députés de la Gironde, qui furent élus surtout par des provinciaux, et qui, plus modérés que les «montagnards», défendirent l'idée du rôle à jouer par les administrations locales, s'opposèrent à la guerre à outrance et à la mort du roi.

-«*Encore une minute s'il vous plaît, Monsieur le Bourreau*» (p.39), phrase qui aurait été prononcée par Mme du Barry, ancienne favorite de Louis XV, au moment de son exécution par la guillotine, place de la Concorde, en 1794.

-«*Louis XVI place de la Concorde*» (p.286) où il fut guillotiné.

Bonaparte avec cette comparaison aux Hohenzollern où il «*fait un peu demoiselle, traits fins, mains chochottes, fragonardes*» (p.125), et «*Napoléon*» avec la mention des partisans qu'il aurait gardés, «*une fois Sainte-Hélène*» (p.120).

#### Le XIXe siècle avec ces mentions :

-«*Victor Hugo*» à «*Guernesey*» (p.157) ; est cité aussi son personnage de son roman ‘*Notre-Dame de Paris*’ quand Goebbels est traité de «*Quasimodo criminel*» (p.287).

-«*Musset*» (p.222).

-«*Marceline*» [Marceline Desbordes-Valmore] (p.159), poétesse française.

-«*Daudet*» (p.230).

-‘*Madame Bovary*’ (p.63), le roman de Flaubert, où Charles Bovary est un très médiocre étudiant, qui échoua une première fois à l'examen, et ne réussit qu'à passer celui d'officier de santé qui permettait à l'époque d'exercer la médecine sans avoir le titre de docteur en médecine, le médecin qu'est Céline se voyant «*plus bas que Bovary*».

-‘*La dame aux camélias*’ (p.157) d'Alexandre Dumas fils ; d'où l'évocation de «*dames aux camélias très languides*» (p.22).

-“*Les cinq sous de Lavarède*”, un roman d'aventures coécrit par Paul d'Ivoi et Henri Chabrillat paru en 1894, qui fut le premier roman d'une série d'aventures intitulée “*Voyages excentriques*” ; Lavarède y relève le défi de réussir à faire le tour du monde avec seulement cinq sous (soit vingt-cinq centimes) en poche, en un an, jour pour jour ; il «*passait d'un pays à l'autre à travers mille un avatars [sic] terribles !*» (p.35).

-“*Carmen*”, l'opéra de Bizet dont est cité le fameux air : «*l'amour est enfant de bohème !*» (p.172).

-‘*La Chevauchée des Walkyries*’, célèbre air de l'opéra de Richard Wagner, “*Die Walküre*” (“*La Valkyrie*”), les Walkyries étant des guerrières des mythologie germanique et nordique.

-«*Arago*» (p.261), astronome et physicien que Céline qualifie de «*génie*».

-Théodule Ribot, le fondateur de la psychologie comme science autonome en France, dont Céline cite cette déclaration d'une importance essentielle : «On ne voit que ce qu'on regarde et on ne regarde que ce qu'on a déjà dans l'esprit.» (p.193).

-«*Henri Poincaré*», mathématicien, physicien théoricien et philosophe des sciences, dont est cité la déclaration : «*Tout phénomène de la nature que vous pouvez pas mesurer existe pas*» (p.176).

-«*Tropman*» (p. 75, 125) qui est en fait Jean-Baptiste Troppmann, grand criminel guillotiné à Paris, le 19 janvier 1870.

-«*Henry*» (p.312), le colonel Henry, un des protagonistes de l'affaire Dreyfus, qui, enfermé dans la forteresse du Mont-Valérien, y est mort.

Le début du XXe siècle avec la mention du «*pope Gapone*» (p.75, 217), prêtre orthodoxe russe qui, très populaire, grâce à son éloquence et ses dons d'organisateur, fut l'inspirateur de la pétition des travailleurs de Saint-Pétersbourg du 9 janvier 1905 et le meneur de la manifestation lors de la journée du “*Dimanche rouge*” qui constitua le début de la première révolution russe de 1905-1907.

La guerre de 1914-1918 avec :

-Ce résumé : «*petit pioupiou ! la Gare de l'Est !... t'occupe pas ! saute !... deux millions de morts !*» (p.136) ;

-Les mentions de «*Poelkappelle-Flandres*» (p.295), endroit où Céline avait été blessé en 1914 ; de Pétain, général qui s'illustra à Verdun en 1916, et fut élevé à la dignité de maréchal de France en 1918 ; de «*Clemenceau*» (p.286) qui, en novembre 1917, fut nommé président du Conseil et, partisan farouche d'une victoire totale sur l'Empire allemand, forma un gouvernement consacré à la poursuite de la guerre, se voyant attribuer le surnom de «Père la Victoire» à l'issue du conflit.

Les années vingt avec la mention de «*Landru*», tueur en série qui exerça à Gambais (p.23, 118, 125 «*Le Landru timide de Gambais !... étriqué, furtif, à la cuisinière rafistolée [...] petit déchiqueteur de fiancées*», 128, 231), et qui fut guillotiné par le bourreau «*Deibler*» (p.125).

Pour les années trente, Céline retint d'abord 1934, année qui, pour lui, fut marquée par l'achat d'un «*complet Poincaré*», l'homme politique venant de «*lancer sa mode ! sa vareuse ! une coupe vraiment très spéciale*» (p.9), complet qu'il aurait encore porté en 1957 ! S'il parla d'«*orchidées pour Miss Morue*» (p.310), c'est du fait du succès qu'avait eu le roman policier de James Hadley Chase, «*Pas d'orchidées pour miss Blandish*» publié en 1939.

Plus sérieusement, Céline donna beaucoup de place au fascisme en France dans les années trente et quarante, dont ses tenants rejetaient la IIIe République, du fait de ses scandales à répétition, de son immoralité assumée, de sa franc-maçonnerie omniprésente, et allaient souvent être séduits par le nazisme. Céline, qui indiqua : «*Je vous cite que des noms de personnes mortes... je laisse les survivants tranquilles... les morts suffisent !... [...] les indiscretions, Tacite s'en chargera !*» (p.126), mentionna :

-Jacques Doriot : Après avoir été communiste, il fut le fondateur et le dirigeant du «*P.P.F.*» (p.121), le «Parti populaire français», principal parti politique d'inspiration fasciste français en 1936-1939 et l'un des deux principaux partis collaborationnistes en 1940-1944. Pour Céline, c'est «*le soi-disant plus fort parti des "partis d'avenir"*» (p.265). Durant la guerre, Doriot fut un partisan radical de la Collaboration, contribua à la création, le 8 juillet 1941, soit quinze jours après le déclenchement de l'invasion de l'U.R.S.S. par l'Allemagne, de la «Légion des volontaires français contre le bolchevisme» («*La L.V.F.*» [p.85, 89, 296]), soutenue par des partis collaborationnistes français. Il combattit personnellement sous l'uniforme allemand sur le front de l'Est, avec le grade de lieutenant de la «Waffen-SS». En 1944, à la Libération, il se réfugia en Allemagne où il tenta de mettre en place un «Comité de libération française» ; mais les ultras de la Collaboration qui, dans «*D'un château l'autre*», discutent dans la pâtisserie de Sigmaringen le considèrent comme un «*démagogue et crypto-coco !*», pensent qu'«*il redeviendrait coco !*» (p.286). Céline fit savoir : il «*n'est jamais venu*» (p.146) à Sigmaringen, y étant représenté par Sabiani (p.146) dont il raconta : «*le P.P.F. était le parti qui recrutait le plus*» (p.267), même si «*la permanence P.P.F.*», où se rassemblaient «*les adorateurs de Doriot*», «*la boutique à Sabiani [était] l'endroit le plus navrant du bourg*» (p.196). Il indiqua encore que Doriot fut tué lors du mitraillage de «*sa voiture, criblée, dentelée*» (p.146) ; «*ils l'avaient piquée sur la route, cueilli, lui, ses gardes du corps, et dactylos et photographes... rrac ! qu'ils se rendaient de Constance à une réunion des "Partis"*» (p.170), exécution que certains historiens estiment causée par des divergences entre nazis, tandis que d'autres penchent plutôt pour l'action de deux avions alliés en maraude, ce que croyait aussi Céline.

-Marcel Déat : Normalien agrégé de philosophie, journaliste et intellectuel, il fut député socialiste, exclu, en 1933, du parti S.F.I.O. pour ses doctrines de plus en plus autoritaristes et son soutien au cabinet Daladier ; il participa la même année à la création du «Parti socialiste de France», et devint le chef de file des néosocialistes, de plus en plus séduits par les modèles fascistes ; en 1936, il fut ministre de l'Air ; en 1939, il fut député du «Rassemblement anticomuniste» ; en 1941, il fonda le «Rassemblement national populaire» («*R.N.P.*»), parti «socialiste et européen» favorable à l'occupant nazi ; en 1944, il termina sa carrière politique comme ministre du Travail et de la Solidarité nationale

dans le gouvernement de Vichy, et il s'enfuit à Sigmaringen. Pour Céline, c'était un «géant de la pensée politique» qui «mettait au point un certain programme de l'«Europe Burgonde et Française», avec élections primo-majoro-pluri-différees» (p.147). Pour les ultras conversant dans la pâtisserie, il était «vraiment le seul idole valable ! le géant de la pensée politique !» (p.289). Il allait se réfugier en Italie où, converti au catholicisme, il finit sa vie dans la clandestinité.

-Marcel Bucard : Engagé volontaire, il se distingua par son courage au cours de la guerre de 1914-1918 (d'où l'indication : «héros de l'infanterie», [p.286]) ; puis il participa à l'agitation menée dans toute la France par des mouvements d'anciens combattants ; il fonda le "Mouvement franciste" en s'inspirant du fascisme italien, bascula dans l'antisémitisme, adhéra à la Collaboration, organisa, à partir de l'Allemagne, des commandos de saboteurs ; il allait être arrêté et fusillé le 19 mars 1946.

-Joseph Darnand : Il prit part à la Grande Guerre (d'où l'indication : «héros de l'infanterie», [p.286]) et à la campagne de France de 1940. Sous l'Occupation, il devint le secrétaire général et le véritable chef opérationnel de la Milice (p.172, 278) : dont Francis Bout de l'An [p.146] était le secrétaire général. Il choisit la voie de la collaboration totale avec l'occupant nazi en s'engageant dans la "Waffen-SS". Il allait, à la Libération, être jugé, condamné à la peine de mort et fusillé. Céline parle de ses «hommes» (p.121), les «commandos Darnand» (p.269) dont il se dit victime (p.269).

-Jean Anselme dit Boissel : Il avait été un héros de la Grande Guerre, plusieurs fois décoré, mutilé à 100 %, titulaire de la Légion d'Honneur. Il était devenu un architecte talentueux et renommé à la réussite rapide, dont les créations sont aujourd'hui classées. Mais, dès 1935, national-socialiste enthousiaste (en mai, il fut l'un des rares Français à prononcer un discours à Nuremberg), furieux théoricien de l'antisémitisme dit biologico-raciste, il fonda en 1936 le parti "Racisme International Fascisme", qu'il dota d'un hebdomadaire "Le réveil du peuple" où il fut un journaliste extrêmement combatif. Arrêté sur ordre de Daladier en octobre 1939, libéré le 10 juillet 1940, il reconstitua son mouvement, le "Front franc", et participa aux grandes manifestations racistes de la Collaboration parisienne. En 1941, il fut un des fondateurs de la "Légion des volontaires français contre le bolchevisme". Comme Céline, il fut pressenti par Abetz pour le poste de "Commissaire aux questions juives". Dans un combat contre des maquisards, il perdit un œil. Dans "D'un château l'autre", Céline lui donna le nom de Boisnières, dit «Neuneuil», signala qu'il l'avait choisi pour, des centaines de mâles désœuvrés errant dans la ville, protéger ses «allaitantes» du "Fidelis" (p.215) ; mais, surtout, le traitant de «galeux à furoncles, et "service-service"» (p.215), il le montra qui, véritable hysterique de la délation, ayant «mis tout Siegmaringen en fiches» («trois mille noms» !), avait dénoncé à Hitler von Raumnitz parce qu'il était allé pécher la truite ; si, l'ayant fait venir, l'Allemand lui appliqua deux «sérieuses baffes» (p.216), lui reprochant de dénoncer tout, d'être un traître à tous, «Neuneuil», déterminé dans sa décision, convaincu de son fait, partit à Berlin avec son fichier. Arrêté à la Libération, il fut condamné à mort par la cour de justice de la Seine le 28 juin 1946. Sa peine fut commuée en emprisonnement, et cet homme de conviction, jugé trop extrémiste par les ultras de la Collaboration, mourut la veille d'être libéré, le 19 octobre 1951.

-«Restif», dont Céline prétend qu'il «s'appelle Palmalade» (p.284), était en fait Jean Filiol. Il fut d'abord un militant nationaliste dans l'«Action française» ; il dirigea une équipe de "Camelots du roi" (militants monarchistes) ; il fut très actif durant la manifestation des Ligues, le 6 février 1934 ; il fut le cofondateur avec Eugène Deloncle du "Parti national révolutionnaire", puis de l'«Organisation secrète d'action révolutionnaire nationale», de "la Cagoule" ; il se livra à des actions de plus en plus violentes dans le but de renverser le régime républicain, ce spécialiste de l'égorgement instantané commettant de discrets assassinats (Céline, page 284, lui en attribua deux : celui de «Navachine», Dimitri Navachine, politicien et économiste qui prit part à la Révolution d'Octobre, fut membre du bureau d'études économiques de la "Banque pour le commerce et l'industrie" de Moscou en 1924, devint directeur de la "Banque commerciale pour l'Europe du Nord" de 1925 à 1930 ; fut un consultant pour le "Front Populaire" ; fut assassiné en 1937 d'une façon mystérieuse - celui des «frères Rosselli», en fait, les frères Carlo et Nello Rosselli, deux antifascistes italiens qui furent tués, non «dans le métro», mais sur une route de campagne près de Bagnoles-de-l'Orne) ; ces assassinats l'obligèrent à s'exiler ; de retour en France en 1941, il se joignit au "Mouvement social révolutionnaire" mais fut interné par Laval ; au début de 1944, il fut libéré par Darnand et placé à la tête de la Milice dans le Limousin ; réfugié en Allemagne, il participa à la création de «maquis blancs» pour reconquérir la France, ce que

Céline appela les «tueurs à Restif» (p.269). Et il le dissimula sous un pseudonyme puisqu'il vivait encore, en Espagne.

Signalons que, avec «*La Vrounze aux vrounzais*» (p.60), qui est la façon dont les Allemands pouvaient prononcer le slogan des nationalistes français, «*La France aux Français*», Céline se moqua de ces patriotes qui, bien souvent, se soumirent à l'Allemagne !

#### Le nazisme :

- Céline signale évidemment son symbole, «*la croix gammée*» (p.278).
- Il se moque d'Hitler, l'accusant d'avoir été «*semi-tout, mage du Brandebourg, bâtard de César, hémipeintre* [en effet, dans sa jeunesse, il produisit entre 2000 et 3000 toiles], *hémibrichanteau*» [?], *crédule con marle, semi-pédé, et gaffeur comme !... avait tout de même le petit génie qu'il avait saisi les hybrides, qu'il en avait tout plein autour, qu'il les bombardait facilement : colonels ci ! colonels ça !... généraux, ministres, conseillers intimes ! d'où vous trouviez beaucoup de peaux bistres où vous les attendiez pas du tout...*» (p.191) ; le traitant encore de «*délirant fétu !*» (p.297).
- Il stigmatise Goering, «*l'énorme traître cochon, qu'avait vendu le Ciel aux Anglais !*» (p.287).
- Il condamne Goebbels à être «*empalé ! bien sûr ! ce Quasimodo criminel ! il mentirait plus !*» (p.287).
- S'il apprécie que Conti, «*ce ministre de la Santé auteur de ce Reichsprecept, fut reconnu à Nüremberg, foutu avéré génocide*» (p.172), il n'en considère pas moins que son Code de la santé est admirable.
- Par le retour des mentions des «S.A.» et des «S.S.», comme de celles des grades : «*Oberartz*», «*Oberbefehl*», «*Oberführer*», «*Obersturmführer*», et de leurs parodies : «*Oberbefehlsuperflic*», «*Oberflicführer*», Céline fit sentir la militarisation que connaissait alors toute la société allemande.
- De l'idéologie même du «*National-Socialisme*» (nom officiel qui ne se trouve que page 245, dans la bouche d'Alphonse de Chateaubriant) n'apparaît guère, du fait de l'attention portée aux collaborateurs français, que l'affirmation de la volonté d'une «*Europe nouvelle*» (dont, page 190, Céline dit qu'on a voulu à toute force lui faire «*mieux comprendre les desseins, les dessous, les avantages, les profondeurs*»), «*les appels à la "conscience combattante" de "l'Europe Unie"*» (p.133) dont on considérait que le précurseur était Charlemagne, ce qui faisait envisager une statue en son honneur, et voir «*Goebbels en Roland*» (p.246). Enfin, Abetz demande à Chateaubriant de lui écrire une «*Ode à l'Europe*» (p.249).

La défaite de la France en 1940 fut, pour Céline, «*l'Affaissement total*» (p.286), marqué par la fuite devant les armées allemandes, sarcastiquement définie comme une «*débinette*» (p.11), une «*dérouille*», «*la plus sensâ dérouille 39 !*» (p.291), «*la [sic] grand "rallye-culotte" l'Escaut-Bayonne*» (p.244 - de ce fleuve de Belgique à la frontière espagnole) où les soldats français «*cavalaiient, sauve-qui-peut par millions ils retournaient chez eux !*» (p.11), «*la retraite Berg-op-Zoom [aux Pays-Bas]-Biarritz !*» (p.172). Et Céline ajouta ce cruel commentaire : «*la France a connu toutes les retraites ! et dans tous les genres !... et en pas vingt ans !*» (p.172).

En 1944, Céline, qui avait écrit des pamphlets antisémites et dénonciateurs de la société française du temps (qu'il justifia ainsi : «*Regardez un petit peu la France, j'y ai assez dit en long et en large la gueule qu'elle aurait un moment ! et regardez comme elle m'a traité !... l'état qu'elle m'a mis ! moi ! juste le seul qui voyait juste !*» [p 269]) ; qui, pendant l'Occupation, n'adhéra à aucun parti, à aucun des mouvements collaborationnistes créés à la faveur des événements, n'était «*"inscrit" nulle part*» (p.122), mais participa à des réunions ou des «meetings» qu'ils organisaient, fréquenta de hauts responsables de la Collaboration, sachant qu'il avait «*l'article 75 au cul*» (p.11, 109), préféra, à la Libération, fuir vers l'Allemagne avec son épouse, Lucette, qu'il appelle dans le livre «*Lili*», et leur ami, Le Vigan (avec son chat, Bébert). Ils séjournèrent d'abord à Baden-Baden (p.190), traversèrent ensuite le pays, passant par «*les monts Eiffel*» (p.302), «*Hanovre, Cassel, Göttingen*» (p.36) pour gagner Berlin et être transférés à Kränzlin (le «*Zornhof*» de son roman «*Nord*»), village du Brandebourg dont ils furent chassés par l'avancée de l'Armée rouge. Ils revinrent alors au Sud-Ouest pour rejoindre le gouvernement de Vichy en exil et d'autres réfugiés français à Sigmaringen. À André

Parinaud, Céline confia : «*Croyez-moi, ce n'est pas par vocation que je me suis retrouvé à Sigmaringen. Mais on voulait m'étriper à Paris parce que je représentais l'antijuif, le fasciste, le salaud, l'ordure, le prophète du mal. Donc je me suis retrouvé en compagnie de 1142 condamnés à mort, français, dans un petit bled allemand. Ça valait le coup d'œil, croyez-moi. Une cellule de 1142 types qui crèvent de rage, cernés par la mort, on ne voit pas ça tous les jours.*»

On assiste donc, dans "D'un château l'autre", à la découverte par Céline de Sigmaringen, du Château et des Hohenzollern :

-Sigmaringen est une ville du «*Sud-Würtemberg*» (p.171 - p.144, on trouve la graphie «*Wurtemberg*»), située dans la Forêt Noire et près de la frontière suisse, à l'égard de laquelle Céline exprime une admiration teinté de moquerie : «*un site très pittoresque !... touristique !... mieux que touristique !... rêveur, historique, et salubre !... idéal ! pour les poumons et pour les nerfs... un peu humide près du fleuve... peut-être... le Danube... la berge, les roseaux*» (p.115) - «*Quel pittoresque séjour !... vous vous diriez en opérette... le décor parfait... vous attendez les soprano, les ténors légers... pour les échos, toute la forêt !... dix, vingt montagnes d'arbres !... Forêt-Noire, déboulées de sapins, cataractes... votre plateau, la scène, la ville, si jolie, fignolée, rose, verte, un peu bonbon, demi-pistache, cabarets, hôtels, boutiques, biscornus pour "metteur en scène"... tout style "baroque boche" et "Cheval blanc"... vous entendez déjà l'orchestre !*» (p.116). C'est une «*ville d'eau*», Céline appelant d'ailleurs les réfugiés «*curistes de Siegmaringen*» (p.118). Il dit bien connaître la ville : «*Je me retrouvais à l'aveuglette n'importe où dans Siegmaringen... je me perdais jamais... n'importe quelle ruelle !*» (p.251).

Y coule, proche de sa source, le Danube, «*le furieux bruyant petit fleuve !*» (p.252), qui est d'abord «*si brisant furieux*», «*si fougueux colère frémissant fleuve*» (p.127), «*très sinueux, tourmenté*» (p.143), avant d'être «*tout d'un coup large ! très large... et plus du tout brisant, mousseux... un grand plan d'eau calme*» où nagent des canards, tandis que se tient «*à distance*» un aigle qualifié d'*«aigle des Hohenzollern»* qui a «*le commandement de la Forêt Noire*» (p.143).

Parmi les bâtiments est mentionné le "Fidelis" : un couvent de religieuses («*les sœurs sont parfaites*», [p.206])) où cohabitaient des mères de famille, «*trente... quarante alités graves*» [p.201] et «*trois cents flics*» [p.215]), des «*flics de toutes les provinces de France*».

Surtout s'y trouve un château, «*le Schloss*» (p.127), dont Céline avait déjà dit : «*le plus bluffant : le Château !... la pièce comme montée de la ville... stuc et carton-pâte !*» (p.116), pour indiquer plus loin qu'il est «*formidablement historique !... Haut-Lieu !*», et lui consacrer de très belles pages pour le décrire avec soin et exaltation, en quelques plans fixes quasi cinématographiques, dont se dégage une matière de rêve halluciné, plus impressionniste que réaliste dont aucune photographie ne peut donner l'idée.

S'il est nanti d'un «*pont-levis*» (p.134), Céline l'appréciait plutôt en passant par «*la poterne sous la voûte*», impressionné alors par «*la pente creusée en plein roc !... vous auriez vu un peu cette voûte !... splendide montée cavalière... vers la Cour-Haute !... la Salle des Trophées !... toute la voûte, hauteur de Lances ! vous y auriez vu monter, facile, trois... quatre escadrons botte à botte ! l'ampleur d'une époque... et Croisades !*» (p.155). Cet immense édifice compose un univers «*fantastique biscornu trompe-l'œil*» (p.118). Il accumule «*quinze... vingt manoirs superposés*» (p.119), des «*biscornuteries*» «*dans tous les styles !... Barberousse, Renaissance, Baroque, 1900...*» (p.124). Il réunit «*stuc, bricolage, déginganderie tous les styles, tourelles, cheminées, gargouilles... pas à croire !... super-Hollywood !... toutes les époques depuis la fonte des neiges, l'étranglement du Danube, la mort du dragon [le grand exploit du héros légendaire, Siegfried], la victoire de Saint-Fidelis [homme de loi et avocat du XVI<sup>e</sup> siècle qui, devenu prêtre capucin et éminent prédicateur, obtint de nombreuses conversions auprès des Zwinglistes des Grisons, ce qui lui valut d'être assassiné et canonisé en tant que martyr], jusqu'à Guillaume II [le dernier empereur d'Allemagne] et Goering*» (p.117).

L'ayant construit et occupé pendant quatre siècles, «*les Hohenzollern s'étaient pas privés !... experts en chausse-trapes, couloirs à bascules !... et à pic au gouffre !... Danube !... plongeon*» (p.123). Si Céline peut dire : «*Je connaissais les lieux, bien... les tire-bouchons d'escaliers, à travers lambris et poutrelles... des cache-cache et ombres à se faire poignarder, vraiment mille fois !... et rester*

*dessécher des siècles !»* (p.123), il signale que Lili trouvait animalement son chemin dans les détours, car elle connaissait encore mieux «toutes les cachettes et labyrinthes ! tapisseries truquées, à personnages livrant passage, grands appartements, boudoirs, armoires triple fond, escaliers en vrilles... toutes les fausses issues, tous les zigzags et les paliers enchevêtrés !... devinettes à remonter redescendre... le Château vraiment à se perdre... tous les coins» (p.124) ; elle «allait où elle voulait dans tout l'Hohenzollern-Château... d'un dédale de couloirs à l'autre... du beffroi de tout en l'air, des cloches, à la salle d'armes, à fleur du fleuve... un itinéraire que d'instinct !... à la raison, vous travioliez tout !... tentures... tapisseries... fausses sorties... tout traquenards !... même un plan vous compreniez rien !... que des assassins tous les coins !... trouvères, chauve-souris, fées vadrouilles... de tout à rencontrer je vous dis, d'une fausse sortie... d'une fausse tenture l'autre !» (p.126).

La description est reprise un peu plus loin, Céline se révélant alors un véritable amateur d'art : «Des étages entiers de Dianes Chasseresses !... d'Apollons !... Neptunes !... [...] ah Dianes !... Vénus !... Apollons !... antiquaireries ! Cupidons ! [...] vraiment de très jolies choses !... je m'y connais... je voyais l'appartement de Pétain... ses sept salons du "sixième"... et celui de Gabold, au "troisième"... tout en "Dresde"... parquet marqueterie "bois de rose"... travail merveille !... qu'avec des milliards actuels... personne vous referait ! plus les mains !... ces petits "services à thé" non plus... non !... et celui de Laval, au "second" !... Ier Empire !... abeilles, aigles... perfection de l'Époque !... on ne frappe plus de pareils velours... authentiques de Lyon.../ Ainsi s'installent les dynasties... bric et broc !... se drapent, rehaussent... s'ornent !... une fantastique monstre boutique, grande mettons, trois fois Notre-Dame !... et tout d'équilibre sur son roc !... et penchée !... tous ceux qu'iront voir vous diront... innocents touristes, ils emporteront rien, sonnés, suffoqués... de quoi !... à voir !... bahuts, mille trucs, souvenirs, bibelots.» (p.126). Plus loin encore, Céline s'extasie devant l'appartement de Mme Mitre : «un ensemble de gros et petits meubles, consoles, guéridons, bois tournés, torsades, fignoleries, gorgones, chimères à faire rêver la Salle des Ventes, rendre dingue toute une "rive gauche" d'antiquaires ! et pas en toc ! que du parfait "Second Empire" !... vitraux ! baldaquins ! de ces "causeuses" avec poufs !... sofas circulaires à plantes vertes ! baignoire cuivre ciselé, à ramages froufrous... poudreuse aussi à gros froufrous, à volants, de quoi dessous cacher vingt hussards... comme tables, des monuments de sculptures !... dragons en colère ! et les Muses ! toutes ! les Princes avaient ravagé là, à leur époque, toute la rue de Provence, les rues Lafayette et Saint-Honoré.» (p.157). Finalement, il apprécie «la salle de musique... dite de Neptune» : «Les Princes Hohenzollern avaient vraiment pas lésiné... une salle, bien 200 mètres de long, tout drapée brocarts roses et gris... et tout au fond là-bas en scène la statue porphyre de Neptune... brandissant trident !... pas comme ça !... campé dans une formidable conque, albâtre et granit !...» (p.240)

Mais il se plaît aussi à penser que, dans l'avenir, «le Château aura basculé !... vermoulue croulure... l'équilibre est pas éternel ! il sera parti au Danube !... le "Schloss" et la Bibliothèque ! labyrinthes !... boiseries !... et porcelaines et oubliettes !... au jus ! et souvenirs !... et tous les princes et rois du Diable !... au delta, là-bas !... ah, Danube si brisant furieux ! il emportera tout !... ah, "Donau blau" !... mon cul !... si fougueux colère frémissant fleuve d'emporter le Château et ses cloches... et tous les démons !... te gêne pas ! hardi ! et les trophées, armures, gonfalons, trompes à secouer toute la Forêt Noire, si sonores que les pins peuvent plus !... culbutent de vibrer !... partent aux avalanches !... la fin des féeries des manoirs, revenants, triples sous-sols et potiches ! Apothicaireries et pots !... Apollons porphyres !... Vénus ébène ! au torrent tout ! et les Dianes Chasseresses !» (p.126-127).

Comme on l'a vu, ce château est le «foutu berceau Hohenzollern» (p.117), est, depuis «quatorze siècles» (p.121), celui des princes de Sigmaringen, les Hohenzollern, dont l'«aigle royal [...] était le maître de la Forêt et des territoires jusqu'en Suisse» (p.143). Ils avaient été des margraves, des burgraves, des comtes, des princes et des empereurs d'Allemagne, étaient «la Dynastie, mère de l'Europe» (p.123). Dans les salles et le long des corridors, ces «sacrédios de diables» (p.125) aux «tronches sans honte, horribles féroces» (p.125) sont représentés, avec leurs verrues sur le nez et leurs mines patibulaires, sur des tableaux que Céline, qui évalue : «C'est rare les têtes qui ont quelque chose, qui sont pas les "tronches-omnibus"» (p.214), admirait particulièrement : «Je me fascinais sur les portraits, les tronches de la sacrée famille» (p.124). Plus loin, observant encore «les profils des Messieurs Seigneurs», il note qu'ils sont «bossus, ventrus, cuirasses, jambes de biques»

(p.125). Il se dit encore «*fasciné, bien ahuri, devant encore un Hohenzollern ! Hjalmar... Kurt...Hans... un autre !... bossu !... oui !... oui !...je vous ai pas dit...bossus tous ! Burchard... Venceslas... Conrad... ils me trottent !... 12<sup>e</sup>!... 13<sup>e</sup>!... 15<sup>e</sup> du nom ! siècles ! siècles !... bossus et pas de jambes !... pieds de biches fourchus !... tous !... Landrus Diables !... ah, que je les vois ! que je les revois tous !... leur verrue aussi !... leur verrue de famille !... au bout du pitard...» (p.128). Il y a aussi des statues : «*équestres et gisants... toutes les sauces !... Hohenzollern plus en plus laids... en arbalètes... en casques, cuirasses... en habits de Cour... façon Louis XV... et leurs évêques !... et leurs bourreaux !... bourreaux avec des haches comme ça !... dans les couloirs les plus sombres... [...] Je peux dire que ces princes m'attiraient, surtout ceux de la très haute époque... [...] des tronches sans honte, horribles, féroces [...] des créatures de Dynasties ! toujours plus sournois !... plus cruels !... plus cupides !... plus monstres !... [...] et à pique !... masse d'armes ! faux !... éperons !... frondes !... toujours plus sadiques [...] Landrus sûrs d'eux !... pur jus !... nom de "Gott" !... lances, cuirasses, tout ! blasons, "mit uns !"... des étages de portraits "coupe-souffle" ! "Gott" à la botte !... des pas seulement petits déchiqueteurs de fiancées ! [comme Landru !]... non ! autant de tortueurs impériaux !... kyrielle !... passeurs de duchés à la poêle !... bourgs, forteresses, cloîtres... à la broche ! ! contents ou pas ! [...] des sacrifiés de diables plutôt !... fourchus !... à lances!... torches !... cornes !...des fondateurs de dynasties ! leur air de famille , absolu ! démons !... c'est quand ils ont cessé d'être diables que leur Empire s'est écroulé !» (p.124-125).**

Devant les richesses qu'ils ont amassées, Céline constate : «*Ainsi s'installent les dynasties... bric et broc !... se drapent, rehaussent... s'ornent !... une fantastique monstre boutique» (p.127). Et il ajoute que ces richesses furent acquises grâce aux «*rapines des démons à cuirasses, dix siècles détrousseurs !... vous pensez !... l'affur de sept dynasties ! vous irez voir vous rendre compte, ce "Formid-Rapines" magasin... je veux pas être plus fort que Tacite, mais tout de même vous pouvez penser que dix siècles de démons-gangsters c'est quelqu'un !» (p.127) ; grâce à «*cent mille raptis, rapines, assassinats, divorces, Diètes, Conciles, [...] "faits de Princes", mariages de raison, mouvements de peuples, voyages de royaumes, croisades, raptis encore !... et puis redols ! [...] six siècles de gangsteries religieuses !... couvents contre couvents ! relutheries ! re-catholiques ! [...] treize siècles de faux fourrés, fausses haies, faux épouvantails !» (p.200).***

Dans le Château étaient logés les «*nababs*» (p.34), c'est-à-dire le gouvernement de Vichy en exil. Il était dirigé par Philippe Pétain. Général pendant la guerre de 1914-1918, il s'était illustré à Verdun en 1916, avait été élevé à la dignité de maréchal de France en 1918. En 1940, après le début de l'invasion allemande, il fut appelé au gouvernement, et s'opposa à la poursuite d'une guerre qu'il considérait comme perdue, ce qui lui fit, le 22 juin, signer un armistice avec le "Troisième Reich". Une ligne de démarcation sépara alors la zone Nord, occupée par l'armée allemande, de la zone Sud ou zone libre. Le 10 juillet, l'Assemblée nationale lui vota les pleins pouvoirs. Comme il imputait la responsabilité de la défaite au régime républicain, le lendemain, il l'abolit, s'octroyant le titre de «chef de l'État français», avec la devise «*'Famille, Travail, Patrie'*» à laquelle Céline dit : «*merde !» (p.21).* Pour abriter son gouvernement, il choisit la ville de Vichy, située dans la zone Sud, au bord de l'Allier, rivière mentionnée page 142. Si, en principe, ce régime, d'essence dictatoriale, xénophobe et traditionaliste, était souverain, dans les faits il était étroitement soumis à l'occupant allemand avec lequel Pétain prôna la collaboration : prêt de main-d'œuvre (avec le S.T.O. ["Service du travail obligatoire"] que devaient faire les Français en Allemagne), mesures anti-juives (port de l'étoile jaune, confiscation des biens, rafles et déportation), création de la Milice qui était supplétive de la "Gestapo". Le 20 août 1944, devant l'avance des armées alliées, Pétain fut enlevé de Vichy par les Allemands, et transféré à Sigmaringen, avec son gouvernement, Céline indiquant : «*La Chancellerie du Grand Reich avait trouvé pour les Français de Siegmaringen, une certaine façon d'exister, ni absolument fictive, ni absolument réelle, qui sans engager l'avenir, tenait tout de même compte du passé... statut fictif, "mi-Quarantaine mi-opérette" [...] nous étions reconnus à titre précaire-exceptionnel "réfugiés en enclave française" [...] la preuve : nos timbres (portraits de Pétain), sa Milice, en uniforme, et notre haut flottant drapeau ! et notre "réveil" au clairon !» (p.242).* Mais il montrait que ces institutions n'étaient que du théâtre, que ces entreprises menées pour préserver un semblant de dignité étaient vouées à l'échec. Il indiqua que se trouvaient là «*quatorze ministres, plus le Brinon... quinze généraux... sept*

*amiraux... et un Chef d'État ! ... les états-majors et les suites*» (p.137), qu'ils étaient «les hébergés du Château» (p.133) où, se répartissant les trois cent quatre-vingt-trois pièces, ils étaient somptueusement logés (comme le prouve l'appartement de Mme Mitre), l'étage supérieur, le cinquième étage (au-dessus de la ménée), les appartements de l'ancien propriétaire du Château, le prince Hohenzollern, étant occupés par Pétain et son épouse, le Maréchal étant d'ailleurs le seul autorisé à emprunter l'unique ascenseur, ce qui était la meilleure manière de ne jamais croiser ses subalternes, Céline prétendant qu'«*il avait fait écrire à Abetz [...] qu'il en avait assez des siens ! [...] ministres et cadres supérieurs*» (p.146). Laval s'était installé à l'étage en dessous, «*tout 1er Empire... et 1er Empire impeccable !*» (p.253) ; et la répartition continuait ainsi jusqu'au rez-de-chaussée où s'entassait la valetaille.

Céline donna des descriptions anecdotiques de certains de ces dirigeants politiques, que, parfois, il critiqua ; que, parfois, modérant son propos, il justifia en partie :

-Philippe Pétain : L'appelant dérisoirement «*le Philippe*» (p.147), Céline d'abord le vilipenda pour les priviléges dont il jouissait : «*Je l'ai connu avec ses seize "cartes"* [les cartes d'alimentation imposées par la pénurie et le rationnement, chaque Français n'en ayant évidemment qu'une !] à Siegmaringen,» (p.21). Puis, déclarant : «*On pourra dire tout ce qu'on voudra, je peux en parler à mon aise puisqu'il me détestait [...] m'exécrat*» (p.139) ; signalant que, lorsque son médecin personnel avait été arrêté, «*Brinon [l'] avait proposé*» (p.124) pour le remplacer, mais que le vieil homme avait refusé en menaçant : «*"J'aime mieux mourir, et tout de suite !..."*» et, commentant : «*L'effet que je lui faisais Pétain... le même effet qu'aux gens d'ici, du Bas-Meudon*» (p.124). Il tint à «rétablir la vérité», et put considérer que, d'une part, le Maréchal était «*responsable de tout*» (p.138) ; que, d'autre part, il «*fut notre dernier roi de France. [...] "Philippe le Dernier"... la stature, la majesté, tout !... et il y croyait !... d'abord comme vainqueur de Verdun... puis à soixante-dix ans et mèche promu Souverain ! qui qui résisterait ? [...] "Oh, que vous incarnez la France, Monsieur le Maréchal ! le coup d'"incarner" est magique !*» [en 1942, Pétain avait déclaré aux Français : «*Vous n'avez qu'une patrie que j'incarne*】] on peut dire qu'aucun homme résiste ! [...] Pétain qu'il incarnait la France il a godé à plus savoir si c'était du lard ou cochon [...] le seul vrai bonheur de bonheur l'incarnement !... vous pouviez lui couper la tête : il incarnait.» (p.139-140), il était «*l'Icarneur total*» (p.141), restant toutefois comme absent. D'autre part, Céline montra aussi comment, lors de sa promenade troublée par une attaque aérienne, il fut impassible sous la mitraille, puis, avec décision et dignité, fit repartir la procession vers le Château. De plus, il affirme qu'il n'était pas «*devenu si gâteux*» (p.149). Cependant, plus loin, il note méchamment : «*Pour les dames d'un certain âge, Pétain, c'était la France, c'est tout*» (p.181), tandis qu'il raconte que les ultras réunis dans la pâtisserie estimait qu'il était «*cacochyme paranoïaque ! désastreux ! en l'air !*» (p.285-286). À propos de Pétain, Céline écrivit encore : «*ils ont bien fait de le buter !*» (p.21), commettant ainsi une immense erreur ; en effet, cela n'a pas eu lieu : jugé pour intelligence avec l'ennemi et haute trahison par la Haute Cour de justice en juillet 1945, il fut frappé d'indignité nationale, condamné à la confiscation de ses biens et à la peine de mort qui, la cour ayant recommandé sa non-application en raison de son grand âge, fut commuée en emprisonnement à perpétuité par le général de Gaulle ; d'où sa mort sur l'île d'Yeu (que Céline mentionne page 150 !), où il est inhumé.

-Victor Debeneys, qui, jeune officier, perdit un bras en 1914 (d'où le qualificatif de Céline : «*le manchot*»), fut un général de division au début de la Seconde Guerre mondiale, devint le chef du secrétariat du maréchal Pétain d'août 1944 à avril 1945 (pour Céline, il est «*son chef d'état-major*» [p.139]). Il allait revenir en France avec lui, être écroué à la prison de Fresnes, être l'un des dix-huit officiers supérieurs à témoigner à décharge lors de son procès, être inculpé d'atteinte à la sûreté de l'État devant la Haute Cour de justice, avant de bénéficier d'un non-lieu pour faits de résistance.

-Pierre Laval : Il était «*Président du Conseil*» (p.186) des ministres du gouvernement de Vichy. Céline, après l'avoir défini comme «*l'orgueil même*» (p.35), après l'avoir «*traité de youpin*» (p.185, 190), le caricature : «*Bicot, avec sa mèche d'ébène, il lui manquait que le fez crasseux... il était le vrai bicot de "l'Ile" [la troisième classe des chemins de fer, la moins chère] qui parle à tous les voyageurs, qui sait mieux que tous ceux qui sont là ce qu'ils devraient faire, ce qu'ils font pas, ce qu'il faudrait... qui sait mieux que le cultivateur planter ses colzas, ses trèfles, mieux que le clerc d'Étude les petites retorseries d'héritages, mieux que le photographe les portraits de "l'ère communion", mieux que la*

buraliste les façons de tricher sur les timbres, mieux que le coiffeur "les permanentes", mieux que les agents électoraux les façons de décoller l'affiche, mieux que le gendarme passer les menottes, bien mieux que la rombière, torcher le même...» (p.255). Plus loin, il le situe «entre Nasser [un Arabe égyptien] et Mendès [un juif français]... profil., sourire, teint, cheveu asiatique...[...] le type afro-asiatique !» (p.259). Mais il lui reconnaît des qualités : lors de l'échauffourée à la gare, «c'est Laval qui a tout sauvé» car «il était très brave», «haïssait les violences», était «le conciliant-né, le Conciliateur !... et patriote ! et pacifiste !» (p.185) car «il aimait pas Hitler du tout», voulait «cent ans de paix» (p.185) ; cependant, s'il «dépassionna net l'émeute», il provoqua une «égosillerie générale» d'interrogations sur ce qu'il allait advenir ; où on répondit à sa place, aussi habile se croyait-il ! Céline dit encore de lui que «c'était le têtu ! l'homme du dernier mot !... Chambre ! Forum ! poteau !... l'électeur lui faisait pas peur !» ; que, n'ayant «que de la véhémence politique et des explications nourries», il «se croyait le fameux plaidoyer» (p.186). Plus loin, il protesta : «On eut très tort de le flinguer, il valait, je dis, dix Mendès.» (p.259). Lui rendant visite, il fit son «compliment» à «l'atténuateur-conciliateur», laissa celui qui «incarnait» la France défendre «sa politique franco-allemande», lui reprocher gentiment de l'avoir «traité de juif», lui prédire que la lutte se ferait plus tard entre Soviétiques et États-Uniens ; mais Céline lui reprocha de ne pas l'avoir «casé», et lui demanda d'être nommé «Gouverneur des îles Saint-Pierre et Miquelon», ce qui lui fut accordé (p.263). Céline, enfin, donna alors à Laval du cyanure qu'il n'allait pas savoir utiliser puisqu'il fut jugé (par «Mornet Cie», le procureur général Mornet) et condamné à être fusillé (p.255).

-Jean Bichelonne : Selon Céline, c'était «la plus grosse tête» à Sigmaringen, car il était capable d'expliquer «le quoi du pour» (p.117), un «génie», «champion de Polytechnique [d'où «l'X», p.261] et des Mines... Histoire ! Géotechnie ! [...] un vrai cybernétique tout seul» (p.117), un «ministre» (p.118) qui s'était occupé des trains, «entreprise d'Hercule» (p.261). Mais il le caricature : «le type "grosse bouille blonde" [...] énorme tronche, même ! le spermatozoïde monstre... tout en tête» (p.259), et le montre se présentant chez Laval «défait, pâle [...] tremblant» (p.259), en proie à la panique parce qu'un carreau de sa chambre avait été cassé, «en transe de ne pas savoir» pourquoi. Surtout, il mentionne que, à la suite d'un attentat, il «boitillait» et était «obsédé de sa jambe» (p.118) ; on apprend très tôt qu'il n'a pas tenu du tout [...] il est mort à Hohenlychen, Prusse-Orientale» ; en effet, il était «parti là-haut se faire opérer se faire raccommoder une fracture», ce décès au loin entraînant le calamiteux voyage en train pour assister à ses obsèques qui furent l'ultime cérémonie officielle de ce qui avait été l'État français.

-Fernand de Brinon : Céline, qui l'avait «connu place Beauvau» (p.155), le siège du ministère de l'Intérieur, nous apprend qu'il souffrait de sa prostate (p.279) ; indique que, avec lui, il «fut toujours correct, régulier» (p.122), qu'il le laissa «bien tranquille question politique» (p.239). Il le définit : «d'assez sombre nature, d'expression... dissimulé... une sorte d'animal des cavernes» (p.156) en ajoutant «X dixit» parce que celui qui l'avait qualifié ainsi était Bonnard qui vivait encore. Alors qu'il apprécie qu'il ait été son protecteur à Sigmaringen où il était chargé de la sécurité (p.153, 155), il prétend qu'il «était Monsieur Cohen... pas plus Brinon que de beurre au chose» (p.155) ; que «sa femme Sarah lui dictait toute sa politique» p.155). Il raconte que, «à son bureau, il ne répondait presque plus [...] ; «qu'il savait très exactement que tout était plus que la chienlit, question de jour» ; qu'«il comme jouissait de ne plus rien faire» ; qu'il lui recommanda, pour régler son problème, de s'adresser à Raumnitz (p.156). Pour les ultras de la pâtisserie, il était «un jockey et un juif !... ça se discutait pas !» (p.286).

-L'amiral Corpechot (nom donné à l'amiral Bléhaut) qui est caricaturé avec brio : «il est la Marine ! il incarne !» (p.146) ; il «s'était nommé lui-même : "Amiral aux Estuaires d'Europe" et "Commandant des deux Berges» (p.144) ; il s'était attribué «la garde du Danube, et le commandement de toutes les flottilles jusqu'à la Drave» (p.144) ; il «voyait venir l'offensive russe», «voyait Pétain kidnappé !... ficelé fond de cale d'un de ces engins submersibles qu'il avait vus sortir de l'eau» (p.144).

-«Bridou» (p.148), en fait le général Bridoux (p.241), secrétaire d'État à la Guerre qui s'était montré partisan de l'idée d'une armée française sous la coupe de l'Allemagne, voire sous l'uniforme allemand dans le conflit. Il allait, en mai 1945, être capturé en Allemagne, rapatrié en France, interné au fort de Montrouge ; à la suite d'ennuis de santé, il fut hospitalisé au Val-de-Grâce à Paris, s'en évada et

s'enfuit en Espagne où il mourut en 1955 ; il fut, le 18 décembre 1948, par la Haute cour de justice, condamné à mort par contumace pour faits de collaboration.

-Paul Marion, le ministre de l'Information, pour Céline «*le seul qui a du cœur, qui nous a jamais oubliés... qu'est toujours venu nous apporter tout ce qu'il pouvait au "Löwen" ... pas grand-chose !... des petits restes... surtout des petits pains [...] Marion pensait toujours à nous, et à Bébert*» (p.138-139) ; en effet, il leur «refilait» des «rognures» des tables du Château (p.142), des «os de volaille» (p.202). Plus loin, Céline fait savoir qu'il était allé jusqu'au ruisseau qui faisait la frontière entre l'Allemagne et la Suisse (p.199). Enfin, il lui apprit la mort de Bichelonne.

-«*Gabold*» (p.127) : en fait Maurice Gabolde qui était garde des sceaux, ministre de la justice.

-Mattey, ministre de l'alimentation qui «*n'était pas très élevé dans la procession des promenades [...] en pardessus noir, [...] la gravité "ordonnateur"* [des pompes funèbres !], feutre noir» (p.143).

-Jean Luchaire, un pacifiste qui devint un promoteur des relations franco-allemandes, noua des liens d'amitié avec Otto Abetz, fonda, en 1940, le journal collaborationniste "Les nouveaux temps", fut le président de la "Corporation nationale de la presse française", se réfugia à Sigmaringen, où il dirigea le journal "La France" et une radio, "Ici la France". Céline raconte qu'il y eut «*un complot de ministres*», «*la cabale pour virer Luchaire*» que lui, le médecin, devait «*trouver tuberculeux, contagieux, dangereux ... à évacuer, et tout de suite !*», ce à quoi il opposa son refus (p.267). En avril 1945, Luchaire allait tenter, sans succès, d'obtenir le droit d'asile politique au Liechtenstein et en Suisse, fut arrêté dans les Alpes italiennes, et livré aux Français qui le condamnèrent à mort et l'exécutèrent.

-Abel Bonnard, un maurassien qui évolua vers le fascisme dans les années 1930, et se rapprocha du "Parti populaire français" de Jacques Doriot ; partisan d'un rapprochement franco-allemand, il devint, durant la Seconde Guerre mondiale, une figure de la collaboration avec l'occupant nazi ; nommé ministre de l'Éducation nationale en 1942, il fit partie des «ultras» et des derniers partisans du régime de Vichy qui se réfugièrent à Sigmaringen en 1944 ; à la Libération, il fut condamné à mort par contumace, parce qu'il s'était exilé en Espagne où il mourut en 1968.

-Ménétrier (p.218), médecin personnel de Pétain qui fut un de ses conseillers privés à Vichy, le suivit à Sigmaringen, mais fut, à l'instigation de Fernand de Brinon, arrêté par les Allemands.

Par rapport aux «gâtés du Château» qui «l'avaient joliment chouette», il y avait «les crevards des soupentes» (p.34), «la racaille des murmurants» (p.134), «les réfugiés du bourg», qui étaient donc soumis à une nette discrimination, Céline, qui était l'un d'eux (il signale qu'il fut «familier du Château» mais pas «bien en Cour» [p.121]), les appelant encore «la plèbe» (p.134), les «vilains» (p.134). C'étaient en particulier les 1142 réfugiés vichystes français (p.117,118) qu'il considérait «condamnés à mort, tous, l'article 75 au cul» (p.133) ; qu'il désigne comme «les 1.142 "Mandats"» sans qu'on en comprenne la raison ; dont il décrit, avec une grande fantaisie, la vie grotesque et dramatique, indiquant que les «collabos» étaient «faibles on ne peut plus, à merci, vaincus total !» (p.122) mais pourtant prêts à une «révolte de la faim» (p.133) contre les privilégiés du Château, tandis que, dans ce milieu, régnait «une moucharderie» généralisée.

Parmi ces réfugiés, Céline mentionna en particulier :

-Le «Commissaire Papillon» qui était «*Commissaire spécial de la Garde d'Honneur du Château*» (p.193) mais qui, à la gare, veillait à ce que les «*vieilles à fils quelque part*», «*les grands-mères laissent partir les trains*» ; or il y avait vu «*l'attendrissante Clotilde*» (p.195), «*speakerine*» de "Radio-Paris" (cette station était devenue, dans la France occupée, du 18 juillet 1940 au 17 août 1944, un organe de propagande allemande), avait éprouvé pour elle une «*sympathie immédiate*» (p.197) et, même si elle voulait rejoindre un certain «*Hérolde*» (Jean Hérold que Céline appelle «*Hérolde Carthage*» [p.196] parce que, tenant à la radio la chronique militaire, il acclamait les succès de l'Axe, et ridiculisait l'action des Alliés, avec ce leitmotiv : «*L'Angleterre, comme Carthage, sera détruite !*» ; en août 1944, il fuit Paris et se réfugia en Allemagne, où il poursuivit ses chroniques à l'antenne de "Radio Patrie" ; mais, selon Céline, il ne vint jamais à Sigmaringen où Clotilde l'attendit en vain [p.196-197]), «*lui avait juré l'amour*» (p.197) ; ils avaient décidé de passer en Suisse, désir dont le commissaire avait fait part à Céline qui avait essayé de l'en dissuader ; il avait même fait une «*reconnaissance très risquée*»

(p.199) pour savoir «où passait exactement le fameux ruisseau-frontière» ; mais ils avaient été arrêtés, «ligotés, embarqués, ramenés» (p.198) pour être livrés à Raumnitz.

-Raoul Orphize (pseudonyme dont on n'a pu lever le voile), un producteur et metteur en scène qui, habillé avec un chic qu'il prétendait dû à des «parachutages» (p.226), demanda à Céline, avec beaucoup de volubilité, un scénario sur des «scènes de la vie quotidienne à Siegmaringen» (p.225) ; lui présenta sa compagne qui devait être la vedette : Odette Clarisse, «mi-Marlène [Marlène Dietrich], mi-Arletty» (p.225) ; lui fit savoir qu'y joueraient aussi Le Vigan, Lili et lui. Avec son enthousiasme aveugle, il prétendait : «Tout n'est pas juif, voyons, en France ! ce qu'on peut détester les Gaullistes, en France ! [...] et ce qu'ils peuvent aimer Pétain !» (p.227).

-M. et Mme Delaunys, qui, très maigres, «en loques ajustées, ficelées» (p.236), montrant «ecchymoses, bosses, cloques» (p.233), sortaient du camp de Cissen où ils avaient dû ramasser du bois, et subir des châtiments physiques ; lui, musicien de renom, demanda à Céline d'intervenir en sa faveur auprès de «M. Langouvé, chef d'orchestre de Siegmaringen» (p.235) et auprès de Brinon, car il prétendait qu'on préparait «des fêtes» (p.235) où Lili pourrait danser. Céline les conduisit au Château, et obtint la permission de les conduire à «la salle de musique» (p.240).

-Alphonse de Chateaubriant, écrivain qui était l'auteur en particulier du roman '*Monsieur de Lourdines*' (prix Goncourt 1911) qui raconte l'histoire d'un hobereau qui, après avoir ruiné son père en vivant à Paris, fait mourir sa mère de chagrin, et après avoir envisagé le suicide, est brusquement touché par la grâce du bocage, ce qui explique, chez l'auteur, son costume et sa «barbe de druide» dont se moque Céline, page 247) ; devenu un chantre de la Collaboration, il prônait «la guerre totale», et avait organisé une résistance dans un coin «au fond du Tyrol» (p.248). Aussi Abetz voulut-il qu'il lui écrive une '*Ode à l'Europe*' ; il proposa donc qu'elle soit accompagnée de '*La Chevauchée des Walkyries*' (p.249) ; or, comme il siffla cet air, Abetz manifesta son désaccord, et l'écrivain, «lui toujours plutôt précieux, cérémonieux, plein de bonnes façons» (p.250-251), se mit en colère, au point de pulvériser la vaisselle, «"service complet", Dresde d'époque !» Puis il s'en alla, la barbe au vent, pour «se concentrer» et préparer la «terrible bombe morale» grâce à laquelle «l'âme la plus hautement trempée» devait remporter la victoire.

-«Les ardentes élites P.P.F. R.N.P.» (p.285), membres de ces partis politiques dont Céline dit qu'ils «savaient tout ! [...] et avec une passion, chaleur, que j'ai plus retrouvé chez personne... que je retrouve plus... un style, une ferveur nationale... une sorte d'esprit, disparu» (p.286). Ces «sectaires terribles» (p.287), s'opposant aux «endormis», qui, rangés derrière Laval, entendaient bien rester les bras croisés, croyaient que la France serait bientôt reconquise grâce à «l'arme secrète» (p.245) du «Reich» ; ils estimaient être «les hommes nouveaux, les superforces, eux que toute la France attendait !» ; ils envisageaient «la "4e" [une quatrième république succédant à la Troisième] pure ! inflexible ! [...] la "4e Intransigeante" !...et ils se nomment déjà tous ministres ! là illiko !» ; ils envisageaient aussi le «reconditionnement de l'Europe !... tout ce qu'il faudrait faire, ce qu'il ne faudrait pas !» (p.287). Céline raille leur apparence : «cette coupe athénienne-zazou... jeunesse pétulante politique... députés en herbe... déconnante jeunesse» (p.286).

Quant à Robert Le Vigan, que Céline appelle '*La Vigne*', il était bien à Sigmaringen mais il ne l'y situa pas parce qu'il était encore vivant, se trahissant cependant trois fois : page 84, il dit ne l'avoir pas vu «depuis Siegmaringen» où ils avaient été «traqués à mort» ; page 97, il indique : «déjà une autre fois à Siegmaringen» ; page 270, on lit : «qu'on nous foute nous deux à la porte [...] Le Vigan avec». C'était un comédien qui, devenu un collaborateur, fit des émissions à "Radio Paris" où il se montra d'un antisémitisme forcené, et dénonça des artistes à la "Gestapo" ; il joua dans plusieurs films alors tournés : '*L'assassinat du Père Noël*' (1941), '*La romance de Paris*' (1941), surtout '*Goupi Mains Rouges*' (1943) que Céline appelle simplement «*Goupi*» (p.88) ; en 1943, il adhéra au "Parti populaire français" de Jacques Doriot ; en 1944, pour échapper à l'Épuration, il se réfugia à Sigmaringen avec Céline, puis fuit, en sa compagnie, à travers l'Allemagne (d'où la mention de sa présence dans "Nord" et dans "*Rigodon*"). À son retour en France, il fut emprisonné à Fresnes, et condamné, pour faits de collaboration, à l'indignité nationale et à dix ans de travaux forcés. Après trois ans de travail dans un camp, il fut, en 1948, libéré sous condition ; il choisit l'exil, en Espagne puis en Argentine où il tourna un dernier film en 1951, pour vivre ensuite dans la misère ; il y mourut en 1972.

Appartint aussi au milieu de la Collaboration, Joseph Joanovici (orthographié «*Juanovici*» [p.13, 22, 146], «*Juanovice*» [p.283] et on trouve aussi «*Juanovicistes*» [p.110]), ferrailleur français d'origine juive russe, fournisseur de métal pour les autorités allemandes pendant l'Occupation (ce qui le rendit milliardaire), mais aussi pourvoyeur de fonds pour la Résistance, et peut-être même agent du "Komintern" soviétique ; en 1949, il fut condamné pour collaboration à cinq ans de prison ; libéré sous conditions, il fuit et tenta de s'installer en Israël, pays qui l'expulsa et le renvoya derrière les barreaux en France ; il retrouva sa liberté en 1962 en raison de son état de santé, et mourut ruiné en 1965.

Les Français de Sigmaringen étaient surveillés par des gardiens allemands dont les uns, s'obstinant à croire en la victoire du "Reich", étaient encore arrogants et rigides, tandis que la plupart étaient désemparés, affolés, n'étaient plus que de piètres fantômes étreints par l'angoisse à mesure que se précisait leur échec face aux Alliés.

Alors que d'autres réfugiés, de plus en plus affolés, de plus en plus démunis et affamés, ne cessaient d'affluer de toute l'Europe, ce qui faisait que les logements, la nourriture, le charbon, les médicaments, les installations sanitaires, etc., en venaient à manquer, ils s'agglutinaient à la gare où intervinrent les «*mainteneurs de l'ordre*» (p.180) qu'étaient les «S.A.» (p.176), d'*«énormes armoires à muscles, et méchants butés, fronts de gorilles et des pristis de Mausers comme ça ! modèle "canon de poche"»* ! (p.183), qui provoquent «*un tabac au sang*» (p.183), l'un ayant tiré sur «*un fritz d'un train blindé*» qui a «*sa caméléonerie trempée de rouge*», la foule maudissant ces «*pires brutes*» (p.184).

L'ordre est surtout maintenu par Herman von Raumnitz qui est appelé aussi «*Raumnitz von*» (p.191). Sans qu'il soit de quelque façon présenté, il apparaît d'abord comme l'organisateur de la «*faribole au pain*» (p.136). Puis Céline annonce : «*je vous expliquerai von Raumnitz*» (p.151). Il le désigne enfin : «*Baron Commandant von Raumnitz*» (p.152) ; il indique que «*c'était son métier de savoir tout de suite... tout !*» (p.187) ; il le traite d'*«archi boche total»* (p.191), de «*boche à se méfier*» (p.184), de «*boche à prendre comme il est... d'où il est*». Or il vient du «*Nord Prusse-Brandebourg*» et est, de ce fait, un «*prusco-fourbe hobereau cruel sinistre et cochon*» (p.213), «*un hobereau si accusé, si Dürer, de stature, nature*» (p.189-190). Mais il a «*tout de même des bons côtés... une certaine grandeur... le côté Graal, Ordre Teutonique*» (p.213). Étant son médecin, Céline constate que cet «*ancien athlète épousé*» (p.213), «*champion pour l'Allemagne, olympique de nage*» (p.214), avait pour lors «*les muscles fondus flasques*» (p.214), souffrait d'*«essoufflement»*, avait le cœur faible, était «*au bord du vilain incident*» (p.212) ; il lui recommanda de «*ne plus fumer*». Étonnamment, c'est à Beyrouth qu'il a trouvé sa femme, «*Frau Aïcha von Raumnitz*», «*sa grosse ondoyeuse mémère ! sa houri à bottes et cravache*» (p.192), «*tellement trébizonde*», «*ondulante, si brune, lascive, bovine, pas Dürer du tout*» (p.190), «*danseuse aux serpents*» (p.208) ; ayant «*sucombré*» à ses charmes, il aurait pu subir les représailles de ces «*Grands Jaloux du Proche-Orient*» qui «*vous ont de ces eunuques aux Hautes Œuvres*» (p.190) ; il l'a amenée en Allemagne, à Sigmaringen, où, portant ses «*bottes croco rouges*» et sa «*très grosse cravache jaune*», elle «*fait cavalière orientale*» et, avec ses deux dogues dangereux, maintient l'ordre, suscitant la haine de Céline qui va jusqu'à proférer : «*je te l'empalerais moi, vif !*» (p.208).

Par contre, l'ancien ambassadeur du Troisième Reich à Paris, Otto Abetz, n'est «*pas le genre barbare*» (p.246). C'est «*un homme replet, bien rasé*» (p.245), à la «*grosse tête toute bossue fêlée, toute bouillonante d'idées toutes fausses*» (p.243), qui rappelle qu'il a «*professé le dessin en France*», prétend bien connaître les Français, affirme qu'ils ont «*une très vraie réelle affection*» «*pour l'Allemagne*», se voit revenir en France, et y ériger «*la plus colossale statue, Charlemagne en bronze, en haut de l'avenue de la Défense !*» (p.246). Mais, à Sigmaringen, il «*était plus rien... limogé [...] donnait encore, malgré tout, tantôt ici, tantôt là, des sortes de petites "surprise-partys" !*» (p.242) ; il invoquait «*toute son histoire de "résistant"*» (p.244) ; et Céline marque sa distance : «*Nous n'étions pas en sympathie... certainement rien à nous dire..., on le voyait qu'entouré de "clients"... courtisans...clients-courtisans de toutes les Cours !*» (p.243).

### La déroute du "Troisième Reich" :

Elle apparaît d'abord dans le tableau que, par mille petits détails vrais, Céline donne de la vie quotidienne qu'on menait à Sigmaringen. Il montra :

-La pénurie des produits d'alimentation, qui entraînait, comme en France pendant l'Occupation, l'imposition d'un rationnement, la limitation de la consommation de chacun en fonction de sa «*carte d'Alimentation*», tandis que «*les Généraux, Amiraux, et Ambassadeurs*», qui étaient «*pluri-lards, gras, plein [sic] de sang*», avaient «*des 8, 16 cartes chacun*» (p.133), Pétain lui-même disposant de «*seize cartes d'alimentation*» (p.21,121). Céline mentionne aussi les «*ersatz terribles*» (p.283), déplore cette mauvaise nourriture fournie par le gouvernement qu'est le «*Stamgericht*» (ou «*Stam*») : à base de «*raves et choux rouges*» (p.151), cette «*tambouille aux raves*» (p.151) est écœurante et prodigieusement laxative. Racontant l'exceptionnel repas servi par Abetz, il ironise : «*On nous sert un rond de saucisson, un rond chacun... alors mon Dieu, qu'on s'amuse !*» (p.245). Il conclut : «*Là comme plus tard au nord, on a vraiment très crevé de faim, pas passagèrement pour régime, non, sérieux !*» (p.118-19). Du fait de cette pénurie, s'est développé le «*marché noir*» (p 279).

-L'importance des chaussures : «*la question de bottes est vraiment le permanent problème*» (p.182).

-Le manque de carburant qui fait recourir au «*camion-gazogène*» (p.138, 223).

-Le manque de chauffage auquel, à Sigmaringen où il commence à faire froid dès octobre (p.222), on essaie de remédier en organisant des «*Commandos bois à brûler*» (p.222) à propos desquels Céline indique que «*la Volga* [allusion à la célèbre chanson russe, "Les bateliers de la Volga", où est décrit leur pénible travail] n'a rien inventé, *Buchenwald non plus, la Muraille de Chine non plus, ni Nasser ni les Pyramides*», toutes occasions où fut imposé un travail collectif.

-Les problèmes de santé : À Sigmaringen, le médecin qu'était Céline essayait le plus possible de remédier à la misère humaine due à l'absence de service sanitaire et à la restriction des médicaments.

-En conséquence, «*Constance [était] la seule ville calme de toute l'Allemagne*» (p.193), à cause de la proximité avec la frontière suisse.

D'autre part, Céline, dans un immense et flamboyant tourbillon, peignit la situation militaire :

-Il insista sur les attaques des avions alliés qui «*lâchaient tous leurs chapelets de bombes*» (p.147), indiquant : «*la farandole continue ! escadres sur escadres d'R.A.F.*» (p.141), c'est-à-dire la "Royal Air Forces", l'aviation britannique ; la succession des raids de divers avions («*forteresses*», «*mosquitos*», «*marauders*») qui, sans arrêt, viennent «*concasser des décombres*» ; «*c'était l'alerte perpétuelle... les sirènes finissaient pas*» (p.147) - «*c'est l'alerte !... toujours c'est l'alerte !*», «*le tonnerre de Dieu perpétuel*» (p.165) - «*la R.A.F. sur le crâne, tonnante, jour et nuit*» (p.268). Les explosions sont continues, ces avions procédant, selon Céline, à la destruction des villes en appliquant «*la tactique de l'écrabouillage et friterie totale au phosphore... mise au point américaine !... parfaite !... le dernier "new look" avant la bombe A... d'abord les abords, la périphérie... au soufre liquide et dégelées de torpilles... et rôtisserie générale ! [...] second acte !... les églises, les parcs, les musées... que personne réchappe ! [...] à travers bombes, soufre, tornades de feu*» (p.227). Il prête beaucoup de cynisme aux Alliés car ils auraient dit de leurs victimes : «*ils avaient qu'à pas y être*» (p.228). Il signale que, aux avions alliés, «*Ulm leur avait pris un quart d'heure !*» (p.82) ; que, à Dresde, ce «*lieu de rassemblement des artistes*» (p.225), «*les grandes ailes démocratiques*» (les aviations anglaise et états-unienne) avaient fait «*200.000 morts*» (p.225). S'imposait la perspective de la destruction de Sigmaringen : «*On s'attend bien que d'un moment l'autre tout saute ! flambe ! phosphore ou schrapnels !... qu'on retrouve plus rien !... fatal ! [...] ça serait notre tour bientôt ! torche comme Ulm ! bientôt ! je veux, c'était assez annoncé !*» (p.289) ; les gens de Sigmaringen risquaient d'être «*rapatis comme Ulm*» (p.275). Mais cela ne se produisait pas car la ville aurait été réservée à «*l'armée Leclerc*» (p.116) qui était à Strasbourg et qui s'approchait, «*avec ses fifis et ses nègres*» (p.142) dont Chateaubriant disait qu'ils provoquaient à «*la guerre totale*» ces «*Sénégalais à coupe-coupe*» (p.116), cette armée devenant d'ailleurs pour Céline l'*«armée sénégalaise»* (p.196).

-Il décrivit quelque peu le fléchissement du "Troisième Reich" :

-Si on prétendait que «*Rommel est au Caire*» (p.209), en fait, ce général allemand qui dirigeait l'"Afrikakorps", le corps expéditionnaire allemand d'Afrique du Nord, pénétra bien en Égypte mais fut arrêté à El Alamein en 1942.

-Si on prétendait que «*von Paulus est à Moscou*» (p.209), cet autre général allemand ne mena son armée que jusqu'à Stalingrad, où il fut encerclé et défait par l'Armée rouge, et se rendit le 31 janvier 1943.

-Devant la dégradation de la situation militaire, le 20 juillet 1944, eut lieu une tentative d'assassinat visant Hitler, planifiée par des conjurés civils et militaires souhaitant le renversement du régime nazi afin de pouvoir négocier la fin de la guerre avec les puissances alliées. Y participa Carl-Heinrich von Stülpnagel, le commandant en chef des troupes d'occupation en France, qui fit arrêter les "S.S." de la région parisienne. Céline parle du «*complot Stülpnagel*», de la «*nuit Wehrmacht*» au cours de laquelle, à Vincennes, von Raumnitz et sa femme avaient été «fessés» (p.191-192).

-En France, à la Libération, les Allemands furent «*congédiés, chassés ! bottes au der !*» (p.244).

-«*L'armée Leclerc*» libéra Strasbourg le 23 novembre 1944, ce qui fit grandir les craintes des réfugiés de Sigmaringen, tandis que les Allemands Abetz et Hoffmann prétendaient qu'ils seraient protégés par «*en Forêt-Noire des hommes absolument dévoués [...] notre maquis brun !*» (p.245).

-À Sigmaringen, se trouvaient «*des militaires de toutes les armes et de tous les grades [...] grands blessés de régiments dissous... unités des divisions souabes, magyares, saxonnnes, hachées en Russie... les cadavres on ne sait d'où !...officiers d'armées des Balkans à la recherche de leurs généraux*» (p. 243). Il y avait aussi «*les fuyards de l'armée Vlasoff*» (p.265), c'est-à-dire l'"Armée de libération russe", une formation militaire de volontaires russes armés par la "Wehrmacht", organisée par l'ancien général de l'Armée rouge Andreï Vlassov, qui tentait ainsi d'unifier tous les Russes contre l'Union soviétique. Le premier et unique combat qu'elle engagea contre l'Armée rouge eut lieu sur les bords du lac Oder, le 11 avril 1945 ; mais, en infériorité numérique, elle dut, après trois jours, faire retraite. Et, bientôt, Vlassov envoya plusieurs délégations secrètes afin de négocier sa reddition aux Alliés occidentaux.

-Les réfugiés de Sigmaringen se berçaient de fausses nouvelles : «*Les Américains demandent la paix*» (p.209) ; ils se voyaient rentrer chez eux, «*défilant aux Champs-Élysées [...] de Gaulle de Londres et sa clique, et Roosevelt, Staline, comme finis !*» (p.209).

-Parmi eux, Céline osait affirmer «*que la Bochie était foutue !... Adolf, catastrophe !*» (p.122), que «*le 4<sup>e</sup> grand Reich est mort tous les gens et maisons avec, et Beethoven aussi ! choristes à la "Force par la joie !"*» (p.223).

-Cependant se produisit «*la reprise des Ardennes*» (p.235), contre-offensive massive voulue par Hitler ; menée par Rundstedt (p.237), elle débuta en décembre 1944, mais se conclut par un échec en janvier 1945.

-Abetz espérait en «*l'arme secrète*» (p.245).

#### Le tableau des Français résistants et vainqueurs

-Charles de Gaulle : Céline l'appelle «*Gaugaule*» (p.103), «*Charlot*» (p.140, 147). Il prétend qu'il «*rêvait Napoléon ! un rêve de l'École Militaire !*» (p.286). Il estime que «*jamais il vaudrait Clemenceau*» (p.286). Il l'imagine se trouvant à Londres avec ses «*preux*» (p.173), avec «*sa clique*» (p.209). Il fait savoir que, à «*Radio-Paris*», il était traité de «*roi des félons*» (p.196). Il transcrit ce que disaient de lui les ultras de la collaboration réunis à la pâtisserie : selon eux, il «*s'appelait van de Walle !*» et ils considéraient qu'il était «*étranger*» ; ils pensaient qu'il «*avait l'air d'être fier d'être grand !*» (p.286) ; ils le qualifiaient de «*policier provocateur vache*» (p.286). Pour sa part, Céline se moque de «*Charlot fusillant Brasillach* [écrivain et journaliste qui s'était engagé à l'extrême droite, évolua vers le fascisme, devint le rédacteur en chef du journal collaborationniste et antisémite "Je suis partout", fut, au temps de l'Épuration, jugé pour «intelligence avec l'ennemi», condamné et fusillé] !» (p.140) ; il évalue que, malgré la générosité dont il avait fait preuve en tant que médecin à Sigmaringen, il ne pouvait «*rien attendre*» de lui (p.173).

-Les «*fifis*», membres des F.F.I. ("Forces Françaises de l'Intérieur"), résultat de la fusion, au 1er février 1944, des principaux groupements militaires de la Résistance intérieure française qui s'étaient constitués dans la France occupée ; qui y avaient constitué des «*maquis*» combattant les Allemands, en particulier celui du Vercors (p.184) dont les participants sont traités d'«*arracheurs d'yeux*» (p.204) par Céline qui évoque aussi «*les plus pures légions du Maquis*» (p.277), les imagine agissant aussi en Allemagne (p.200).

-Les «*F.T.P.*» (p.268), les "Francs-tireurs et partisans", organisation armée qui avait été créée, en zone nord à partir de juin 1941, par le "Front national", mouvement de la Résistance intérieure française qui était dominé par les communistes.

-Les «*compagnons*» (p.310), c'est-à-dire les "Compagnons de la Libération", 1038 personnes qui se sont «signalées dans l'œuvre de libération de la France et de son Empire» durant la Seconde Guerre mondiale, dont Céline se moque en les appelant «*les preux de Londres*» (p173).

-Les «*épurateurs*» que Céline abomine : «*On s'est fait des "Situations" dans la purification, les mises en fosse des "collabos"... des gens qu'étaient juste que de la crotte sont devenus des "terribles seigneurs"... "vengeurs"... avec de ces énormes priviléges !... vous parlez qu'ils "résisteront" jusqu'à leur dernier quart de souffle !... jusqu'à leur dernière petite-fille se soit gentiment mariée ! [...] c'est pas demain qu'ils vont renoncer à être les Très-Hautes-Puissances-Paladines de la plus formid' colique 39 ! [...] les Très-Hauts-Puissants Sénéchaux de la plus sensâ dérouille 39 !» (p.291) ; il appelle l'Épuration une «*inquisition*» ; il dit sa haine pour tous ceux qui l'ont accusé, qui lui ont volé ses biens et, surtout, ses manuscrits, rue Girardon (ce qu'il rappelle à plusieurs reprises [p.8, 10, 167, 181, 200, 310]). Fut aussi victime de l'Épuration le constructeur d'automobiles Louis Renault, «*l'empereur de Billancourt*» (p.46), l'usine ayant désormais pour directeur Pierre Dreyfus (p.12).*

Le séjour au Danemark : La nouvelle de l'exécution de Robert Brasillach, fusillé le 6 février 1945, et, surtout, les victoires du général Leclerc lui inspirèrent le désir de quitter Sigmaringen pour Copenhague afin d'y récupérer des lingots d'or qu'il y avait fait placer en 1942. Le 18 mars, il obtint les visas nécessaires. Tandis que les bombardements d'Ulm faisaient vibrer l'atmosphère, lui, son épouse, Lucette, et leur ami, Le Vigan (avec son chat, Bébert), partirent le 22 mars, prenant alors d'invraisemblables derniers trains allant vers le Nord. C'est ce qu'il aurait pu annoncer à la fin du livre au lieu d'y placer un chapitre inutile !

Mais, au Danemark, il fut arrêté, et, malgré l'opposition de «*l'Ambassadeur Carbougniat*» qui était «*vychissois*» [sic], il risquait l'extradition. À ce moment, Raoul Nordling, homme d'affaires et consul suédois, qui avait joué un rôle important dans la Libération de Paris, en août 1944, parvenant à obtenir que la ville ne soit pas brûlée, intervint en sa faveur, d'où cette confidence de Céline : «*De la reconnaissance ! pardon !... j'en déborde !... Nordling qu'a sauvé Paris a bien voulu me tirer du gniouf... que l'Histoire prenne note !*» (p.104). Cependant, il subit :

-Les questions des enquêteurs danois dont il se moque : «*Ce qu'ils voulaient savoir?... si j'avais vraiment vendu la ligne Maginot [une ligne de fortifications construite par la France le long de sa frontière avec la Belgique, le Luxembourg, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie de 1928 à 1940]?... les fortins d'Enghien? [?]... la rade de Toulon?*» (p.25).

-La prison : «*deux ans en fosse, trois mètres sur trois !...*» (p.9). Il fait part de ses expériences : «*J'ai connu grand nombre d'assassins, et je les ai vus de près, de très près... en l'endroit où tout le bluff tombe, en cellule... pas des similis, des bavards... des vrais, des récidivistes... ils avaient quelque chose, si vous les regardiez attentif, de jour et de nuit... je vous parle en "cellule de force", que vous leur trouviez tout de même, drôle*» (p.286-287) - «*J'ai perdu toutes mes dents... aussi presque cinquante kilos... je suis resté assez mince, depuis*» (p.107). Mais il se rengorge : «*Je suis fier, le moral a tenu ! le corps a cédé, j'avoue... parti par morceaux...*» (p.107-108).

-La résidence surveillée à Korsör (p.131) : «*Nous avons tenu là-haut pendant quatre hivers... presque cinq... par 25 au-dessous... dans une sorte de décombre d'étable... sans feu, sans feu absolument, où les cochons mourraient de froid [...] tout le chaume s'envolait... la neige, le vent dansaient là-dedans !*» (p.9).

Le retour en France : Il put s'installer dans un pavillon de Meudon se trouvant dans le quartier appelé «*Bellevue*» (p.11, 29, 30), qu'il qualifie de «*petit Éden*» (p. 63) et qui, situé «à mi-côte» (p.10), offre en effet «*un point de vue unique*» (p.63) en particulier sur, tout en bas, la Seine et l'usine du constructeur d'automobiles Renault installée sur l'île Seguin. Mais la maison se trouve aussi au bord d'une route où passent, «à 130 à l'heure» (p.17), des automobilistes avinés.

#### La vision du monde d'après-guerre :

-Céline évoque la bombe d'Hiroshima (p.118), puis la bombe H dont il dit qu'elle est «*100.000 fois plus forte que notre mesquin obus de 14*» (p.120) ; il prévoit «*que demain Paris soit réduit poudre par la bombe Gigi.... Z... Y,...*» (p.163) ; que «*après la bombe H...V...Z... vous verrez un peu ces génies !... ces ingéniosités conjointes Manhattan-Moscou !*» (p.182).

-Parmi «des personnes avancées, engagées», il cite les «*rotariens*» (p. 310), des membres du «Rotary International», qui fut, historiquement, le premier «club service» créé aux États-Unis, dont il propage l'idéologie même s'il se prétend apolitique, encourageant une haute éthique civique et professionnelle, œuvrant pour faire progresser l'entente et la paix dans le monde.

-Il mentionne le docteur Petiot, médecin criminel guillotiné en 1946 (p.13, 23, 63, 231), le chanteur de charme Luis Mariano qui accéda à la popularité en 1945 et dont il rend même la prononciation affectée : «*Dieu que vous êtes uniqu' au mon' do'*» (p.253).

-Il signale la défaite de la France en Indochine à Diên Biên Phu (nom qu'il orthographie incorrectement : «*Dien-Pen-hu*» [p.46, 72]) en 1954.

-Il mentionne les «*C.R.S.*» ou "Compagnies républicaines de sécurité", forces de police mobiles utilisées pour le maintien de l'ordre public.

-Il donne un aperçu de la situation en Algérie, la question de son indépendance apparaissant avec les mots «*fellagah*» (p.43, 60) et «*Oranais*» (p.46).

-Il s'intéresse à la rébellion, en octobre-novembre 1956, déclenchée en Hongrie contre le régime soviétique, et qui fut suivie d'une terrible répression ; il ne s'apitoie pas sur «*le sort des pauvres Hongrois*» (p.116), les qualifiant même de «*douilllets*» (p.119), les critiquant parce qu'ils «*se plaignent des Tartares*» (p.120), tandis qu'il considère que les journalistes «*se branlent infini [...] sur ce pauvre Budapest, la férocité des tanks russes*» (p.227). Il signale aussi un «*plongeon du pont de Pest*» (p.49) qui demeure mystérieux. Et il fit la prévision d'une suprématie soviétique en Europe avec «*la "Kommandantoura", demain*» (p.202), russification de l'allemand «*Kommandantur*».

-Il mentionne des hommes politiques :

-Les uns étrangers : les Allemands (Hitler, Goering, Goebbels, Spears [p.191]) - les dictateurs fascistes, l'Espagnol Franco (p.202) et l'Argentin Peron (p.87, Le Vigan a pu être soupçonné d'être «*péroniste*», p.92) - les Soviétiques («*Trotsky*», «*Stalin*» ou «*Staline*», «*Beria*», «*Kroutchef*» ou «*Khrouchtchev*» ou encore «*Krouchtchev*» !) - le Yougoslave «*Tito-Buffet-du-sourire*» (p.202) - «*le Prince Bernadotte*» de Suède (p.113) - les «*Ministres baltaves*», c'est-à-dire danois (p.113) - le général britannique «*Montgomery*» (p.113) - les États-Uniens Roosevelt (p.202), Dulles (p.133) et Truman qui est qualifié de «*cosmique Landru*» (p.118), de génocidaire (p.172) parce qu'il a commandé le largage de la bombe d'Hiroshima - surtout le président égyptien Nasser (p.103, 155, 190, 259), parce que, en juillet 1956, il nationalisa le canal de «*Suez*» (p.65) et les biens de la compagnie du canal, une société franco-britannique (d'où l'allusion, page 68, à la prudence d'*«un bourgeois à acheter ses "Suez"»*) ; il le qualifie de «*cousin*» de Laval et Mendès (p.190) tandis que Laval est situé «*entre Nasser et Mendès*» (p.259).

-Les autres français : le président de la République Coty (p.116,133) - le socialiste Mendès-France auquel il trouvait une ressemblance avec Laval, les voyant tous deux comme de ces «*hybrides prêts à tout [...] alertes, intelligents, inquiets aussi*» (p.190) - le chef du parti socialiste Mollet (p.35) dont il considère que, malgré la générosité dont il fit preuve en tant que médecin à Sigmaringen, il ne peut «*rien attendre*» de lui (p.173) - l'agitateur populiste Poujade (p.8, 9) - le chef communiste Thorez (p.22, 35, 140) et sa femme, Jeannette Vermeersch (désignés toutefois comme «*Vermersh*» [p.291]). Céline s'en prit aussi aux humanitaires qu'étaient le docteur Schweitzer (p.13, 111) et l'abbé Pierre (p.13, 22) qu'il appelle «*l'abbé Frime*» (p.39), «*le super sensââ abbé Pierre*» (p.50), considérant qu'ils font preuve de «*coquetterie putaine*» (p.111).

-Il proclame son mépris du milieu intellectuel parisien, se moquant des «*pauvres petites branlettes verbeuses des Dix-Sept Magots* [à Saint-Germain-des-Prés, le café-restaurant “Les deux magots” était fréquenté par de nombreux écrivains et artistes] et Neuilly [commune habitée par de riches bourgeois]» (p.171). Il vitupère plusieurs de ses collègues écrivains qu'il aurait voulu voir subir la prison danoise (p.107) ; ils ne seraient «*que des mous ! des “retraités” de naissance*» (p.110) ; il caricature leur carrière la présentant comme due à des ébats sexuels : «*Dès après le biberon, la nourrice un peu langoureuse, le cher lycée, le petit ami de cœur, “l’emploi réservé !” hop ! dix douze dépiautements, renfilements de chandails... c’en est fait ! la forte pension Caméléon ! gagné !... pension “indexée” ! et la Promenade des Anglais !... un peu de pissotière... distinction ! l’Académie !... Richelieu !... les croûtons !... pas payeurs !... jamais !... payés toujours ! terminus au “Quai des Futés !”... Coupole des rectums et prostates !*» (p.110) ; il considère que tous participent à «*un Cirque quelconque*» (p.22), et ne sont que des «*déchets*» de leurs prédecesseurs (p.23) ; enfin, il se demande : «*L’article 75 au prose, prousteraient-ils ?*» (p.114).

Les uns sont des adversaires politiques :

-Aragon, qu'il appelle «*Larengon*», qu'il qualifie de «*gastritique*» (p.22), de «*relaps*» (p.49 : de surréaliste, il était devenu communiste, puis nationaliste et de nouveau communiste), et sa compagne, Elsa Triolet, qu'il appelle «*Mme Triquette*» (p.22, 291), qu'il montre «en “bikini de choc”» (p.49).

-Gide dont est rappelée l'homosexualité.

-Malraux qu'il qualifie d'*“idole des jeunesse”* (p.295).

-Mauriac auquel il reproche «*platitude, petits cris girondins*» (p.39 - il venait de la Gironde), tandis qu'il se moque, page 40, de sa réception du prix Nobel ; que, pages 48-49, il conteste sa prétention de «*parler “communisme” il saura jamais ce qu’il cause ! il est tout “Chartron” !*» (les Chartrons est le quartier riche de Bordeaux) ; à propos duquel il imagine, page 119, une «*mauriac-tarterie*», une collusion avec Sartre, une perversion où, de catholique devenant communiste, il «*carambola croix en fauille*» ; il alla même jusqu'à, page 60, le traiter de «*fellagah*» parce qu'il condamna l'utilisation de la torture au cours de la guerre d'Algérie !

-Sartre surtout, qu'il appelle «*Tartre*» (p.14, 15, 17, 22, 56, 67, 69, 72, 75, 110, 146, 310), qu'il affuble moqueusement du titre de «*Grand Sâr blablateux*» (p.15) ; qu'il couvre d'injures : «*menteur éhonté*» (p.146), «*puéril morvaillon raté tout pour tout !*» (p.154), «*fœtus*» (p.110), «*gratin de cloaque*» (p.56), «*purulure de merde*» (p.75) ; dont il dit qu'il était «à [ses] genoux pendant les fritz» (en 1943, il aurait sollicité son intervention auprès des autorités nazies pour obtenir que soit jouée sa pièce «*Les mouches*») avant d'être «*passé idole de la Jeunesse*» (p.15) ; qu'il accuse de l'avoir «*volé, diffamé*» (p.56) ; dont il attend les aveux : il «*va pas un jour se mettre à table “Moi, plagiaire et bourrique à gages, j'avoue ! je suis un trou d'anu !”*» (p.310) ; on peut aussi déceler une allusion quand il écrit : «*On s'est fait des “Situations”*» (p.291), Sartre ayant réuni des articles sous le titre de «*Situations*».

-Roger Vailland, qu'il appelle «*Vaillant*» pour demander : «*vaillant de quoi? qu'il voulait m'assassiner !... oui ! qu'il est monté là-haut [à Montmartre, où habitait Céline] exprès ! qu'il le dit partout ! qu'il l'a écrit !*» (p.17) ; qu'il appelle encore plus loin «*mon assassin mou*» (p.74-75).

-On peut joindre à cette liste le peintre Picasso (p.309) qui était communiste.

-Protestant contre la prééminence des écrivains communistes, Céline prétendit qu'il aurait plus de succès s'il s'était «*appelé Vlazine* [nom apparemment slave créé à partir de «*vaseline*», avec un sous-entendu sexuel]... *Vlazine Progrogrof* [...] né à *Tarnopol-sur-Don*», et s'il avait écrit le «*Voyagski*» (p. 60-61).

D'autres sont des écrivains de droite qui s'étaient, eux aussi, compromis dans la Collaboration, mais n'avaient pas eu à en souffrir : Claudel (p.15 où Céline le qualifie de «*Gnome et Rhône*» car, depuis 1935 et pendant la guerre, il avait été l'un des six administrateurs de la société des moteurs Gnôme et Rhône - p.22, 309) - Duhamel (p.198) - Gaxotte (p.119) - Lacroix - Maurois (p.22, 309) - Montherlant (p.198) - Morand (p.198).

Quant à «*Latzareff*» (p.232), il pourrait s'agir de Pierre Lazareff, un journaliste, patron de presse et producteur d'émissions de télévision français, qui, étant le fils d'un émigré juif russe, excitait

l'antisémitisme de Céline qui, assurément, s'est exprimé, et de la façon la plus abjecte, à l'égard de Madeleine Jacob, une journaliste chroniqueuse judiciaire de "Libération" de 1948 à 1964 qu'il traita de «*lapine pourrie*» (p.111) ; qu'il attaqua encore page 112 («*vous vous trouvez mal, qu'elle existe !... syncope de hideur ! moi là qui vous cause, vous me verrez vaincre mes sentiments ! peloter, mignoter la Madeleine ! me comporter le vif aimant !*») ; puis qu'il engloba dans cette vicieuse attaque misogyne : «*Dites-moi, Vermersh, Triolette, Madeleine Jacob, qu'est-ce que ça vaut devant une fraiseuse, une feuille de papier? un balai?... à la niche, hyènes !*» (p.291).

Les relations avec les éditeurs desquels il brossa des portraits caricaturaux, les poursuivant de ses sarcasmes tout au long du livre, les traitant en particulier d'«*exigeant banc de squales [...] tout gorgés sang des scribouilleurs*» (p.161), se livrant à une violente diatribe. Ce sont :

-Gaston Gallimard, dont le nom apparaît page 10, mais qui devient ensuite «*Achille Brottin*» qui est méprisé sur deux plans :

-l'homme de «*81 ans*» (p.41 - en fait, seulement 76 !) auquel il trouve un «*sourire horriblement géné de vieille chaisière*» (p.42), un «*horrible sourire ravalé*» (p.102), un «*vilain œil clos*» (p.102) ; qu'il place parmi les «*damnés du fias*» (p. 103), les obsédés sexuels, et qu'il traite de «*vieux merlan frit libidineux*» (p.210)

-le commerçant qui n'«*a jamais écrit un livre [...] jamais souffert de la tête*» (p.210) ; il ne ferait qu'exploiter le talent de ses écrivains en «*désastreux épicier*», en «*achevé sordide épicier, implacable bas de plafond con... il peut penser que son pèze !*», gagnant «*90 millions par an*» (p.114) et étant «*milliardaire*» ; c'est un «*saboteur conjuré dessous de tout*» (p.57) ; il «*faisait crever ses auteurs, ses employés, ses boniches*» (p.58) ; il profite du travail de ses «*2.000 esclaves*» (p.41) qui tournent «*la meule*» pour lui (p. 103), qui sont «*une armée de larbins et de larbines qu'arrêtent pas de lui passer des langues dans tous les trous et qu'il gémit pleure hurle torture ! martyre d'Achille ! que c'est pas assez ! les langues pas assez blablaveuses ! pas assez de pépites dans les livres ! le supplicié qu'il est !... que les scribouilleux de sa galère lui font une vie infernale !*» (p.114). Céline, qui se place parmi ces esclaves, qui exige une juste rémunération de son travail, se demande ce que son éditeur «*peut foutre [...] avec ses cent millions par an?... cash ! dans les derrières?... des petites morues? ou encore son super-cercueil*» (p.102) ; il se moque de la "Série noire" en parlant de «*ses Titans de la Série beige*» (p.33) ; il imagine de fantaisistes noms de publications qu'il rejette : «*l'"Illustris-Brottin"*», «*la "Revue Ponctuelle d'Emmerderie"*», «*la "Revue Crottière"*» (p.61). Et il emporte «*Hachette*» (p.174) dans sa vindicte car Gallimard y était associé.

-L'assistant de Gaston Gallimard, Jean Paulhan, que Céline appelle «*Norbert Loukoum*» (mais aussi «*Loucoum*» page 12), qu'il qualifie de «*loufiat*» (p.210), de «*prélat s'il en fut*» (p.114), de «*vagineux vide*» (p.161) qui aurait une «*molle tronche en forme de vagin, si... si préhensive ! si gluante !*» (p.114), de «*Grand-Castrat*» (p.53), de «*fiote, enculdosse, et plus ! qu'il avait la bouche incestueuse, etc... tout sadiste-mords-moi*» (p.61). Surtout, du fait, vraisemblablement, des corrections qu'il lui demanda, il le traita de «*grand châtreur*» (p.20), de «*châtreur maison*». De plus, Loukoum l'aurait pressé de fournir son manuscrit en alléguant qu'«*Achille avait englouti des sommes fabuleuses en publicité tous les genres, coquetails, autobus pavoisés, strip-teases de critiques, placards énormes à la "une" dans les journaux les plus haineux, les plus acharnés "anti-moi" pour annoncer que ça y était ! que je l'avais fini mon putain d'ours !*» (p.210).

-L'éditeur concurrent, Gertrud de Morny au sujet duquel Céline déclara à Madeleine Chapsal : «*Il est venu un éditeur qui lui [à Gallimard] a dit : "Je vous remplace auprès de Céline, je vous paie toutes ses dettes, je vous enlève tous ses livres, vous n'aurez plus affaire avec ce triste individu." Il n'a pas marché.*» On a considéré qu'il était fictif ; mais un détail, son «*monocle bleu-ciel*» (p.210), permet de voir en lui Roger Nimier qui, en effet, aimait arborer cet accessoire ; qui, surtout, dès 1949, était entré en relation avec Céline pour lui faire part de son admiration, lui rendit régulièrement visite. Or, en 1956, il devint conseiller littéraire auprès de Gaston Gallimard, et, entreprenant de défendre l'édition d'ouvrages d'écrivains politiquement compromis en mettant en avant leur valeur littéraire au-dessus des considérations politiques, œuvra à la promotion du nouveau roman sur lequel Céline travaillait, à sa réhabilitation littéraire.

En conclusion à ce survol de l'Histoire telle que vue par Céline, il faut admettre que, alors qu'il affirma en être un «vrai» témoin, le récit qu'il en a fait n'est pas simplement historique et authentique. En effet, en insérant un moment de sa vie à l'Histoire, et en usant de tous les moyens de son art, il l'a modifiée quand il ne l'a pas tue. Ayant trouvé un nouvel élan dans cette matière controversée, il entretint un rapport ambigu avec l'Histoire, s'employa à brouiller les pistes de telle façon que le lecteur, emporté par le déroulement du texte, n'est plus capable de distinguer le réel de l'imaginaire. Il reste que la lecture de *“D'un château l'autre”* est indispensable à qui veut tenter de comprendre la folie de l'époque.

\* \* \*

### Les jugements portés sur la France et les Français, sur l'Allemagne et les Allemands

En fait, sur la France et les Français, Céline, qui s'était déjà amplement exprimé dans ses pamphlets, n'émit que quelques remarques :

- Parce que les Gaulois affirmaient : "On n'a peur que d'une chose, que le ciel nous tombe sur la tête !", il se moqua de la «*mièvrerie gauloise, terreur que le Ciel tombe !*» (p.182), entretenue toutefois par l'incessant manège des avions alliés.
- Il considéra que «*la sensibilité française s'émeut que pour tout ce qu'est bien anti-elle ! ennemis avérés : tout son cœur ! masochisse à mort !*» (p.116-117).
- Il crut pouvoir constater : «*Nous là de France, question d'être artistes, on est du verbe, du boniment, de l'envoi de vane... le cœur n'y est pas !... l'artiste chanteur est comme gêné, malheureux qu'on le force...*» (p.180).
- Surtout, il assène ce verdict : «*Notre France gaspilleuse ! prétendiarde conne !*» (p.172).

Il fut beaucoup plus disert à propos de :

#### L'Allemagne :

Il se vanta : «*J'en sais un petit bout sur l'Allemagne*» (p.294). En plus, évidemment, de Sigmaringen et de la région du «*Wurtemberg*», il connaissait en particulier le «*Nord Prusse-Brandebourg*» car, nous apprend-il : «*J'y ai été tout petit, 9 ans*» (p.213), étant, en 1906, élève à «*la Volkschule*» de «*Diepholz, Hanovre*» (p.294). Il décrivit la région : «*plaine de terre pauvre et sables, entre de ces forêts !*», des «*forêts de sequoias dont on n'a pas l'idée non plus*» (p.213) ; il précisa que ce sont des «*terres à patates, cochons et reîtres... et des plaines à orages*» (p.213) ; il ajouta : «*lugubres petits lacs, forêts encore plus funèbres*» (p.213) ; il prétendit qu'y souffle un «*vent boréal*» (p.306), «*le vent d'Oural six mois sur douze*» qui, selon lui, fait comprendre «*toutes les retraites !... tous les désastres de Russie ! personne peut tenir ! Napoléon petit garçon, Hitler délivrant fétu ! vraiment la plaine pas fréquentable ! [...] on comprend les conquérants de l'Est, leurs hordes sont folles, ivres de froid... qu'on les y laisse ! et crever !*» (p.297). La mention des «*défenestrés de Koenigsberg*» (p.265) fait allusion à la violente prise de cette ville de Prusse-Orientale par les Soviétiques qui en chassèrent les habitants. La mention d'*«une Allemande de Memel»* (p.307) rappelle qu'exista, entre 1920 et 1945, un «*territoire de Memel*», une bande de 140 km de long et de 20 km de large entre la Prusse-Orientale et la Lituanie qui était peuplée de 145 000 habitants majoritairement germanophones.

#### Les Allemands :

-Il caractérisa leur physique, parlant de «*la figure à la serpe, bien boche, dure*» (p.280), du «*regard boche... le regard des chiens dogues*» (p.214). Il fit savoir que ce sont de gros buveurs de bière, qui, de ce fait, éprouvent souvent le besoin d'uriner.

-Il étudia leur mentalité :

-Il constata la persistance d'un vieil esprit : «*le côté Graal, Ordre Teutonique*» (p.213).

-En Abetz, il décelait «*le consciencieux loyal Allemand, honneur et patrie !*» (p.245).

-Il indiqua que, comme «*ils se permettent tout*», «*la seule façon*» avec eux, c'est «*l'aplatissement*» qui consiste à les faire rire (p.212). Mais, remarquant que, lorsque Aïcha «*rit, elle fait bien allemande, dure, gênante à regarder*», il statua : «*Les Germains ne sont pas faits pour rire.*»

-Surtout, avec une grande insistance, il dénonça la «saloperie boche» (p.192) : «Les fritz sont sournois, perfides !...vous pouvez vous attendre à tout ! regardez d'abord les music-halls, tous les prestidigitateurs sont boches ! [...] ils sont à se méfier terrible !» (p.136) - «Dieu sait si les Allemands sont louches, surtout les "von" !... onctueux, aimables et atroces !» (p.174) - «la manière boche, c'est-à-dire perfide, raisonnable, "pour le confort général"» (p.152) - «pas confiance avec les Allemands... vous savez jamais» (p.298) - «on sait jamais avec les boches» (p.293) - «avec les boches tout est possible, faut les connaître» (p.295) - «les boches sont si fourbes qu'ils vous présenteraient l'échafaud» avec politesse (p.279). Pourtant, à propos de politesse, il nota : «ça va pas les écorcher d'être un peu aimables» (p.299). Il les vilipende vigoureusement : «bourreaux !... vampires ! affameurs ! cons ! [...] traîtres aux moelles ! [...] boches ! saxons ! cochons ! [...] ils nous foutent rien à bouffer, ils le font exprès !» (p 294).

-Il nous apprend que, pour les Allemands, les Français sont «des "spéciaux détestables"» (p.277). Il pense qu'ils détestent particulièrement les Français collaborationnistes, car «ils écoutent tous la Bibici» qui «leur raconte tout ce qu'ils doivent penser !... de nous et de Pétain ! [...] qu'on devrait tous être pendus que nous abusions de leur bon cœur ! [...] que nous les trahissions comme nous avions trahi la France ! que nous ne méritions aucune pitié !» (p.277). Il affirme que «la haine des Allemands [...] s'est surtout vraiment exercée que contre les "collaborateurs"... pas tellement contre les Juifs, qu'étaient si forts à Londres, New York... ni contre les fifis, qu'étaient dits "La Vrounze nouvelle", de demain» ; ils auraient été «à fond contre les "collabos", ordure du monde !» Aussi estime-t-il que «Nuremberg [ville où s'est tenu, en 1945-1946, un procès intenté par les puissances alliées contre vingt-quatre des principaux responsables du "Troisième Reich", accusés de complot, de crimes contre la paix, de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité] est à refaire !» pour y juger de l'attitude des Allemands à l'égard des collaborateurs. (p.122) !

En conclusion, Céline put constater : «Pour affronter les boches vraiment, faut vraiment des hommes.» (p.295).

\* \* \*

### Les activités du médecin

Céline, qui considérait qu'il avait «l'instinct guérisseur» (p.23), était devenu médecin en 1923. Il avait alors prêté serment à cet Hippocrate qu'il appelle à son secours : «Hippocrate à moi !» (p.61). Il mentionne le médecin anglais du XVIIe siècle Sydenham et ses conseils aux médecins (p.112), le professeur italien de médecine légale Lombroso et sa distinction de différents types de délinquants (p.25, 194). Médecin généraliste, plus soucieux d'hygiène et de prévention, se satisfaisant «de donner juste des petits conseils, pilules, fioles, grigris, caramels» (p.230), se disant en faveur du recours à l'opium (p.112), il marquait son hostilité à l'égard des «dingues, illuminés, rebouteux, chiropracts, fakirs» (p.230), et surtout à l'égard des «chirurgiens», comme en témoignent :

-L'épisode du garagiste de Strasbourg opéré de force par un «chirurgien hurluberlu» (p.152-153).

-La diatribe contre ceux qui voulaient «trancher», qui voulaient «que ça saigne», «la chirurgie ordinaire, bien impeccable, bien officielle, tenant plus qu'un peu du Cirque Romain !... sacrifices humains bien tartuffes !... mais que les victimes en redemandent ! auto-punitifs comme pas ! qu'on leur coupe tout !... nez, gorges, ovaires... beurre des chirurgiens ! charcutiers de précision, horlogers... vous avez un fils qui se destine?... se sent-il réel assassin?... inné? le vieux fond anthropopithèque? décerveleur, trépanneur, cro-magnon? [...] qu'il se lance ! qu'il le proclame ! il a de don !... la Chirurgie est son affaire !» (p.230-231).

-La dénonciation du «chirurgien-chef de l'énorme hôpital S.S. Hohenlynchen, Prusse Orientale», Gebhardt, qui était «bel et bien très habile» mais «braque à la manière des super-hommes de la Renaissance» (p.260-261).

-Les propos de Mme Niçois qui indique qu'elle est allée à l'hôpital «pour un sein» (p.314) mais qu'«ils [lui] auraient enlevé les deux seins» si elle ne s'était pas opposée à «ces maniaques» (p.315).

Mais il attaque aussi la médecine, qu'il accuse de vouloir sans cesse progresser, alors qu'il la sait faite de bon sens et d'humanité.

D'autre part, il prétend que c'est en tant que «*médecin, clinicien, embryologiste*» qu'il est «raciste», qu'il peut considérer que «*les croisements sont pleins de périls... d'aléas*», déclarer : «*Les hybrides me font peur, j'ai des raisons !*» (p.191). C'est «en vétérinaire» qu'il donne «des notes de "réussite"», appréciant : «*vitalité, muscles, poumons, nerfs, charme... genoux, chevilles, nichons, cuisses*» ; que, faisant passer à Hilda le «Concours Animal des filles», il lui accorde «16 sur 20», concluant que cette «*belle animale boche*» (p.177) était une «réussite coquine» (p.176).

Par ailleurs, il signifie sa répulsion pour «*le genre de débilités [sic] monstres, tout rachitiques cellulotiques, sans âges, sans âmes, que les hommes s'envoient*» (p.176).

S'il avait un temps travaillé pour la "Commission d'Hygiène" de la "Société des Nations", ce qui lui avait permis de faire ces nombreux voyages à travers le monde (dont à Saint-Pierre et Miquelon) auxquels il fait allusion, il s'établit ensuite dans la région parisienne, d'où le souvenir qu'il a de son expérience du dispensaire «à Clichy» (p.182), «des certificats» qu'il émettait «à Sartrouville... Clichy... Bezons...» (p.213). Il y était déjà «*le samaritain en personne... le samaritain des cloportes... je ne peux pas m'empêcher de les aider*» (p.75).

C'est ce qui, alors qu'il avait obtenu à Berlin le droit d'exercer en Allemagne (ce qu'il allait signaler dans "Nord") et bien qu'il était lui-même malade (il mentionne une fièvre due au paludisme attrapé au Cameroun, et qu'on a «pour la vie», constatant : «*Au début de l'accès vous savez ce qui vous arrive, après vous battez la campagne.*» [p.101]), l'aurait fait venir à Sigmaringen, répondant ainsi à sa vraie vocation, car il reconnaissait qu'il s'était fourvoyé en se faisant écrivain ; répondant aussi à son sens du devoir, car il déclare à Orize : «*Pas abattu ! sang-froid, c'est tout !... mon métier !... sérieux ! peut-être un petit peu surmené !... mais pas plus !*» (p.226). Il n'était reçu au Château, c'est-à-dire par le gouvernement de Vichy en exil, qu'en tant que médecin, pour «rendre compte» à Brinon de l'état de santé des réfugiés, lui donner le nombre «*de grippes, de femmes enceintes de nouvelles gales*». Courant à droite et à gauche, étant harcelé et surmené, il essaya le plus possible de remédier à la misère humaine due à l'absence de service sanitaire et à la restriction des médicaments. On le voit :

-Donner, avec son «*petit matériel... ampoules... coton... seringue*» (p. 219) des consultations, dans sa chambre du "Löwen", au Château, au Fidelis, à la gare (à l'arrivée d'un train, il donnait «*bien vingt consultations [...] pas seulement aux personnes âgées, aux civils et aux militaires*» [p.182]) ; faire des «*visites aux malades*» (il en avait «25... 50»), les examiner soigneusement : «*La langue, le foie, la tension [...] les aigreurs aussi [...] il fallait que je les fasse s'étendre, que je regarde bien... leur tête l'estomac, l'endroit précis*» (p.182).

-Lutter contre ces «*calamités*» : les chancres, la tuberculose (p.156), les aortites (p.164), les problèmes cardiaques (il déclare : «*le cœur ment jamais... il dit ce qu'il est à celui qui l'écoute*» [p. 213]), la dyspepsie (p.159), les problèmes de prostates (page 147, il dit qu'il connaissait celles de tous les ministres ; page 280, il signale que le gonflement de l'organe est naturel l'âge venant, et il décrit l'examen avec le «*doigtier, la vaseline*»), les essoufflements, les sinusites, la grippe ; mais encore «*gale, morpions, puces, gonos, poux*» (p.177), et il insiste sur la gale (p.116) dont souffraient les réfugiés (p.240), qui tous se grattaient.

-Faire des piqûres dont des «*piqûres hormonales*» (p.273).

-Procéder avec prudence «*avec les personnes un peu dingues*» (p. 237)

-Accompagner des agonies (comme celle de la vieille mère d'Abel Bonnard), des débilités, des accouchements problématiques (dans le train, devant une femme sur le point d'accoucher, lui qui fut toujours si soucieux d'asepsie, se lamente : «*Je touche...mais sans gants ! [...] jamais j'ai été si humilié, misérable, "toucher" sans gants !*» [p.304]).

-Demander des secours pour les enfants et les femmes enceintes, regretter que meurent tant d'enfants, du fait de la haine des Allemands à l'égard des collaborateurs.

-Se dépenser pour obtenir des médicaments qu'il achetait en Suisse «*à prix d'or*» (p.218) et à ses frais ; il avait besoin de «*pommade au soufre qui venait jamais... de gonacrine, de pénicilline que Richter devait recevoir... qu'il recevait jamais !*» (p.154), de «*novar pour la vérole*», de «*pommade au mercure*» (p.277), d'huile camphrée, d'éther, ses «*principales armes*» (p.173), surtout de «*morphine*», pouvant dire : «*Moi aussi j'étais du rêve, préposé au rêve, dans la boutique P.P.F.... je passais leur donner du rêve, ceux qui souffraient trop... 2cc. !*» (p.267) mais en étant «*extrêmement regardant de*

[ses] ampoules» [p.267]), en étant «“régulier”... comme toujours !... je prescris jamais que des remèdes absolument impeccables, qu’ont au moins cinquante ans de “Codex”» (p.172).

-Soigner parfois des Allemands, comme von Raumnitz auquel il signala : «Je n’assassine personne ! je n’ai pas laissé mourir une seule malade !» (p.218).

-Vanter le «Reichsprecept» ou «Code de santé impérial» appliqué dans le “Troisième Reich”, et qui ferait faire des économies à «notre France gaspilleuse ! prétendiarde comme !» (p.172).

Tout ceci a été confirmé par divers témoignages de sa bonté naturelle.

Enfin, Céline, qui avait «dégringolé bas» tandis que son confrère Tailhefer avait «ascendu» (p.132 - peut-on reconnaître en lui Henri Mondor qui était titulaire de la chaire de clinique chirurgicale à la faculté de médecine de Paris, mais était aussi un écrivain admirant chez Céline le romancier le plus original du XXe siècle?) voulut être encore médecin à Meudon, confiant : «Il me vient encore quelques malades... certes !... jamais vous pouvez vous vanter d’être absolument sans malades !... non ! un de temps à autre... bon !... je les examine... pas plus mal que les autres médecins... pas mieux... [...] très aimable ! et très scrupuleux !... jamais un diagnostic de chic !... jamais un traitement fantaisiste !... depuis trente et cinq années, jamais une prescription drôle ! [...] je lis à fond tous les prospectus [...] c’est pas moi qui serai inquiété pour “prescriptions à la légère” !» (p.12-13). Il se plaint des tracas que lui donne l’«assuré social» (p.66) et, en particulier, une «ivrogneresse» (p.66-67). Il revient sur le faible nombre de gens qui viennent le consulter, et sur sa pauvreté : «Certes, les malades se font rares... je vous l’ai dit... mais on peut jamais se flatter de n’avoir plus aucun malade... chiropractes, guérisseurs, bonnes sœurs, masseurs, en laissent tout de même s’échapper... oh pas de quoi payer ma “patente”... ni la dîme à l’”Ordre”, ni mon assurance-décès... ni régler le plombier... ni me payer la “Presse-Médicale”... vous dire l’économie que nous sommes ! là !... même les plus économiquement faibles sont des espèces de gaspilleurs si je me compare» (p.61) ; sur sa conscience professionnelle : «Je suis le médecin du total scrupule» (p.82) ; sur un bilan : «ai fait vingt-cinq ans de “constats”» (p.95), il a «vu bien des agonies» (p.131).

Or il a signalé précédemment qu’il n’a à se reprocher qu’«un petit truc [...] je demande jamais d’argent ! [...] idiot orgueil !» (p.13). De ce fait, il est pauvre, et sa vêture est modeste : «Il n’est pas dans mes habitudes de rechercher le pittoresque, de m’habiller pour tirer l’œil [...] puisque je suis médecin... blouse blanche... simili-nylon... très correct... chez moi donc je suis très convenable... c’est dehors que ça va moins bien, avec mon complet Poincaré» (p.10). Plus loin, il résume une situation qui le condamne aux yeux des autres : «médecin sans bonne, sans femme de ménage, sans auto, et qui porte lui-même ses ordures... et qui écrit des livres en plus !... et qui a été en prison» (p.15-16). Plus loin encore, il y revient : «un tort capital : je suis gratuit !... si ma gratuité me fait hair !... y a que les ordures qui sont gratuites ! “ah, il voudrait se faire pardonner ! perfide pire que tout !» et il ironise : si vous «allez voir un malade à pied... vous l’insultez ! le malade vous chasse !... plaignez-vous !» (p.62).

Fidèle à ses convictions de médecin, il fait, à ses patients de Meudon, sinon à tous les Français, ces reproches : «Ils bouffent trop, boivent trop, fument trop» (p.8) - «ils pourraient peut-être essayer... pour leur bien ! tout pour leur bien ! peut-être manger un peu moins de viande !... pour leur digestion ! [...] Barbaque et Bibine ! pas une passion politique qui se puisse comparer !... dévotion, ferveur !», (p.13).

La générosité du médecin n’était qu’un aspect de la complexe personnalité de Céline ; d’où...

---

## L'intérêt psychologique

Céline n'est pas vraiment un romancier, car il ne crée pas de personnages, le «*Ferdinand*» (p.184) qui s'exprime étant bien Louis-Ferdinand Céline, l'auteur. Prétendant : «*la vanité m'houspille pas*» (p.105) - «*Oh, que je tiens pas à être admiré !... oh, que j'ai pas le tempérament vedette ! ni starlette !*» (p.285), il reconnaissait pourtant : «*Je parle toujours de moi !*» (p.298), non sans déclarer : «*Je m'excuse de parler tant de moi-même, je m'appesantis*» (p.21) - «*Je reviens humblement à mon cas*» (p.35). Il ne se borna pas à dévider une chronique ; d'un bout à l'autre de son livre, il est présent, totalement présent, avec sa voix rauque mais puissante, ses beaux cris de colère ou de mépris, ses kyrielles d'insultes, sa rage souvent mesquine, ses haines souvent ridicules et dont l'exagération fait sourire, sa volonté persistante de se faire plaindre. L'intérêt du livre tient à sa véhémence ; mais il faut se garder de prendre à la lettre ce qu'il dit ; en fait, il n'a jamais dû en penser le dixième, car il était, avant tout, un comédien (il s'accusa d'être, dans ses relations avec son éditeur, «*le trouble-fête, le fléau mauvaise foi cynique saboteur, mal embouché, désastreux pitre*» [p.210]) dont on peut penser que, ici, il se mit en scène en tant que victime pour faire oublier qu'il avait fréquenté les bourreaux.

\* \* \*

Parlant souvent de sa santé, il fait savoir que, à la suite de sa blessure subie en 1914, il était «*mutilo 75%*» (p.39) ; que, de ce fait, «*la tête est une usine qui marche pas très bien comme on veut*» (p.129). Il déclara à Madeleine Chapsal : «*J'ai une balle dans la tête [ce qui est faux !] et j'ai le bras en morceaux.*» Il se dit aussi atteint de la pellagre qui «*vous gêne pour la vue, vous voyez trouble, mais vous gardez la fraîche nénette, l'impeccable bon sens*» (p.107). À la suite de son séjour en Afrique, il continuait de souffrir du paludisme (p.101-103, 128), la crise qu'il décrit étant une autre manière pour lui de se poser en martyr.

Heureusement, il menait une vie saine. Il signala que :

-Il n'était «*pas romantique de boustif*» (p.134), «*athée du bistek !*», et, de ce fait, «*rayé des vivants !*» (p.14) ; il mangeait peu («*moins je mange mieux ça vaut*» [p.11]) ; d'ailleurs, ce fut pour cette raison que, au Château, on lui prépara un menu «*spécial spartiate*» (p.244). Et il statua : «*Si la France crève [...] ça sera de "primum" bouffe !*» (p.180).

-Il ne buvait pas d'alcool, était «*hostile à whisky*» (p.14), tenant, dans son récit du voyage en train, à signaler : «*J'avais rien bu, moi !... je bois jamais rien... sauf mon bidon d'eau*» (p.302). Il considérait que la débâcle de 1940 était le fait de «*sept millions de déserteurs, plein de pive*» (p.39). Il notait, chez les intellectuels de Sigmaringen, le passage «*d'un pernod l'autre*» (p.119). À Madeleine Chapsal, il dénonça la situation en France : «*Nous sommes champions du monde d'alcoolisme, nous buvons 1.200 milliards d'alcool par an. Il n'y a pas de consommation supérieure. De ce côté-là, nous tenons.*»

-Il n'était «*pas fumeur !*» (p.255).

Cependant, ayant subi au Danemark un emprisonnement qui eut pour conséquences que, «*après huit mois de trou... déjà ! [il partait] en lambeaux !*» (p.114), qu'il était déjà «*centenaire*» (p.28), à «*63 ans et mèche*» (p.7), il avouait être «*édenté, crachoteux, bossu*» (p.7) ; il dépeignait «*l'état où [il se] trouve, maladie, mutilé, âge, déche*» (p.309) ; plus précisément, il mentionnait un «*petit tremblement*», des «*cheveux blancs*» (p.62), diagnostiquait : «*Je suis malade, anémique, j'aurais vraiment besoin de soleil !*» (p.311) ; il se sentait «*vieux et fatigué*», «*si fatigué, tellement d'insomnies en retard*» (p.254), «*archi-chenu, croulant épave*» (p.113), n'ayant donc plus le «*charme personnel*» (p.7) qui est nécessaire à un médecin. Il constatait : «*Je finis en totale faillite... j'ai honte !*» (p.31) ; il se voyait comme une «*sorte d'ectoplasmique ragoteux*» (p.189) tout en revendiquait le droit de «*gâtouiller*» (p.11) ; il estimait qu'il était «*en rab*» (p.111) ; il savait qu'on le considérait «*inactuel, décati*» (p.132) ; il se lamentait sur la vieillesse : «*vous dormez jamais réellement, mais vous vivez plus vraiment, vous somnolez tout... même inquiet, vous somnolez*» (p.313). Mais il affirmait aussi : «*Je fais encore mon petit effet... la preuve par ma viande ! en ligne ! dans la ligne !... qu'on dévie pas !*» (p.113). Ce qui est sûr, c'est qu'il n'avait pas perdu une once de sa véhémence !

\* \* \*

On a vu que la pellagre permettait à Céline de garder «*la fraîche nénette, l'impeccable bon sens*» (p.107). Il affirmait que «*tout gâteux*» qu'il était (p.82), il conservait toutes ses facultés intellectuelles, tout en regrettant : «*quels dons j'avais que j'ai gaspillés !*» (p.310).

Ainsi, il spécifiait que, si «*on croit toujours me baiser, mon air abruti*» (p.124), il disposait de «*l'heureuse mémoire d'éléphant*» (p.257), signalait que sa «*mémoire est pas modérée*» (p.112), disait aussi : «*comme tous les un peu imbéciles, je me rattrape par la mémoire*» (p.14).

Il raconta avec quelle habileté il sut converser avec Laval : «*Je connais mon rôle d'écouteur...[...] j'écoute pas mal*» (p.256).

D'autre part, lui, qui était «*fanatique des mouvements de ports, de tous trafics de l'eau*» (p.76), était animé par une curiosité qu'il avait satisfaite lors de ses nombreux voyages, ce qui lui permit d'assurer : «*Je m'y connais un peu !... je connais trop de lieux !... des lieux immenses... des lieux minuscules...*» (p.213). Ayant vécu maintes expériences diverses, il pouvait certifier : «*J'ai la très grande habitude de ces situations pires louches*» (p.174) ; il pouvait encore se vanter : «*Il faut beaucoup pour me surprendre*» (p.152). À André Parinaud (dans "Arts", 19 juin 1957), il prétendit s'être trouvé à Sigmaringen «*par curiosité*», et jugea : «*La curiosité, ça coûte cher.*» Évoquant la «chambre 36» des Raumnitz, s'il reconnaissait : «*Je suis bien curieux*», il ajoutait aussitôt : «*mais pas tant ! assez bordel ! trucs et manigances qui m'ont eu !*» (p.208).

Finalement, il se définit comme «*l'angoissé nerveux anxieux de tout !... pour tout !... tout le temps ! [...] délinquant le fauché qui rêve !*» (p.311), ce qui était pourtant en contradiction flagrante avec sa prétention d'échapper à cette faiblesse propre aux gens de son temps : «*les complexes*», manifestation de sa critique de la psychanalyse qu'il avait déjà prononcée dans «*Voyage au bout de la nuit*» ; il revint plusieurs fois sur les complexes, affirmant dans le livre : «*Les illusions quant aux instincts sont venues aux familles plus tard, complexes, inhibitions, tcétera.*» (p.80), considérant que les châtiments physiques sont un moyen de «*dénouer les complexes*» (p.272), prévoyant que les Chinois aventurés en France «*seront tous mûrs pour les "complexes"*» (p.287) ; il déclara à Madeleine Chapsal : «*Le complexe que j'ai est d'avoir été con. Pour le reste, c'est les autres qui peuvent avoir des complexes.*»

\* \* \*

Sur le plan moral, il s'attribuait beaucoup de qualités :

-Le goût de l'ascétisme. Il indiqua : «*Je me contente de peu... je veux !... philosophe !*» (p.39), répéta : «*Je me contente de très peu*» (p.118). Il confia : «*Je suis tout à fait comme ma mère... économique ! [...] Je suis d'avant 14, entendu... j'ai l'horreur de la folle dépense.*» (p.10) - «*J'ai la nature jamais rien perdre !*» (p.113). Et il signala que Lili «*a pas du tout le sens de l'épargne*» (p.36) !

-Le sens de la responsabilité : Il affirma : «*Je suis doué fidèle... fidèle, responsable... responsable de tout !... une vraie maladie... anti-jeanfoutre*» (p.130) ; il répéta : «*dévoué responsable que je suis*» (p.173). Il osa même garantir : «*Je suis le charitable en personne ! même envers le plus pire rageur haineux... le plus pustuleux tétanique*» (p.111). Il le prouva par son activité de médecin bénévole à Sigmaringen, car il s'était donné le «*devoir*» de soigner (p.208). Pourtant, il semblait aussi regretter cet altruisme : «*dévoué responsable que je suis ! cœur d'or ! le monde m'en a bien remercié ! [...] ma tête sur le billot ! les pires stratagèmes ! pour l'exercice de mon art et le grand recours des agoniques ! [...] et à mes frais... bien simple, je me suis ruiné en Allemagne, rien que par mes médicaments de Suisse*» (p.173) alors que, révèle-t-il à Raumnitz : «*J'ai de l'or plein ma chambre*» (p.218). Il pensait que, étant médecin, il avait un «*on ne plus méritant boulot*», et se rengorgeait : «*je suis paré !*» (p.39).

-La fidélité : Se disant capable d'une «*tendresse thébaïque*» (p.112) qui, dans son cas, n'était pas due à l'opium, il se targuait : «*Je ne suis pas beaucoup l'homme des fugues, à laisser en plan quoi que ce soit*» (p.308). Il se souciait de ce qu'il allait «*laisser à Lili*» (p.36, 53), en fait, son épouse, Lucette Almanzor. Il marqua son attachement à sa chienne, Bessy, qu'il avait eue au Danemark et à laquelle il «*pense toujours*» (p.129-131), à son autre «*clebs*», Agar, surtout au chat, Bébert (p.129, 143 : «*le greffe terrible, indépendant, le désobéissant fini*», le souci de le nourrir l'animant toujours), sans oublier le hérisson Dodard !

-L'honnêteté : Il déclara : «Je marche jamais dans les histoires louches» (p.267) et, durant son séjour à Sigmaringen, il aurait eu une attitude irréprochable, se contentant de tancer des «collabos» français et des nazis allemands incapables d'admettre que les dés étaient jetés.

-Le désintéressement : Tout en se plaignant : «Je suis pauvre en tout» (p.160), et en faisant savoir : «J'ai pas toujours été ce que je suis, pauvre, pourchassé, loquedu tordu ruine» (p.176), il prétendait : «Je ne veux jamais rien, moi... je refuse tout» (p.104) - «J'aimais pas avoir recours» (p.177). Il se déclara «si total haineux de tout trafic de sous, communisse au sang, 1.000 pour 1.000, avec malades ou bien-portants» (p.64). Même s'il protestait contre les exigences de ses éditeurs, s'il leur réclamait cet argent auquel il tenait énormément, il affirmait : «Je ne suis pas l'homme à discuter les conditions de travail... foutre ! ... c'est des trucs d'après 1900 les discuteries au travail.» (p.160). S'il fut tourmenté par l'argent, ce fut par peur de manquer, une peur de l'avenir pour lui-même et pour sa veuve quand il viendrait à disparaître. Et il soignait gratuitement, manière de se distinguer de ceux qu'il dénonçait.

-Une «foutue délicatesse» et le «tact» (p.64) : Céline déclara : «Je suis le raffiné, hélas, j'admets... des goûts de Grand Duc, d'Émir, d'éleveur de pur-sang» (p.176), ce que prouverait d'ailleurs l'émotion esthétique que cet amateur d'art ressentit devant le Château (donnant cette assurance : «je m'y connais», il parla des «jolies choses» qui s'y trouvent [p.127, 157]), ou encore devant Hilda, tandis que, chez le père de celle-ci, il apprécia «l'esprit Dürer» (p.177). De plus, il distingua les raffinés et les autres, ceux que seul le profit intéresse et qui sont en train de détruire la féerie pour construire un monde sans rêve, exclusivement matérialiste où la culture n'est plus qu'abrutissement pour asservir «les cons» à qui on a promis le bonheur matérialiste, et qui y croient.

-Le réalisme : Céline cite le psychologue Théodule Ribot : «On ne voit que ce qu'on regarde et on ne regarde que ce qu'on a déjà dans l'esprit.» (p.193), et le mathématicien, physicien et philosophe des sciences Henri Poincaré : «Tout phénomène de la nature que vous pouvez pas mesurer existe pas» (p.176). Dans le même esprit, quand il parle du mystérieux bateau-mouche, il affirme : «Je supporte pas l'anormal !... un fait est un fait !... ou c'est ! ou c'est pas ! [...] je suis le positiviste en personne !» (p.82-83). Par ailleurs, s'il se réjouit «de plaire à personne», il se modéra tout de même en pensant : «mais la croque» (p.210) - «mais la boustifffe?... très joli l'isolement total, mais les moyens?» (p.124). Tandis que d'autres réfugiés croyaient pouvoir échapper aux représailles, très lucide, il savait que, «avec les livres qu'il a écrits» (il cite "Bagatelles", et confesse : «mes livres m'ont fait un tort immense» [p.231]), il ne le pourrait pas, parce qu'il est considéré comme un «bouc providentiel» (p.232), un bouc émissaire ; et il se moque de «l'imbécile façon que partout j'ai été victime... que je me suis croisé pour des prunes» (p. 310).

\* \* \*

Par ailleurs, nous pouvons relever de graves défauts :

-Le refus de l'amour : Déclarant : «Pour les mœurs je date du "second Empire"» (p.29), manifestant une étonnante pudeur en estimant que les «partouses» de Frau Frucht sont «des choses qu'il faut faire» (p.272), Céline parle aussi de «rabâchis pires que les amours» (p.156). En fait, il était très uni à son épouse, indiquant d'ailleurs : «Moi si peu galant, je me mettais en frais» (p.170).

-La misogynie : S'il fit ces éloges de son épouse : «Lili, généreuse comme personne... total généreuse ! comme une fée !» - «Lili, je peux dire est courageuse (p.308), il se montra aussi très condescendant : «C'est pas Lili qui va se défendre !... non !... au contraire même... je dirais... c'est triste... triste romantique... la danseuse» (p.54), et, s'il admirait celle-ci, il constata froidement que «les leçons de danse rapportent rien» (p.35).

Au sujet des autres femmes, il signala de façon énigmatique que, avec «Mme Bonnard», il avait «failli comprendre certaines ondes» féminines (p.222). Par ailleurs, il regretta le temps où il y avait des

femmes qui étaient de «vérithables ardentes, croupes de feu» (p.273). Mais il confessa aussi : «pas beaucoup admiré les femmes, je peux dire, dans une pourtant juponnière vie» (p.222), qui aurait été surtout celle d'un «mateur fini» (p.76), d'un voyeur ; d'ailleurs, il précisa : «question des instincts : je m'occupe que des regards» (p.274). Il met en garde contre le piège des relations avec les femmes en imaginant ou en se souvenant de cette «scène» entre une femme et un homme : «Votre demoiselle pâmée d'amour vous voyez souvent tourner colère assassine ! "Satyre, violeur, monstre !" vous en revenez pas ! l'arrogance de cette fille soumise !... un petit doigt de trop quelque part !» (p.238) ; de telles expériences qu'il aurait connues lui auraient fait adopter cette prudente conduite : «Je suis sur mes gardes, pas d'impair !» (p.238). Surtout, il émit ces jugements généraux, à la fois péremptoires et ridicules :

-«Les demoiselles ne demandent qu'à trahir... toutes les demoiselles... pour un peu d'amabilité» (p.173).

-«Le fameux mystère féminin est pas de la cuisse [...] toutes les maternités du monde regorgent de mystères féminins... qui pondent, saignent, avouent, hurlent ! pas mystères du tout ! c'est une autre onde beaucoup plus subtile que "braquemard, amur et ton cœur"... mystère féminin... c'est une sorte de musique de fond... oh, pas captable comme ci !... comme ça !» (p.222).

-«Les femmes ont l'instinct des dédales, des torts et travers, elles s'y retrouvent... le sens animal !... c'est l'ordre qui les interloque... l'absurde leur va... le biscornu leur est normal... la Mode ! [...] les demeures en "Contes fantastiques", les attirent, irrésistible... où nous avons rien à foutre !... l'Embryogénie leur drôlerie, pirouettes, virevoltes de gamètes... la perversité des atomes... les bêtes pareil ! [...] les chats, enfants, dames, sont d'un monde à eux» (p.126).

**L'homophobie** : Tout au long de *"D'un château l'autre"*, Céline asséna à des hommes qu'il méprisait, particulièrement à des intellectuels, des injures par lesquelles il les traitait d'homosexuels, d'une façon qu'on peut estimer être en fait traditionnellement populaire, sans signification sexuelle particulière (avec les mots «empaffé», «enculé», «fifi», «de la jaq», «lope», «péché»). Mais il se fit plus nettement malveillant en créant le mot commun «gide», en insistant sur les «pissotières», en parlant de «vaselinés».

**La lâcheté** : Céline la manifesta lors de l'épisode de la «barque à Caron» ; en effet, «Moi qu'ai pas beaucoup peur de rien» (p.96) peut se traduire : «Moi qui ai peur de tout» ! Puis il ne chercha pas à savoir ce qui se passait dans la mystérieuse «chambre 36», se contentant de raconter «que la nuit, des ragots, y avait des départs... il paraît qu'un camion passait certaines nuits», et de se défendre : «moi, je l'ai jamais vu ce camion !» (p.167), préférant ne rien voir quand Orphize et Odette redescendirent avec «Aïcha, sa cravache et ses dogues» (p.229). Ainsi, c'est de manière voilée qu'il laissa entrevoir l'horreur des camps de concentration, pour aussitôt clamer son ignorance.

**Le ressentiment** : Céline annonça : «Le ressentiment vous poigne, l'aigreur, la haine» (p.17), et il expliqua plus loin en être envahi du fait des «avatars», des avanies qu'il a subies, oubliant alors les méfaits qu'on l'a vu reconnaître ailleurs : l'antisémitisme, la participation à la Collaboration. Il ne cessa de se plaindre, disant en particulier : «On me vire impeccable ! comme trente-six véroles !... de tout !... partout !... la seule vraie ordure : Ferdinand !» (p.113). Alors qu'une situation difficile se présentait, il se voyait condamné d'avance : «J'ai la tronche à être responsable, j'y prête ! de tout !... que tout le monde jouit bien comme je suis nave, comme j'écope que toutes les horreurs me foncent sus ! que c'est un beurre et qu'eux échappent !» (p.183-184). Il se décrivit comme un bouc émissaire, «avec les livres qu'il a écrits», «avec "Bagatelles" [son pamphlet, "Bagatelles pour un massacre"]» (p.232) ; comme l'«énergumène» qui sera «toujours le damné sale relaps, à pendre !...honte de mes frères et des fifis !... la première branche !» (p.245) ; comme un paria ; comme une victime de «toutes les injustices, [...] rien n'a manqué !... tôle, maladies, blessures, scorbut... plus la Médaille Militaire [qu'on lui avait enlevée]» (p.310). Il constate amèrement : «Il va sans dire que je peux rien attendre de De Gaulle, quelque indemnité ou diplôme ils [De Gaulle et Mollet] pensent que c'aurait été béni que les boches me pendent» (p.173). En 1957, il était un vieillard acariâtre, «grincheux», un misanthrope qui râlait en chaussons, remuait, en maugréant, un brouet de haine et d'amertume dont la verve

incomparable n'épargnait personne. Il fit savoir à Madeleine Chapsal : «C'est assez rigolo, 1.142 types cernés par la mort et qui cherchaient, les uns et les autres, à désigner celui qui allait payer pour tout le monde ! Et moi, j'étais dans ceux-là parce que j'étais antisémite. [...] 'Lui, on peut y aller, il va expier pour tout le monde.' Lâcheté, bonne vacherie humaine.».

-La méfiance : En tant qu'homme ayant eu affaire à une femme amoureuse mais dangereuse, en tant que médecin devant prendre garde en prodiguant ses soins, en tant qu'esprit libre ayant exprimé ce qu'il pensait et en avait été puni, Céline apprit à être prudent : «J'ai le réflexe [...] j'ai acquis l'auto-défense [...] le sens animal ! je suis trop haï par tout le monde, en butte à de telles calomnies [...] C'est pas demain qu'on me rembringuera dans un truc !» (p.207). Il se méfiait des «trucs et manigances qui [l'] ont eu !» (p.208). Devant l'enthousiasme aveugle d'Orphize, il se dit : «Tous les gens à moral élevé me foutent la trouille !» (p.226). Il signala : «À Siegmaringen, je dois dire, je commençais à bien me modérer : trente-cinq ans que j'étais victime, je commençais à me méfier un peu.» C'est pour cette raison qu'il gardait des sachets de cyanure qui devaient lui permettre de se suicider, au cas où il se serait trouvé dans une situation sans issue.

-L'orgueil : Se targuant de sa modeste origine : «fils du peuple comme personne !» (p.39), Céline osa par contre des affirmations d'une mégalo manie délirante : «J'aurais le Nobel depuis belle !» (p.60) - «Je suis l'homme qu'ai le plus raison d'Europe ! et bien le plus gratuit ! que cinquante Nobel me sont dus !» (p.258). Cet orgueil, il ne se l'attribua que lorsqu'il raconta que, en conversation avec Laval et Bichelonne, il fut «pris là, tout net, d'un coup d'orgueil ! une bouffée conne !», se disant : «je te vais leur tous leur clouer le bec» (p.262). Mais, en fait, il l'animait constamment puisque, alors qu'il se vantait auparavant d'avoir «tout refusé», il proposa à Laval d'être nommé «Gouverneur des îles Saint-Pierre et Miquelon» (p.263), ce sur quoi il revint à la fin pour regretter qu'il ne puisse justifier son titre : «on ne trouve rien aux "Colonies" [le ministère des colonies qui était devenu depuis longtemps le ministère de la France d'outre-mer !]» (p.311), et se rabattre sur la dignité de «Gouverneur du Mont-Valérien», disant qu'il aimeraient acquérir son «hôtel», pour y être enfin tranquille (p.311). À Madeleine Chapsal, il voulut aux gémonies «tous ceux qui m'accablent, tout simplement, tous ceux qui ne me donnent pas le Nobel, tous ceux qui ne me donnent pas une rente, tous ceux qui ne me reçoivent pas à l'Académie avec trois bicornes, tous ceux qui me daubent, qui me crachent» ; il lui déclara aussi qu'il écrivait «dans un ton [...] différent des autres, puisque je ne peux pas faire tout à fait comme les autres.» Cet orgueil explique...

-Le mépris généralisé : Céline, en colère contre ses éditeurs, contre ses collègues écrivains, contre la critique littéraire, contre les gouvernements, contre les Français, contre les Allemands, contre les Anglais (le fait que la résistance française se soit faite à partir de l'Angleterre lui permit de manifester aussi sa haine des Anglais : parlant des «saloperies boches», il put ajouter : «pareil les Anglais !... leur très horrible inné naturel... vainqueurs méprisants !» [p.192]), contre «la Magistrature», se disant soutenu seulement par Lili, par «Arlette» (la comédienne Arletty) et par «Simon» (le comédien Michel Simon) (p.59 - Arletty fut encore mentionnée p.222), rejeta à la fois «les jeunes» qui «sont tout débiles idiots blablateux boutonneux tout naves», qui «croyaient tous [qu'il était] mort au Groenland !» (p.312) et «les vieux tout suinteurs radoteux, inimaginables de haine et d'horreur pour tout ce qui arrive ! et qui va venir !... pour la raison qu'ils le sont de trop, eux, "faits"» (p.189). Indiquant : «Je vis encore plus de haine que de nouilles !... mais la juste haine ! pas "l'à peu près" !...» (p.104), reconnaissant : «que je suis horrible ! os et la haine !» (p.208), il s'en félicita : «On se fait très bien, de plaire à personne !... bon débarras ! bon débarras ! l'idéal même !» (p.124). Il se montrait prompt à vouer au supplice du pal, que, pourtant, il craignait pour lui-même («on l'empale t'y?» [p.46] - «qu'on m'empale pas !» [p.113]) - «c'est vous empaler qu'on vous veut» [p.269] ses ennemis, qui s'étaient emparé de ses biens, et qui l'«auraient empalé en plus, ç'eût été vraiment la Jouissance !» [p.310]) ; ainsi, il dit d'Aïcha : «je te l'empalerais moi, vif !» (p.208).

\* \* \*

En définitive, il faut reconnaître que, dans “*D'un château l'autre*”, Céline nous donna un autoportrait qui, à force de véhémentes récriminations, est fort savoureux !

---

## Les idées

D'une part, Céline stipula à Madeleine Chapsal : «*On parle de "messages". Je n'envoie pas des messages au monde. "L'Encyclopédie" est énorme, c'est rempli de messages. Il n'y a rien de plus vulgaire, il y en a des kilomètres et des tonnes, et des philosophies, des façons de voir le monde.*» D'autre part, dans “*D'un château l'autre*”, il donna cette assurance : «*Je vous dis ce que je pense*» (p.154), se définit : «*Hamlet du poireau... je réfléchis d'en haut de mon jardin*» (p.311) tout en se moquant ailleurs du personnage : «*Je l'aurais vu l'Hamlet philosopher les femmes enceintes !*» (p.178) - «*L'Hamlet lui il l'avait facile philosopher sur des crânes !...il avait sa "securit" !*» (p.298). Et on constate que, d'une façon plus générale, dans ce texte qui est un tourbillon où narration et commentaire sont étroitement imbriqués, il prodigua des maximes et, osant souvent des prises de position virulentes, porta des jugements sur différents sujets.

On doit regretter qu'il ait encore affirmé son racisme, qu'il n'ait rien renié des idées qu'il avait exposées dans ses pamphlets, “*Bagatelles pour un massacre*” (1937), “*L'école des cadavres*” (1938) et “*Les beaux draps*” (1941). Dans la même ligne, il exprima son antisémitisme en parlant de Mendès-France et, surtout, de Madeleine Jacob (p.111, 291), en prétendant que Brinon, dont il appréciait pourtant qu'il soit son protecteur à Sigmaringen où il était chargé de la sécurité (p.153, 155), «*était Monsieur Cohen... pas plus Brinon que de beurre au chose*» (p.155), que «*sa femme Sarah lui dictait toute sa politique*» p.155).

S'il affirma : «Mes idées racistes sont pour rien», il affirma pourtant aussitôt : «*elle existe plus la race blanche*» (p.60). Comme on l'a vu, il reprocha à saint Louis d'avoir imposé le baptême à des juifs, «*dans notre cher midi de notre chère France*» (p.120), d'avoir ainsi corrompu irrémédiablement le sang des Provençaux et des Auvergnats (parmi lesquels Laval dont il signala la «*mèche ébène*» et la «*peau bistre*» [p.190], qu'il traita de «*bicot torve*» [p.257], qu'il situa «*entre Nasser et Mendès... profil, sourire, teint, cheveu asiatique...[...] le type afro-asiate !*» (p.259) ! Il dénonça la soumission des Français au métissage, les traitant de «*hordes d'indigènes, honteux d'être eux... encore sûrement plus écœurants... "sous-sous-peaux-blancs"... eurasiates, eurbougnoules, "eur" n'importe quoi, qu'on les accepte larbins de quelqu'un !... et qu'ils boivent ! qu'on les ramasse dans un cheptel ! avilis tout finis, pourris... disparaître sous une peau quelconque !... pas la leur ! oh pas la leur ! surtout pas la leur !... donc si on les botte ! et les rebotte !*» (p.286).

C'est encore «*en sorte de raciste*» (p.176), parlant «*en clinicien, embryologiste et raciste*» (p.189), qu'il exprima sa crainte des mixités ethniques en s'amusant à en imaginer de tout à fait fantaisistes : «*Sino-Arménienes, Mongolo-Smyrne*» (p.190) - «*unions prusso-arméniennes*» (p.190). Mais, s'il proclama : «*Moi qui suis extrêmement raciste, je me méfie, et l'avenir me donnera raison, des extravagances des croisements*» (p.177) ; s'il définit les «*hybrides*» comme étant «*prêts à tout [...] alertes, intelligents, inquiets aussi*» (p. 190), et ajouta : «*les hybrides me font peur*» (p.191), il dut admettre que «*c'était réussi*» dans le cas d'Hilda Raumnitz en constatant la beauté stupéfiante de cette fille d'un Prussien représentant de «*l'esprit Dürer*», et d'une Libanaise, «*replète et odalisque*» (p. 177), ayant un «*gros cul*» (p.208) !

Le racisme ayant ainsi été déconsidéré par un raciste, il vaut mieux s'intéresser aux autres idées émises par Céline dans “*D'un château l'autre*”.

Dans ce livre où il se voulut historien, il médita quelque peu sur l'Histoire, au sujet de laquelle il reprit une célèbre citation de Marx : «*L'Histoire repasse pas les plats*» (p.23). Il déploya surtout sa moquerie : «*L'Histoire est caprices ! lubies ! rages !*» (p.74) ; elle connaît des «*moments [...] où [elle] ouvre ses Dancings d'Épopée ! bonnets et têtes à l'ouragan ! slips par-dessus les moulins !*» (p.171).

Pour lui, à l'origine de tout régime, de toute dynastie, il y a une bande de criminels et de psychopathes, ce qu'il développa en dénonçant les Hohenzollern ; ce qui lui fit statuer : «*Un moment donné de Décadence les pires frelons tournent drôlement rois !... Louis XIV devant Juanovice aurait pas pesé un demi-liard !*» (p.110).

En ce qui concerne la politique, proclamant : «*foi d'anar*» (p.36), il se dit à la fois «communisse» et «américain» (p.39). Mais, en fait, il fustigea le communisme, se moquant de sa pratique de la dialectique («*dialectique, mon cul*» [p.216] - «*Coco dialectouille, postillonne, charge les moulins* [à la façon de Don Quichotte]» [p.310]) ; de la conviction des communistes d'être «*dans le sens de l'Histoire*» (p.39) ; de leur promesse de «*lendemains qui chantent*» qu'il contredit en parlant des «*lendemains qui hurlent*» (p.47). Il s'opposa au «*drôle de bolchevisme que vous pouvez plus dire un mot [...] vous n'existez plus [...] ils vous coupent la tête*» (p.61). Il évoqua un certain «*Docteur Proséidon*» (p.154) «*qui revenait du "Paradis de l'Est"*», mais qui semble bien être lui-même qui, de retour d'U.R.S.S., écrivit contre elle son livre de 1936, '*Mea culpa*'. Il prévit l'évolution inéluctable du régime : «*Tous les Empires kif !... et d'un !... je vois les Roussky sur la pente...le B... le K... l'M... ont bien l'air assez lucifers, mais pas si sûrs d'eux !... ils chichitent, tortillent du tank, dialectalotent... ils verront !... Lénine !... Staline !... ah, vrais de vrais ! Satan 1000 pour 1000 !*» (p.125-126). Allant plus loin, comme ce Proséidon lui dit : «*L'Europe sera républicaine ou cosaque !*», il lui rétorque : «*elle sera les deux, foutre ! et chinoise !*» (p.154), imagine l'arrivée des Chinois en France, venant y boire du cognac et du champagne, et pense : «*Les Chinois seront pas à regarder si ils retrouvent l'endroit de l'échafaud*», «*place de la Concorde*» (p.286) : ils ne seront pas regardants, ils n'auront pas de scrupules de conscience, ils s'en serviront ! Plus loin, il déclare encore : «*Je vous rends toute l'Europe asiatique, moi ! [...] l'avenir est aux jaunes !*» (p.267). Pourtant, il les voit rapidement transformés par leur séjour en France : «*trois semaines en Touraine, je vous les redonne ! je vous les ramasse à la cuiller... ils seront tous mûrs pour les "complexes"... les Chinois terribles !*» (p.287).

Par ailleurs, admirateur des tyrans, parmi lesquels les Hohenzollern qui furent de «*sacrifiés de diables*» et dont l'*«Empire s'est écroulé»* «*quand ils ont cessé d'être diables*» (p.125), il clame son mépris de la démocratie et, surtout, du parlementarisme, décrivant le spectacle que donnent les députés du «*Palais Bourbon*» (p.118) : «*Les 600 !... écoutez-les, l'état qu'ils se mettent, l'impatience d'être servis aux lions !*», prescience du coup d'État que de Gaulle allait faire en 1958 !

Surtout, sa condamnation de la politique est générale :

-«*Sûr, y aura d'autres Épurations !*» (p.39).

-«*Les haines partisanes sont "alimentaires" !*» (p.291).

-«*Les hommes politiques demeurent jeunes filles toute leur vie*» (p.253).

-«*Tous les régimes, tous les temps, les ministres s'haïssent... et pire, au moment que tout croule, culbute !... fâcherie absolue !... l'effrénésie de toutes les rancœurs ! [...] que ce soit Berchtagaden, Vichy, Kremlin, Maison-Blanche, entre la poire et le fromage, c'est pas des endroits où se trouver ! ... chez les Hanovre-Windsor [la famille royale britannique] non plus !*» (p.139).

-«*Allez soulever un peu le Kremlin !... la Chambre des Lords... "le Figaro" [journal français de droite]... ou "l'Huma" ["L'humanité", journal français communiste]... tous les couvercles ! salons... Partis... Châteaux... populaces... coulisses... monastères... hôpitaux... vous serez fatigué la façon que tout ça se dénonce, se fait arrêter, garrotter, enfoncer des coins sous les ongles*» (p.279).

-«*Vous pouvez aller chez Mendès... Churchill, Nasser ou Krouchchev [...] Versailles, Kremlin, Vel'd'Hiv ["Vélodrome d'hiver" à Paris, où, en 1942, furent réunis des juifs rafflés par la police française], Salles des Ventes... chez Laval ! de Gaulle !... [...] éminences grises, voyous, vereux [sic], Académistes ou Tiers État, pluri-sexués, rigoristes ou proxénitaires, bouffeurs de croûtons ou d'hosties, vous les verrez toujours sibylles, toujours renaissants, de siècle en siècle !*» (p.243).

-«*À un moment, y a plus de secrets... y a plus que des polices qu'en fabriquent*» (p.155).

-«*Un moment à la fin des régimes personne contredit plus personne... les plus énergumènes sont rois*» (p.145).

-«*Au moment où tout fout le camp c'est plus qu'à regarder et se taire... [...] pas contredire !... trouiller le changement d'acte, tenir la scène encore un peu... le moment qu'on tourne la page.*» (p.146).

Se tournant vers le nouveau monde né de la guerre, il retrouvait le ton du pamphlet passionné dans des vaticinations aux accents prophétiques, continuait à tenir le rôle d'une Cassandre, avec la sombre délectation d'être seul contre tous.

Il s'intéressa à l'évolution de la société, en marquant bien son conservatisme :

-«Les illusions quant aux instincts sont venues aux familles plus tard, complexes, inhibitions, tcétera.» (p.80)

-«En ces temps-là [ceux de sa jeunesse, au début du XXe siècle] on révisait pas les "programmes" [ceux de l'Éducation nationale] tous les huit jours ! non !» (p.81).

Il fit la promotion des châtiments physiques : «C'est naturel, la cravache, sur les boniches, les femmes du monde, et les prisonniers... tout ça divague, forcément !... pour les remettre au pas, dénouer les complexes, qu'un moyen» (p.272). Mais il exprima aussitôt son incertitude, disant d'abord : «vous savez pas après tout ce qu'est pas vice et très voulu de ces séances à la "mère fouettard"», puis décrétant : «en tout cas sûr c'était du vice ! ... je le savais... j'en parlais pas» (p.272).

Céline fut fidèle à un de ses thèmes récurrents, la dénonciation de la pauvreté, déclarant : «La honte c'est d'être pauvre... la seule honte !» (p.27) - «Martyr sans le sou a droit peau de balle» (p.46). Il montra l'oppression des pauvres réfugiés de Sigmaringen par les nantis du Château. Et il condamna le comportement de la société contemporaine dissimulant son mépris par l'imposition de toute une bureaucratie : «Maintenant hypocrite, la misère on l'envoie bouffer du papier, formulaires et des tampons.» (p.178).

On le voit, en véritable moraliste, dénoncer aussi d'éternels défauts humains :

-Le souci de la satisfaction des besoins matériels : «Jamais vous verrez la troupe, soit fritz, slovaque, franzose, russe, japonaise, paouine, refuser l'écuelle !» (p.178) - «L'épicier» et «le charbonnier» sont «les seules personnes qui comptent [...] nos métronomes de l'existence» (p.309).

-La complaisance dans l'ignorance : «Les gens s'embarrassent jamais de savoir le quoi du quès» (p.38) ; dans la vacuité : «Se gratter fait passer le temps» (p.135).

-Au contraire, le besoin de tout intellectualiser : «Ce qu'est beau dans le monde animal, c'est qu'ils savent sans se dire, tout et tout !... et de très loin ! à vitesse-lumière !... nous avons la tête pleine de mots, effrayant le mal qu'on se donne pour s'emberlificuer en pire ! plus rien savoir !... tout barafouiller, rien saisir !... si on se l'agite ! la grosse nénette !» (p.143) - «La connerie de l'homme dialectise tout, brouillaminise» (p.108) - «L'Opinion a toujours raison surtout si elle est bien conne» (p.122). Et cela alors que «la tête est une espèce d'usine qui marche pas très bien comme on veut.» (p.129) ; que, entre «les vrais authentiques et les dingues, la seule différence... l'endroit qu'ils se trouvent !» (p.146).

-Au contraire encore, la fuite de la réalité : «L'homme est d'abord, avant tout : rêveur !...rêveur né ! povoûte ! "primum vivere"? pas vrai !... "primum gamberger" ! voilà ! le rêve à tout prix ! avant la briffe, le pive, et l'oigne ! pas de question !...l'homme calanche de bien des trucs mais sans cigarette il peut pas !... regardez-le au poteau ou à la guillotine... il pourrait jamais !... faut qu'il fume d'abord !» (p.267) - «Sérieux est mort, Verdun l'a tué !» (p.51) - «Le lecteur veut rire et c'est tout !» (p.55).

-L'abandon à la folie de la guerre : «Un continent sans guerre s'ennuie... sitôt les clairons, c'est la fête !... grandes vacances totales ! et au sang !... de ces voyages à ne plus finir !... les armées ne décessent pas de bouger !... entremêler, rouler encore ! jusqu'à ce qu'elles éclatent» (p.179).

-Le besoin de se donner beaucoup d'importance : «Ce qui nuit dans l'agonie des hommes, c'est le tralala... l'homme est toujours quand même en scène» (p.131).

À ces êtres humains si faibles et démunis, Céline put, bien qu'il s'en soit défendu («*Il faut jamais rien conseiller ! [...] les gens vous en veulent à mort pour n'importe quel petit conseil !*» [p.268-269]) donner des conseils relevant d'une certaine sagesse traditionnelle :

- «*On est prévenu de tout si on fait un peu attention*» (p.199).
- «*Au fond, c'est l'expérience qui compte*» (p.182).
- «*Lorsque le sort vous a coincé c'est plus que de passer aux aveux*» (p.189) : il ne reste plus qu'à passer aux aveux.
- «*Les confidences se regrettent toujours... surtout dans les moments dangereux... les confidences sont pour salons, pour belles époques conversatives, bien digestives, somnolescentes... mais là, les excités partout, et les Armadas plein les airs, c'était jouer, titiller la foudre ... pas le moment des analyses !*» (p.214).
- «*Les explications viennent après, quand elles intéressent plus personne... qu'elles ne veulent plus rien dire*» (p. 293).

Céline, qui était déjà empreint d'un défaitisme radical ; qui pensait : «*L'Europe s'en relèvera jamais de cette folle maladie "transse et zut" ! tout en l'air !... le pli est pris ! il faudra la bombe atomique qu'elle redevienne normale et vivable*» (p.261) ; qui prévoyait l'écrasement général par le «*laminoir qu'ils préparent*», qu'ils soient Soviétiques ou États-Uniens ; qui annonçait : «*Je regarderai le laminoir gagnant ! s'il est "atomisé" ? bath !*» (p.39) ; qui se disait : les «*bourres*» [les policiers], «*ça repousse toujours ! ça repousse sur les pires décombres !*» (p.303) ; qui envisageait «*l'Apocalypse*» («*Vous verrez demain la terre tourner cendres et plâtras, cosmos de protons*» [p.271]), était fondamentalement désespéré, d'un pessimisme intégral. Pour lui, «*la nature humaine change en rien de rien, jamais ! gamètes immuables*» (p.64) - «*L'équilibre est pas éternel !*» (p.127) - «*Certain moment, la courbe des âges... accélère tout ! précipite tout ! [...] le "Grand Rappel" ! bourreaux et victimes !*» (p.292). Constatant que, dans «*toutes les gares du monde [...] les trains de troupes stagnent*», il en concluait que «*la vie sur la terre a dû commencer dans une gare, une stagnation*» (p.175). Surtout, il asséna : «*la vie est un élan qu'il faut faire semblant d'y croire... comme si rien était... plus outre ! plus outre !*» (p.154).

\* \* \*

Dans «*D'un château l'autre*», Céline parvint à exprimer ses convictions les plus intimes et les moins bienséantes non sans choquer ses lecteurs, mais réussit malgré tout à les conduire jusqu'au bout de son récit.

## La destinée de l'oeuvre

Céline fit savoir à Madeleine Chapsal : «*Il s'est produit un bafouillage [sic]. J'ai donné le manuscrit, et puis le manuscrit, pour quelle raison, s'est épargillé, et je ne l'ai pas retrouvé. Je l'ai retrouvé tout à fait transbahuté, ils avaient mis le commencement à la fin... Je présume qu'on s'en est emparé à la N.R.F., il est passé dans divers bureaux et ensuite on a essayé de rattraper les chapitres. Et puis on les a mélangés, et puis on ne savait plus ce qu'est devenu ceci, cela. Enfin, ce chef-d'œuvre, on l'a remis en place tant bien que mal ! [...] Il y a des fautes. Il y en aura toujours, parce que c'est très difficile qu'il n'y en ait pas, vu que c'est plein de trucs, des trucs de style. Il y a des mots à la place d'autres. Les imprimeurs et les typographes prennent un début de phrase et le terminent comme ils le termineraient, eux ; ce n'est pas comme ça que ça va. Il y a un petit truc dedans. Ce n'est jamais le vrai mot qui est à sa place. Eux mettent le vrai mot, normal, logique, le mot que mettrait Paul Bourget [écrivain et essayiste français (1852-1935), membre de l'Académie française, qui donna des romans d'analyse psychologique et des romans à thèse]. Paul Bourget... c'est lui qui dirige la littérature française !*

Quoi qu'il en soit, en juin 1957, le livre parut dans la "Collection Blanche" de Gallimard, formant un volume de 300 pages alors que Céline parla de «*1200 pages*» (p.309), ce qui s'explique parce qu'il

écrivait, avec une grosse écriture, le long de lignes largement séparées, sur des feuillets assez étroits (et facilement éparpillables !)

Gallimard demanda à son collaborateur, Roger Nimier, la rédaction d'une plaquette de douze pages destinée à son circuit commercial. Sobriement titrée "Présentation de Céline", c'était une succession de questions et de réponses ironiques. Elle fut accompagnée d'«un chapitre du nouveau roman de Céline ou Comment le maréchal a sauvé la Haute-cour» (c'était le récit de la fameuse promenade de Pétain), et d'une reproduction de "L'Illustré national" montrant «le fait d'arme qui valut à Céline sa trépanation, en 1915» (ce qui, répétons-le, n'a pas eu lieu car il n'avait reçu qu'une balle dans un bras, et en 1914 !).

Cette publication se fit dans un climat étrange de culpabilité gênée : il ne semblait pas possible d'apprécier impartiallement l'œuvre de cet écrivain maudit par excellence, qui, loin de rien regretter ou de chercher à se faire pardonner ou même oublier, repartait à l'assaut de la nouvelle société issue de la guerre.

L'échec des deux volumes de "Féerie pour une autre fois" ayant montré à Céline que, pour vendre un livre, il lui fallait se plier au jeu de la promotion et des entretiens avec des journalistes, il accorda à Madeleine Chapsal, le 14 juin, l'entretien cité plusieurs fois auparavant, qui lui permit d'exposer au grand public sa conception de la littérature, de revenir sur son apport aux lettres françaises, comme il l'avait fait deux ans plus tôt dans "Entretiens avec le professeur Y" ; mais, intitulée "Voyage au bout de la haine", cet entretien relança aussi à son sujet une polémique qui s'était un peu essoufflée, car il ne marqua aucun regret de ses prises de positions antisémites, les justifiant par son pacifisme, déclarant notamment : «*Au fond, j'avais raison.*» Il participa à dix autres entretiens ou interventions publiques entre le début de juin et la fin d'octobre 1957. Le 8 juillet, à Albert Zbinden, de la "Radio suisse romande", il déclara : «*C'est un moment de l'histoire de France, qu'on le veuille ou non. [...] Je me suis trouvé en des circonstances où par hasard la matière à écrire était intéressante. [...] Ce qui est fait est fait, l'Histoire ne repasse pas les plats !*» ; il justifia son rôle de chroniqueur puisqu'il avait vécu de l'intérieur la débâcle des «collaborateurs» ; il indiqua qu'il avait écrit son livre, «*il faut bien le confesser une fois de plus, pour des raisons économiques*», son exercice de la médecine le nourrissant mal. Le 17 juillet, il donna son premier entretien télévisé à Pierre Dumayet dans l'émission "Lecture pour tous".

Après des années d'exil et de bannissement intellectuel, celui qui avait été redécouvert par le public du fait de la publication par Gallimard de "Féerie pour une autre fois", de la republication de "Voyage au bout de la nuit", de "Mort à crédit", de "Casse-pipe", avec la parution de "D'un château l'autre" focalisa à nouveau l'attention de la critique qui relança le débat autour de cet écrivain provocateur par sa vision de la nature humaine. Il rentrait en littérature en produisant un scandale analogue, mais moins glorieux que celui qui avait suivi la publication de "Voyage au bout de la nuit", du fait du caractère novateur du livre et, surtout, du fait qu'il mettait en scène un narrateur, le personnage principal, qui, pour l'opinion publique, se trouvait du côté des «collaborateurs», qui, dans les années cinquante, étaient détestés par la majorité des Français, était lui-même considéré comme un traître, demeurait le «mouton noir» de la littérature.

La querelle des pros et des antis Céline reprit de plus belle. S'il reconnut ensuite avoir volontairement provoqué la polémique, l'évidence était là : l'écrivain n'avait rien perdu de son talent, et l'on devait compter sur sa présence et son génie littéraire.

Le 15 juin, le chroniqueur de "Libération" jugea qu'«on retrouve dans ce début une verve qui n'épargne personne». Le 26 juin, dans "Carrefour", Pascal Pia remarqua que le roman, copiant la disjonction des mots du titre, en l'absence de la préposition "à", oscille sans transitions entre une époque contemporaine dont l'auteur, malade et aigri, exècre particulièrement l'intelligentsia, et le temps où il résidait au château de Sigmaringen, où s'était réfugié le gouvernement de Vichy en exil, et dont il décrit tous les ridicules. Le mois suivant, Robert Escarpit écrivit dans "Le monde" : «J'ai cru entendre un cri dont je ne sais s'il était de détresse, de colère ou d'amour, mais qui m'en a beaucoup appris sur mon espèce, ma race, mon pays et moi-même.»

Mais la plupart des journaux insultèrent profusément l'auteur. Le 1<sup>er</sup> août, "Combat", indulgent, se contenta de regretter le «gâchage» d'une matière bonne mais délitée («Cette verve purulente, à force de couler à gros bouillons, devient fade, insipide»). En septembre, dans "Les lettres nouvelles",

Maurice Nadeau parla de «rage mesquine», de «haines ridicules dont l'exagération fait sourire», et de «volonté abjecte de se faire plaindre».

Cependant, *“D'un château l'autre”* eut un certain succès, le sujet central du livre suscitant une curiosité légitime, et il permit un certain retour en grâce de Céline après des années de mise au ban.

On peut considérer que le livre constitue le premier tome de ce qu'on appelle “la trilogie allemande” qui a pour toile de fond la débâcle du IIIe “Reich” dépeinte dans un immense et flamboyant tourbillon. En effet, *“D'un château l'autre”* fut suivi de *“Nord”* (1960) et de *“Rigodon”* (1969) qui allaient être écrits dans cette même vibration de fièvre.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

[andur@videotron.ca](mailto:andur@videotron.ca)

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)